

Lilie

Catherine Jeanrenaud

© Cousu Mouche, 2008

Tous droits réservés.

Ce document ne peut être imprimé que pour usage privé.

Chapitre I

Épisode 001

– Aurélie, Aurélie. Lilie, Lilie, Lilie!

La grosse voix bourdonnait dans sa tête, se faufilait dans les méandres de son crâne, haletait, cherchait un passage, s’amplifiait, toujours plus fort, hurlait. Lilie. Lilie.

Aurélie se réveilla en criant. En criant? Non, surtout pas. Elle ne devait pas parler, jamais. Vite, elle enfonça son poing dans sa bouche pour barrer la route aux sons. Pour chasser cette voix qui menaçait de faire exploser son crâne.

Surprise par ce réveil brutal, la voix s’enfuit. Mais elle reviendrait. Elle revenait toujours. Insidieuse, elle s’infiltrait dans son petit corps comme une main sale. Jamais rassasiée.

Pour échapper à cette voix, Aurélie se levait et se dirigeait à tâtons vers la salle de bains. La nuit, elle n’allumait jamais la lumière. La grosse main en aurait profité. Lilie comptait ses pas. Trente-neuf, quarante. Un quart de tour à droite, elle y était. Le lavabo à gauche. Encore deux pas, les toilettes à droite. Délicatement, elle ferma le couvercle et s’assit. La fenêtre accrochée au plafond laissait filtrer la rumeur de la ville. Un bourdonnement familier, réconfortant. Elle leva la tête, scruta le rectangle noir. Pas de lune, dommage, elle aimait observer son reflet dans le miroir. Mais cette nuit, une pluie mesquine lui volait ce moment d’émotion.

Maintenant, enveloppée par la rumeur, Lilie n’avait plus peur. Sa chemise de nuit jaune pâle collait à sa peau. Une goutte de transpiration coulait le long de sa joue, tout doucement, puis

plus vite, jusqu'à la mâchoire. Là, elle hésita, continua sa course et vint s'échouer sur son épaule. Lilie frissonna. Elle avait froid, mais elle n'osait pas bouger, pas encore.

Plus tard, beaucoup plus tard, la pluie cessa. Un rayon de lune se faufilait entre les barreaux de la fenêtre et éclairait la pièce. Les objets éparpillés sur les tablettes surgissaient de l'obscurité. Brosse à dents, dentifrice, sirop pour la toux, peigne, brosse. Objets rassurants du monde des vivants.

Lilie se leva et avança délicatement sur les catelles glacées en évitant les noires qui semblaient vouloir engloutir ses pieds. Oui, mieux valait rester sur les blanches. Elle s'arrêta devant le lavabo, ouvre le robinet et s'aspergea en gardant les yeux ouverts. Dans le miroir, son reflet était déformé par les lueurs de l'aube qui venait prendre possession des lieux. Le radiateur se toussa. C'était le signal. Dans exactement vingt-cinq minutes Maria viendrait la réveiller.

Chapitre II

Épisode 002

Claude déplaça de quelques millimètres une assiette de pâtisseries et contempla, satisfaite, l'ensemble du buffet. Le traiteur avait tenu ses promesses. Original et appétissant. Tout en s'assurant que personne ne l'observait, elle puisa dans le plat de petits sandwichs. Elle adorait ceux au saumon. Autant en profiter avant que les invités les dévorent. C'est étrange comme des personnes aussi distinguées, des amateurs d'Art Chic, ceux qui évoluent dans le luxe et la beauté, peuvent se révéler vulgaires devant un repas gratuit. Une fois de plus, elle se dit que les vernissages devraient être payants. Mais pour appâter le client, il faut jouer l'opulence.

Finalement cet argent gaspillé, elle s'en fichait, ce n'était pas le sien. C'était celui d'Edouard et de Florence, ses patrons.

Ils n'étaient pas encore arrivés, ce qui ne la surprenait pas. «Claude, vous vous occupez de tout, n'est-ce pas? Vous le faites si bien. Florence est incapable de gérer ces détails pratiques.» Mais bien sûr Edouard, pas de problème, allez vous bichonner pendant que je m'occupe de l'intendance, soyez frais et dispos pour susurrer des flatteries aux gros pleins de fric.

Mais qu'est-ce qui lui prenait? Cette amertume ne lui ressemblait pas. Les Maudet étaient ses amis. Il y a cinq ans, lorsqu'elle s'était retrouvée seule avec Lilie, tout le monde avait compati à sa douleur; témoignages de sympathie, oreilles attentives, moments de peine partagée. Mais une femme seule, ça fait peur. Les invitations s'étaient espacées, pour bientôt

cesser. Presque par hasard. Sans remous. On ne se voyait plus et finalement, cela n'avait pas d'importance.

Mais Florence et Edouard ne l'avaient jamais abandonnée. Ils s'étaient montrés attentionnés sans pour autant devenir envahissants. A cette époque, le père d'Edouard, ancien propriétaire de la galerie, venait de mourir lui léguant l'ensemble de la collection. Pourquoi ne viendrait-elle pas travailler avec eux? Ils avaient besoin de quelqu'un pour organiser les ventes aux enchères. Non, ils ne lui offraient pas la charité, mais un travail à la hauteur de ses compétences, elle possédait une licence en histoire de l'art, n'est-ce pas?

Un claquement suivi d'exclamations débridées la tira de ses réflexions. Claude se dirigea vers l'entrée pour accueillir les Maudet qui pestaient contre ce sale temps, cette pluie incessante qui inondait la ville depuis des jours. Très mauvais pour les tapis qui vont, une fois de plus se couvrir de boue. En prenant le parapluie de son patron, Claude lui dit gentiment:

– Allons Edouard, le faux persan de l'entrée ne risque pas grand-chose. Venez admirer le buffet. Tout est prêt.

Florence s'excusa, elle devait vite lancer un coup de fil. Elle en avait pour une minute. Claude surprit le regard agacé d'Edouard. Une tension s'insinua dans la pièce comme un écran de pollen, volatile et tenace.

– Dépêche-toi, ils vont bientôt débarquer.

Ce «ils» impersonnel glaça Claude. Son patron ne méprisait jamais ses clients potentiels. Il semblait furieux contre sa femme. Florence, loin de s'émouvoir par cette attitude, murmura quelques mots à l'oreille de Claude.

– Dès que vous pourrez, venez me rejoindre, j'ai préparé une surprise pour l'anniversaire d'Edouard, soyez discrète, il ne se doute de rien.

Épisode 003

D'un pas pressé, Nicky se dirigea vers l'hôtel. Sale temps. Chaque fois qu'il venait ici, il pleuvait. Désorienté, il scruta les alentours. La ville avait changé depuis son dernier séjour qui remontait à combien? Six, sept ans? Il ne reconnaissait plus rien. Des boutiques de luxe s'étaient étalées le long de l'avenue offrant aux passants des articles que la plupart d'entre eux ne pourraient jamais se payer.

Le poids de son sac de voyage l'incita à faire une pause à l'abri d'un auvent. Une boutique proposait des rabais extraordinaires, des soldes uniques. Dans la vitrine, une vendeuse s'activait sans se départir de son sourire de fonction. C'était l'heure de la fermeture. Il saisit son sac et se remit en route. La pluie fine transperçait son imperméable qui pendait le long de ses jeans durcis par l'humidité et le froid.

Lorsque la porte tournante l'éjecta dans le hall de l'hôtel, une brume épaisse et lumineuse le submergea. La buée sur ses lunettes. Nicky retint sa respiration et attendit que sa vision s'éclaircisse. L'employé planté derrière le comptoir de la réception trouva étrange cet homme figé avec ses cheveux plaqués sur le devant du crâne et ses habits dégoulinants sur le parquet immaculé de l'entrée. Oui, c'est surtout ça, les traces de pluie laissées sur le parquet, et aussi le crissement de ses chaussures détrempées. Et le journal, il avait demandé un journal. C'est surtout ça qu'il raconterait à la police le lendemain, lorsqu'ils l'interrogeraient.

Chambre 325. Nicky entra et s'avança au centre de la pièce plongée dans la pénombre. Il alluma au moment où la porte claqua derrière lui. La fenêtre était restée entrouverte. Il la ferma soigneusement, se débarrassa de ses habits mouillés et s'écroula sur le lit. Il se sentait vidé. Pas seulement par la fatigue du voyage mais par ce qu'il devait encore faire ce soir. La rencontre avec Claude.

Le lit était moelleux. Il s'endormit. Et se réveilla en sursaut. Il regarda sa montre. Huit heures dix. Il n'avait pas de temps à perdre. Il prit une douche rapide, s'habilla, nota une adresse dans son calepin, fit un bref téléphone, et sortit dans la nuit. Il pleuvait toujours. Fermant la ceinture de son imperméable, il se dirigea vers la galerie.

Épisode 004

– C'est parfait, tout est parfait. Claude, vous êtes merveilleuse, une fois de plus ce vernissage est une réussite.

– Merci Edouard. Mais je n'ai pas fait grand-chose. Les clients sont venus admirer vos tableaux, ils sont magnifiques. Vous avez fait un excellent choix pour l'accrochage. Sobre, mais efficace. Le Monet est une pièce exceptionnelle. Il rayonne tout en mettant en valeur les autres œuvres.

– Je suis content que cela vous plaise. Votre avis m'est toujours précieux. D'autant plus que cet après-midi, ma femme a...

– Edouard, j'adore votre exposition, voyez-vous je...

Claude regarda s'éloigner son ami happé par une cliente. Une femme insignifiante, frivole et très riche qui avait décidé, il y a quelques mois, de s'intéresser à l'art. Non pas par intérêt personnel mais par snobisme.

Elle avait soif. Claude se dirigea vers le buffet et demanda un verre d'eau. Ce soir, le mari de Carmen donnait un coup de main pour assurer le service. Bel homme, noiraud. Pendant qu'il remplissait son verre, leurs regards se croisèrent. Une fois de plus, Claude fut surprise par l'éclat de ses yeux. Raoul avait des yeux extraordinaires, vert clair pailletés de jaune. Il lui tendit son verre en souriant. C'était une belle soirée, n'est-ce pas?

Elle n'eut pas le temps de répondre. Florence la saisit par le bras et l'attira dans le couloir.

– Tout est prêt?

– Oui, il reste juste à allumer les bougies.

Florence jubilait.

– Merveilleux. Edouard va être enchanté.

Claude resta silencieuse, elle ne voulait pas gâcher l'enthousiasme de son amie. Pourtant, elle redoutait la réaction d'Edouard. Il n'aimait pas les anniversaires. Plus particulièrement le sien. Le temps passait pour tout le monde, mais elle soupçonnait qu'Edouard aurait préféré qu'il s'arrête un moment pour lui. D'ailleurs, elle ne connaissait pas son âge exact. Entre cinquante et soixante ans... plutôt soixante.

Elle suivit Florence et se retrouva dans la petite cuisine attenante aux salles d'exposition. Un énorme carton trônait parmi les emballages du traiteur. Claude souleva le couvercle pour permettre à Florence de savourer la surprise.

– Il est magnifique, splendide. Elle gloussa. Presque aussi beau que l'original! Regardez la délicatesse de ces nénuphars.

Le ton ravi de Florence balaya ses appréhensions. D'ailleurs, ce gâteau n'était pas si laid. Il était juste déplacé. La base était constituée d'une couche de crème blanche étalée en vaguelettes irrégulières. Un étang, pensa Claude. Eparpillées sur cette eau, des dizaines de fleurs en massepain rose stagnaient sur des grosses feuilles en pâte d'amande vert pomme. Finalement, ce n'était qu'une version de plus des Nymphéas de Monet, une version comestible.

Tout excitée Florence lui demanda d'allumer les bougies.

– Trois, ce sera suffisant, n'est-ce pas? Inutile de masquer cette merveille et d'embarrasser Edouard en lui rappelant son âge. Occupez-vous du gâteau. De mon côté je vais aller rassembler nos invités dans la grande salle.

Restée seule, Claude disposa les bougies et se mit à fouiller la cuisine. Elle se souvenait d'avoir vu un paquet d'allumettes dans l'armoire, mais il n'y était plus. Peut-être sur le rayon du haut. Elle saisit une chaise et grimpa dessus.

Épisode 005

Nicky fut surpris par le calme qui régnait dans l'entrée. Il s'était attendu à voir surgir un colosse qui aurait tout de suite flairé, c'était son boulot, cet imposteur. Mais personne ne le remarqua, il était devenu invisible. Sans bouger, il scruta la grande salle bondée à la recherche de Claude. Il ne la vit pas, mais elle avait sûrement changé en six ans, lui aussi d'ailleurs. Un vent de panique le fit frissonner. Quel idiot prétentieux! Qu'est-ce qu'il imaginait? Qu'elle surgirait de cette foule distinguée et lui sauterait dans les bras? Merci d'être venu Nicky, c'est si bon de te revoir. Foutaises. Mais il n'était pas trop tard pour réparer son erreur, il suffisait de rebrousser chemin et sortir en douce de la galerie. Il l'appellerait demain.

– Ne restez pas là. Entrez. C'est le moment de la surprise, suivez-moi.

Une femme en velours noir le précéda dans la grande salle; elle lui avait donné un ordre et s'attendait à ce qu'il l'exécute. Il la reconnut immédiatement. Même sourire de gamine espiègle, même silhouette gracieuse, même ton autoritaire. Florence. Si égoïste et généreuse, si froide et sensuelle.

– Excusez-moi, je cherche Claude.

Sans se retourner, elle lui répondit qu'elle était dans la cuisine, par là-bas. Florence ne l'avait pas reconnu. Il se dirigea dans la direction indiquée. Une tenture grenat masquait l'entrée de la cuisine. Il écarta le rideau. Des dizaines de cartons éventrés gisaient par terre, laissant apparaître des traînées grasses sur le carrelage rouge. Fasciné par ces carcasses, il faillit renverser l'énorme gâteau posé sur la table.

– Faites attention!

Nicky sursauta et se rattrapa de justesse au rebord de l'évier. Il avait reconnu sa voix. La voix de Claude, de sa Claude. Non, la voix de la femme de Paolo, son meilleur ami assassiné il y a cinq ans.

– Vous n'auriez pas un briquet?

Claude émergea de l'armoire et descendit de sa chaise. Elle bougeait lentement comme engluée dans des pensées trop lourdes pour son petit corps. Nicky la fixa sans parler. Elle semblait si lasse, si vulnérable dans son tailleur trop strict. Avant, elle ne s'habillait jamais en foncé, elle portait du jaune, de l'orange, du rouge, elle aimait la lumière. Mais c'était avant.

Nicky ne bougea pas. Il attendait. Incapable de faire le premier pas, incapable de lui tendre les bras. Un lâche, comme toujours. Comme lorsqu'il était parti. Un lâche et un prétentieux.

– Nicky?

Claude l'avait reconnu. Il éprouva un immense soulagement puis, sans vraiment savoir pourquoi, une profonde peine. Les mots préparés depuis si longtemps se taisaient, embourbés dans la vase de sa mauvaise conscience. Très vite, il lui dit qu'il regrettait de ne pas avoir donné signe de vie plus tôt, qu'il avait beaucoup voyagé ces dernières années, qu'il était désolé, vraiment désolé.

D'un geste de la main, Claude coupa court à ses jérémiades.

– Tu tombes mal. Les invités attendent le gâteau et je n'ai pas de feu pour allumer les bougies.

– Je dois avoir une pochette d'allumettes.

La pochette était trempée, mais après quelques essais, Claude réussit à faire jaillir une petite flamme.

Nicky retrouva un semblant d'assurance, au moins il avait servi à quelque chose.

– Claude, il faut absolument que je te parle. C'est très important.

– Vous pourrez lui parler, mais pas maintenant.

Florence se tenait sur le seuil de la cuisine. Sa voix était douce, mais son corps résonnait de colère.

– Désolée de vous interrompre, Claude, mais Edouard et les invités sont réunis dans la grande salle et attendent la surprise. Alors vous pouvez inviter votre ami à partager le gâteau, mais pour ce qui est de la discussion...

– Excusez-moi Florence, j'arrive tout de suite.

Claude souleva délicatement le gâteau et dit:

– Je vous présente Nicolas. C’était un collègue et ami de Paolo.

Nicky s’avança et prit la main de Florence qui n’avait pas bougé.

– Vous m’avez peut-être oublié, mais moi je me souviens très bien de vous. Une femme aussi ravissante ne s’oublie pas.

Ces paroles eurent l’effet escompté. Florence se radoucit.

– Merci. Maintenant allons fêter l’anniversaire d’Edouard.

Épisode 006

Quelques minutes plus tard, Nicky se dirigea discrètement vers la sortie. Il commençait à étouffer dans cet espace confiné où les invités agglutinés autour du gâteau se gargarisaient d’artifices. Claude lui avait dit de revenir demain, à neuf heures. Pensif, il releva le col de son imperméable. Des visages entrevus parmi les invités avaient fait jaillir du passé des images furtives. Des moments d’amitié partagés avec les amis de Claude et Paolo, des moments de peine aussi.

– Nicky, c’est toi?

Avant même de se retourner, il avait reconnu cette voix.

– Salut Philippe.

L’homme qui se tenait devant lui n’avait pas changé. Enfin, pas vraiment. Moins de cheveux, un début d’embonpoint dissimulé par la coupe raffinée de son costume Armani, mais toujours cette allure qui alliait décontraction et élégance. Philippe le dévisagea. Son visage arrogant exprimait tout le mépris qu’il éprouvait pour lui, fantôme indésirable surgit d’un passé banni. Mais Nicky ne se laissa pas. Philippe n’était plus son chef, et il n’était même plus son ami.

– Qu’est-ce que tu fabriques ici?

– Je suis venu voir Claude.

– Claude n’a pas besoin de toi. Inutile d’insister. Ici, elle est entourée d’amis qui s’occupent d’elle. Ta présence va réveiller des souvenirs douloureux. Laisse-la tranquille, elle a eu sa dose de souffrances, ne réveille pas ses blessures.

– J’ai quelque chose d’important à lui dire. Lorsque je lui aurai dit, je partirai. Ne t’inquiète pas, Philippe, je ne suis pas ici pour te piquer ta place.

Cette remarque était stupide, mais il n’avait pas pu s’empêcher de la faire. Et il avait parlé trop fort, plusieurs personnes relevèrent la tête de leur gâteau et lui jetèrent des regards étonnés. La comédie avait assez duré. Nicky s’éloigna et sortit. En poussant la lourde porte vitrée, il surprit le reflet de Philippe. Il n’avait pas bougé; seuls ses poings serrés trahissaient sa colère.

Dehors, la pluie ruisselait le long des pavés brillants comme les larmes qu’il ne verserait jamais.

Chapitre III

Épisode 007

Son doigt caressa le miroir. Tout doucement. Il s'attardait sur les contours de son visage, descendait le long du cou, remontait lentement et se figeait sur sa bouche. Une ligne rouge sombre réduisait l'aspect des lèvres à un minuscule trait d'union. Il sourit à son image et murmura: «Bien, très bien. Toi, ce soir, tu vas t'amuser.» Sa nouvelle apparence lui plaisait. Il aimait l'allure décontractée, nonchalante, de ce gars. Excellent, la nonchalance. Et le baladeur, génial l'idée du baladeur. Personne ne se méfie d'un mec qui marche lentement en ondulant au rythme d'une musique qui explose dans sa tête.

La journée avait été merdique et la soirée exécration. Il avait dû supporter les bavardages de ces prétentieux sans réagir, en affichant son masque d'homme civilisé. Au moment du gâteau, il avait été pris d'un fou rire qui l'avait violemment secoué attirant les regards courroucés de l'assemblée.

Il regarda sa montre. Une heure trente. C'était l'heure de sa p'tite virée. La nuit était bien installée, les bars étaient pleins, l'alcool s'insinuait dans la raison des buveurs. Il gonfla le torse et ajusta sa ceinture. Toutes les lopettes sont en chasse, leur petit cul bien serré dans leurs jeans moulants. Il range la trousse de maquillage, vérifie le contenu de ses poches et sans un bruit, sort dans la nuit.

Jérôme ferma son verrou, balança ses chaussures dans l'entrée et s'écroula sur le canapé. La soirée chez ses parents ne s'était pas trop mal passée. Sa mère avait cuisiné un délicieux repas qui avait plu, pour une fois, à son père. Son vieux trouvait toujours quelque chose à critiquer. Trop cuit, trop sec, trop gras, trop tôt, trop tard, et encore, et encore, toujours la même rengaine de râleur invétéré.

Mais, ce soir, il s'était comporté différemment. Plus serviable, plus gentil. D'habitude, il ne bougeait pas de sa chaise, il attendait que sa femme s'occupe de tout. Aujourd'hui, il l'avait aidée à servir et à débarrasser. Et, le plus étrange, c'est qu'il lui avait parlé. Oui, depuis dix ans, c'était la première fois que son père lui adressait la parole sans passer par sa mère.

La première fois depuis cette fameuse soirée où il leur avait annoncé qu'il était homosexuel. Il avait parlé calmement persuadé que ses parents comprendraient. Mais il s'était trompé. Sa mère s'était figée baissant les yeux sur sa cuisse de poulet qui baignait dans une sauce aux champignons. Son père avait bondi de sa chaise et s'était approché en brandissant sa paume ouverte tout près de son visage. Ses yeux. Jérôme se rappelait ses yeux. Le bleu avait disparu de l'iris pour céder la place à un rouge écarlate, un rouge sanguinaire. Des yeux de fou. A ce moment, sa mère s'était interposée. Elle lui avait dit non, elle lui avait hurlé d'arrêter, de le laisser. Pour la première fois de sa vie, sa mère avait osé s'opposer à son mari. Surpris par cette voix autoritaire, le vieux avait abattu son poing sur la table, faisant valser le pichet de vin rouge qui était allé se fracasser sur le carrelage immaculé de la cuisine.

Parfois, Jérôme voyait sa mère en cachette. Elle venait déjeuner avec lui, dans un bistrot près de sa banque. Deux fois par an, elle le suppliait de venir manger «à la maison». A Noël et à son anniversaire. Ce soir, c'était pour son anniversaire. Et ce soir, son père lui avait parlé.

Jérôme regarda sa montre. Onze heures trente. Il n'avait pas sommeil. Pourquoi ne pas aller boire un verre?

Cinq minutes plus tard, il était dans la rue. Ses clefs de voiture à la main, il hésite. Dans le quartier les places étaient rares, et il risquait bien de se faire piquer la bagnole. Finalement, il rangea les clefs dans sa poche, ouvrit son parapluie et se dirigea vers son bar préféré en sautillant pour éviter les flaques.

Épisode 008

Le bar était bondé. Jérôme secoua son parapluie et le laissa à l'entrée. Ses yeux avaient de la peine à percer cet espace sombre et enfumé. Il slalomait autour des tables saluant des connaissances au passage. Arrivé au comptoir, il se hissa sur un tabouret légèrement en retrait des autres. Jérôme commanda une bière. Il crevait de soif. Après la première chope, il se sentit mieux. Après la deuxième, il se sentit bien. La musique devenait supportable, la fumée aussi. Un seul désagrément. Il avait besoin de pisser. D'abord, il essaya de penser à autre chose, mais sa vessie lui envoyait des signaux pressants. Et ici, les toilettes étaient à l'extérieur du bar, dans un infâme cabanon qui puait la veille pisser. Jérôme se leva à contrecœur et se dirigea vers la porte du fond.

Plus tard, il racontera aux flics qu'il y a comme un trou noir dans sa tête. Oui, il se souvient être sorti par la porte du fond, avoir traversé la minuscule ruelle qui jouxte le bar et avoir ouvert la porte du cabanon. Non, c'est faux. En fait, la porte était fermée à clé. Comme il ne pouvait plus se retenir, il s'est planqué derrière le cabanon pour pisser. Son agresseur a dû en profiter pour se glisser derrière lui. Jérôme ne se rappelle pas avoir refermé sa braguette, mais il sent encore le parfum lourd de l'homme. Une odeur écœurante, mélange humide d'eau de toilette et de graillon.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôpital, les parents de Jérôme furent reçus par le médecin de garde des urgences. Il leur raconta les

circonstances de l'agression en précisant que la police s'occupait de l'affaire, que le coupable serait puni. Mais la mère l'interrompit.

– Docteur, comment va Jérôme?

Le jeune médecin se sentait démuni devant ce couple qui allait peut-être perdre son fils unique. Il n'était pas formé pour annoncer des mauvaises nouvelles aux parents de ses patients, il avait choisi la médecine pour sauver des vies, pas pour anticiper des morts.

– Il a reçu de nombreux coups au visage, dans le bas ventre et dans la région lombaire. Fractures du nez et de la mâchoire, arcade sourcilière éclatée, contusions multiples.

Il hésita et décida de taire la probable hémorragie interne et le risque de paralysie suite aux lésions lombaires.

– Mais, il va s'en sortir, n'est-ce pas Docteur?

Il fut surpris que ce soit le père qui pose la question. Le vieil homme était sorti de sa torpeur et pressait nerveusement la main de sa femme.

– Pour le moment, son état est stationnaire. Nous surveillons attentivement le risque d'hémorragie interne.

Le père se rapprocha du jeune médecin et lui dit:

– Docteur, Jérôme est notre fils unique. Sa mère l'a toujours accepté tel qu'il est, et elle a eu raison. Moi, je l'ai rejeté sans chercher à comprendre ses choix. Ces dix dernières années sont définitivement gâchées, mais je vais me racheter dans les prochaines. Alors Docteur, vous allez mettre la grosse machine médicale en branle et vous allez le sauver.

Le médecin soutint le regard du père dans lequel brillait une flamme de vie.

– Sa convalescence sera longue, il aura besoin de vous.

– Nous sommes là.

Épisode 009

Nicky accéléra le pas pour se réchauffer. Malgré ce sale temps, il décida de rentrer à pied à l'hôtel. Il avait besoin de calme pour repenser à la soirée. Les propos de Philippe tournaient dans sa tête comme une toupie bariolée qui risquait à tout moment de trébucher dans sa pirouette. «Je ne suis pas ici pour te piquer ta place.» Nicky avait lancé cette boutade sans réfléchir, mais vu la réaction de Philippe, il avait compris que c'était effectivement ce qu'il redoutait.

Sa chance, Nicky l'avait eue, il y a des années, mais il n'avait pas su la saisir, pire il avait été l'instrument de sa propre défaite. Personne ne pouvait rivaliser avec Paolo. Lorsque Nicky lui avait présenté Claude, il avait vite compris son erreur. Paolo avait déployé son charme, et ravagé ses espérances. En quelques minutes, Claude, sa Claude adorée avait sauté sans hésitation dans la toile que Paolo avait grossièrement tissée. Capturée, emballée, dévorée. Le tout en quelques mois. Paolo était un chasseur, il aimait la traque, ensuite, quand sa proie soumise réclamait sa cuillère de miel quotidienne, il la relâchait. Pourtant, Claude, sa Claude, il l'avait gardée. Même épousée. Un vrai mariage de petit bourgeois endimanché, tout ce que Nicky détestait. Il détestait cette comédie surtout parce que c'était lui qui aurait dû jouer le rôle du marié.

En revoyant Claude, il s'était rendu compte que son grand amour avait disparu. Elle était toujours aussi ravissante, mais le temps, la routine du quotidien, la raison, avaient englouti sa passion. Tant mieux. Il lui parlerait plus facilement demain.

Au détour d'une ruelle, Nicky vit les lueurs d'une enseigne. Il n'avait pas vraiment soif, mais il avait envie de se fondre dans une ambiance joyeuse de buveurs de bière. L'odeur de fumée l'aspira dans la chaleur du bar. Il se fraya un chemin jusqu'au comptoir et commanda une bière brune. Le liquide lui brûla la gorge puis coula délicieusement dans ses veines. Après la troisième gorgée, il se mit à penser à ce qu'il dirait à Claude le

lendemain. Elle serait surprise, ne comprendrait pas tout de suite. Mais il insisterait, lui raconterait en détail l'agression dont ils avaient été victimes, Paolo et lui, quand ils étaient gamins.

En fermant les yeux, Nicky revoyait nettement le kiosque exigü, Carlo, le gentil gérant, et le jeune gars qui brandissait une arme en criant: «le fric, donne-moi le fric et je ne te ferai rien!» Mais Carlo avait joué au héros, il avait ri en empoignant le pistolet. «Laisse fiston, ce joujou est trop dangereux pour toi, retourne t'amuser avec tes camarades.» A ce moment-là, le coup était parti. Un seul. Mais il avait suffi. Carlo s'était écroulé au ralenti, sans avoir eu le temps de maudire sa stupidité.

Demain, Nicky parlerait aussi à Claude de la promesse qu'ils s'étaient fait il y avait bientôt vingt cinq ans. Ils s'étaient jurés de ne jamais jouer au héros, de s'allonger, de faire le mort. Dans l'émission qu'il avait vue avant-hier, un policier racontait le drame de la station-service dans lequel Paolo avait été tué. Paolo Calvi s'était interposé pour porter secours au caissier. Le braqueur surpris par son intervention avait paniqué et tiré. Résultat, deux morts et un assassin qui courait toujours. A la fin de son récit, le policier avait précisé: «Malheureusement, le feu a effacé les preuves de cette fusillade.» Le feu. Le feu avait englouti les traces de l'assassin, mais il avait également carbonisé les corps des deux hommes. Ils avaient identifié Paolo grâce à sa montre restée intacte. Un cadeau de Claude pour son dernier anniversaire. Trente-cinq ans.

Avant de voir cette émission, Nicky ne connaissait pas les circonstances exactes du drame. Brisé par sa rupture avec Claude, il était parti. D'abord chez sa sœur en Italie, puis il avait accepté un boulot aux Etats-Unis.

Nicky fut tiré de ses souvenirs douloureux par une sirène d'ambulance. Il crut d'abord que le bruit venait de son crâne, puis, en voyant les quelques clients du bar se lever pour regarder par les fenêtres, il comprit que le vacarme était réel. Un homme émergea tout excité:

– Un gars s’est fait tabasser derrière les chiottes de chez Bobby. Il a l’air méchamment amoché.

– C’est sûrement un coup de l’agresseur des bars. En tout cas, il peut toujours essayer de venir ici, il sera reçu avec ça!

Toutes les têtes se tournèrent vers le patron qui brandissait une carabine rutilante.

Nicky se leva vivement et posa quatre billets sur le comptoir. Il ne voulait surtout pas être mêlé à une histoire sordide, pas aujourd’hui, pas ici.

En sortant, il tourna à droite, et s’éloigna rapidement. Une voiture le frôla et fit jaillir une gerbe d’eau qui l’aspergea. En pestant, il réalisa qu’il avait oublié son parapluie dans le bar. Tant pis, il n’y retournerait pas. Il prit la direction de son hôtel. En marchant vite il y serait en dix minutes. Ses chaussures trempées glissaient sur les pavés et il devait zigzaguer entre les flaques pour ne pas s’étaler. Il avait l’impression de traverser une rivière en sautant de caillou en caillou. Cette image lui rappela les escapades dans les bois avec Paolo, quand l’école devenait insupportable. Concentré sur ses pas, Nicky sourit au souvenir de ces moments de bonheur.

Il ne remarqua pas la silhouette qui venait à sa rencontre, il ne vit pas la pointe du couteau, il n’entendit pas le cri qu’il poussa lorsque son sourire se transforma en hurlement.

Il était déjà mort lorsque la ceinture de son imperméable prit une vilaine teinte rouge.

Chapitre IV

Épisode 010

Sa tête repose sur l'herbe fraîchement coupée. Une brise délicieuse lui caresse le visage tourné vers les rayons du soleil. Il fredonne les yeux clos, encouragé par les mésanges qui piaillent autour de lui. Le temps est devenu lumière. Au loin, le tintement des cloches du village se marie avec le chant des oiseaux. La musique délicate s'insinue dans ses oreilles, serpente dans ses tympans, bourdonne dans sa tête et fait exploser son crâne. Exploder son crâne?

Robin se redressa en sursautant, ce n'étaient pas les cloches de l'église qui sonnaient, c'était son réveil. Sans ouvrir les yeux, il tâta le plateau de sa table de nuit, localisa l'objet et appuya violemment sur le bouton d'arrêt. Mais la sonnerie continua, insistante. Ce n'était pas le réveil qui jouait les rabat-joie, mais le téléphone. Robin ouvrit les yeux, alluma la lumière. Son téléphone sans fil avait une vie propre qui échappait à toute logique. D'ailleurs, Robin avait depuis longtemps cessé d'essayer de comprendre le fonctionnement de cet engin qui avait la faculté de disparaître, englouti par le désordre ambiant. Finalement, il dénicha le combiné derrière un coussin du canapé.

– Inspecteur Robin Morales?

Le «oui» prononcé avec l'accent rauque du dormeur suffit à son interlocuteur pour poursuivre.

– Pierre Moulin, adjoint du maire. Désolé de vous réveiller, mais Monsieur Porchet, chef du département de Justice et Police voudrait vous rencontrer d'urgence.

– D’urgence? Que se passe-t-il?

– Oui, d’urgence. Il vous expliquera. Venez dès que possible. Nous vous attendons dans mon bureau.

Résigné, Robin balança le téléphone sur le lit et se traîna jusqu’à la salle de bain.

Une heure plus tard, lorsqu’il franchit le seuil du bistrot, la pluie avait enfin cessé. Robin s’assit à sa table préférée, celle qui flirtait avec la grande fenêtre ronde. La vitre était couverte de buée, comme si la brume matinale était venue boire un verre pour chasser son humeur maussade. Cette année, le printemps tardait à se pointer. La nature hésitait entre se lever ou rester couchée dans son lit de feuilles mortes. A Genève, dans cette ville ballottée entre le vent et la bise, les gens vivaient douze mois par année dans l’entre saison. Du brouillard au printemps, un été pourri, un automne glacial et un hiver trop doux. De la neige, oui. Trop ou pas assez, mais jamais au bon moment.

Dehors, les lampadaires s’éteignirent les uns après les autres, comme des bougies d’anniversaire soufflées par un asthmatique. Timide, la lumière du jour se faufila entre les tables du bistrot.

En apercevant Robin, la serveuse apporta un café au lait sans attendre la commande. L’Inspecteur Morales buvait toujours un café au lait le matin. Mais il venait rarement aussi tôt.

Après avoir vidé sa tasse, englouti deux croissants et un petit pain au chocolat, Robin alluma la cigarette de la journée. Peut-être pas l’unique, mais la seule que la partie raisonnable de sa conscience assumait sans grogner. En fermant les yeux pour savourer la première bouffée, il repensa à son entretien avec le conseiller d’État.

– Inspecteur Morales, le corps d’un homme sauvagement poignardé a été retrouvé ce matin dans une ruelle de la vieille ville. D’après les papiers retrouvés sur lui, il s’appelle Nicolas Di Lupo.

Ce nom ne lui disait rien. Robin attendit la suite. Il sentait la gêne du politicien qui s’était levé et qui contemplait sa collection de pipes les mains fourrées dans ses poches.

– Je veux que vous vous occupiez personnellement de cette affaire. A cause de ça.

Porchet sortit un papier gondolé de sa poche et le tendit à Robin. C'était un carton d'invitation pour une exposition de peintres impressionnistes à la galerie Maudet.

– Nous l'avons retrouvé dans la poche intérieure de son imperméable. Le vernissage a eu lieu hier. Inspecteur vous vous souvenez de Paolo Calvi, une des victimes de l'affaire de la station-service?

– Oui, bien sûr. A l'époque, c'est l'inspecteur Borel qui dirigeait l'enquête, mais toute l'équipe avait participé. Un drame particulièrement sordide qui n'a jamais été résolu. Un point noir dans l'histoire de la brigade. D'ailleurs, Borel n'a pas supporté cet échec, il s'est retiré un an plus tard, lorsque l'affaire a perdu son statut prioritaire.

Épisode 011

Robin avait beaucoup d'admiration pour l'inspecteur Borel. À la fin de sa carrière, il possédait encore un esprit d'analyse percutant et un humour corrosif. C'est ce deuxième trait de caractère qui lui avait valu plusieurs blâmes de ses supérieurs. Mais Robin soupçonnait que Porchet n'avait aucune envie de parler des mérites de Borel.

– Ce drame a eu lieu alors que j'étais encore chef de la brigade criminelle. J'avais investi Borel d'une mission qu'il n'a pas su mener à bien.

Porchet se tourna vers Robin.

– Cette affaire a fait beaucoup de vagues dans notre petite communauté. Il serait extrêmement désagréable que le meurtre de cette nuit vienne raviver des souvenirs douloureux. Je pense surtout à la veuve, Claude Calvi et à sa petite fille.

Le politicien prit un air apitoyé et croisa les mains sur son ventre. Un court instant, Robin crut qu'il allait se mettre à prier.

Cet homme imbu de lui-même était connu pour ses accointances avec les bondieuseries. Mais sous ce discours bienveillant, Robin décela la peur du politicien de raviver, non pas des peines, mais un scandale. En effet, l'enquête avait été bâclée faute de moyens. Pourtant, à la même époque, Porchet avait trouvé les fonds nécessaires pour s'offrir une campagne électorale coûteuse qui lui avait permis d'être élu.

– Madame Calvi travaille à la galerie Maudet.

– C'est exact. Mais la victime était peut-être un amateur d'art et sa présence dans la galerie Maudet, un pur hasard.

Robin supportait mal les hypothèses des politiciens. Ces hommes investis du pouvoir de la démocratie se berçaient d'élucubrations mais se fichaient des preuves. Et Porchet n'était plus un flic, c'était un élu.

– Inspecteur Morales, hasard ou pas, je compte sur vous pour user de discrétion dans cette enquête. La galerie Maudet a une excellente réputation. Ses ventes aux enchères attirent des collectionneurs du monde entier. Il serait extrêmement regrettable de ternir cette image.

Porchet se rapprocha de Robin et lui susurra:

– Vous comprenez, Morales, un inspecteur chef de brigade criminelle doit savoir composer dans certaines circonstances particulières.

– Excusez-moi, Monsieur, de quelles circonstances particulières voulez-vous parler?

– Eh bien, par exemple, de ma présence à ce vernissage. Je suis un fervent admirateur de peinture impressionniste, pas vous?

Épisode 012

Pour la centième fois de la matinée, Claude regarda l'heure sur la pendule accrochée au mur de la grande salle d'exposition. Neuf heures. C'est incroyable comme les gens ne changent pas!

A l'époque, déjà, Nicky arrivait toujours en retard. La tendresse qu'elle avait éprouvée pour lui ce matin en se réveillant commençait à dégénérer en colère. Elle se souvenait des soirées ratées, des films amputés, des personnes blessées, des excuses bidon et de l'attente. Attendre que Monsieur daigne arriver. Et se confondre en gratitude lorsque finalement il se pointe.

Pendant leur liaison, elle avait supporté ces retards, pire elle les avait cautionnés. Elle comprenait. Nicky était un original, il échappait aux règles imposées par cette société régie par des hommes pressés. Un original? Tu parles! Orgueilleux et égoïste, oui. Il se considérait au-dessus de ces contraintes temporelles. Ses retards signifiaient qu'il avait eu des affaires plus importantes à traiter avant. Avant de la retrouver, elle, Claude. La petite Claude insignifiante, celle que l'on pouvait laisser poireauter.

Pourtant, lorsque Nicky s'était finalement rendu compte que Paolo chassait sa fiancée, il avait supplié: «Je te promets, je vais faire des efforts, je vais changer, m'occuper de toi». Mais ces belles paroles arrivaient trop tard.

Les bras de Paolo l'étreignaient si fort, si tendrement. Avec lui, elle se sentait belle, invulnérable, une reine. Paolo lui donnait de la force, la rendait plus vivante.

Nicky avait été extrêmement blessé par leur rupture. Quelques mois plus tard, il était parti à l'étranger. Elle ne l'avait jamais revu.

À dix heures et demie, Claude avait fini de ranger les restes du vernissage de la veille. Nicky ne viendrait plus, il avait dû changer d'avis. Elle fouilla dans son sac et dénicha des comprimés contre la migraine qu'elle avala avec une gorgée d'eau. En relevant la tête, elle surprit son image dans le miroir. Sa mauvaise nuit avait laissé des traces sur son visage, plus particulièrement sous les yeux. Des poches verdâtres boursouflaient sa peau fatiguée. Les cauchemars de Lilie avaient recommencé et les nuits d'insomnies aussi. Hier soir, en rentrant du vernissage, elle avait trouvé sa fille terrée dans la

salle de bain. Elle était assise sur la cuvette des toilettes, dans le noir, comme un petit animal pris au piège d'un prédateur fantôme.

La sonnette de la porte d'entrée retentit. Deux notes dissonantes. Elle sortit de la cuisine, posa son sac dans l'entrée et alla ouvrir.

Épisode 013

– Lilie, viens m'aider à préparer le repas.

Maria pose doucement la main sur son épaule. Lilie aime les grosses mains de Maria, elles ont l'odeur des bonnes choses. Pour elle, Maria est bien plus qu'une cuisinière, c'est son amie. La seule. Maria n'essaie pas de la sortir de son mutisme, elle lui parle normalement sans ponctuer de soupirs des phrases inachevées.

– Aujourd'hui, nous allons préparer un gratin de pomme de terre et une mousse aux fraises. Qu'en penses-tu?

Lilie hoche vigoureusement la tête en souriant. Elle adore les desserts.

– Je sais ce que tu penses, mais il faudra en laisser aux autres. Aujourd'hui c'est vendredi. Inutile de faire cette grimace jeune fille, prépare plutôt ton joli sourire.

La petite fille baisse les yeux. Elle a oublié que c'est vendredi. Le jour des invités. Toujours les mêmes. Sa mère pourrait changer ses habitudes. Les Maudet ne sont pas drôles et Philippe non plus d'ailleurs. Lilie soupçonne que Claude en a marre de ces repas. Mais elle n'ose pas rompre une vieille tradition et elle pense que cela fait plaisir à Grand-Mère. Elle se trompe, Grand-Mère a confié à Lilie que ces invitations l'ennuyaient.

Dans cette maison, on ne se dit rien. Pourtant, à part elle, tout le monde peut parler.

Une heure plus tard, le gratin est dans le four. Maria s'assoit lourdement sur sa chaise préférée, une vieille chaise en bois patinée par des années de service. C'est que depuis vingt-cinq ans, elle en a préparé des repas! «Tu sais, Lilie, du temps du Colonel, on mangeait de la viande deux fois par jour, et pas question d'utiliser les restes pour le lendemain, le Colonel ne supportait pas les restes. D'ailleurs, il avait un appétit d'ogre. Le souvenir des privations de la guerre ou plutôt une gourmandise démesurée. Il me disait toujours: «Maria, votre cuisine ne supporte pas les restes, vous êtes le cordon bleu le plus fin de la ville.»

Lorsqu'elle cite le Colonel, Maria lève les yeux au plafond, comme si l'esprit du saint homme allait surgir pour quémander une gâterie à dévorer en cachette au paradis. Et invariablement elle dit: «Les choses ont bien changé depuis son départ, oui les choses ont bien changé.» Maria évoque le «départ» de Grand-Père comme un voyage, ou une mission à accomplir quelque part, très loin, dans un pays mystérieux truffé de pièges à colonels.

Mais Lilie sait comment le Colonel est parti, c'est sa mère qui lui a raconté. Il s'est étranglé avec un os de poulet.

– Maria, arrête ces bavardages, la petite est muette, pas sourde!

Carmen surgit dans la pièce et pique une fraise dans la passoire. Lilie se recroqueville sur elle-même attendant la réplique de la cuisinière, Maria déteste que l'on touche à sa nourriture avec les doigts. D'ailleurs, à part Lilie, personne n'est le bienvenu dans sa cuisine.

– Tiens, tiens, la princesse est levée? Elle veut peut-être que je lui serve son petit déjeuner?

– Allez Maria, on ne va pas recommencer. Mais tu as raison, je suis fatiguée. J'ai dormi comme une pierre. Il faut dire que le vernissage s'est terminé tard. C'est fou comme ces personnes si distinguées peuvent bâfrer quand ça ne leur coûte pas un rond.

Maria s'approche de Carmen et examine ses mains.

– Ma pauvre, ton vernis à ongle en a pris un sacré coup, je crois que les dégâts sont irréparables. Difficile de jouer les précieuses quand on est une domestique.

Les deux femmes continuent à s’envoyer des vanes et Lilie compte les points. En général c’est Carmen qui capitule en premier, mais aujourd’hui elle semble prendre un malin plaisir à titiller la cuisinière.

– C’est pour le beau Philippe que tu te mets en quatre? Oublie, tu es trop vieille, il s’intéresse à la patronne pas à une boniche.

En disant ces mots, Carmen tourne la tête vers Lilie qui fait mine de fouiller sous la table. Maria s’interpose.

– Ne parle pas comme ça devant elle!

– Et pourquoi pas? Je me fiche pas mal de cette gamine. Elle s’accroupit près de Lilie et fait mine de lui caresser la tête. La pauvre chérie, vous savez, elle a reçu un choc, depuis elle ne parle plus. On ne sait pas pourquoi, elle ne parle plus c’est tout. Alors, vous comprenez, il faut la ménager. Carmen saisit Lilie par les épaules et la secoue. Et si tu jouais la comédie? Allez parle! Non, bien sûr. Si tu parlais, tu ne serais plus la princesse de cette maison de femmes, et je ne devrais plus exécuter tes moindres caprices.

Elle se relève et s’adresse à Maria qui s’est approchée en brandissant un couteau.

– Même sa grand-mère est moins exigeante. Et laisse ce couteau Maria, tu vas te blesser. Carmen prend une autre fraise. En plus, c’est une petite fouineuse, hier, Raoul l’a surprise en train de rôder autour de notre chambre.

– Ton mari n’a pas intérêt à toucher à la petite.

– Inutile de prendre cet air menaçant. Raoul ne risque pas de la corriger, il l’adore. Il a de la pitié pour cette petite intrigante, c’est un gentil qui se laisse berner, comme tous les habitants de cet appartement.

Maria n’y tient plus.

– Maintenant, dégage.

Grand-Mère arrive au moment où Carmen sort de la pièce. Carmen s'arrête et sourit en prenant le bras de la vieille femme.

– Bonjour, Madame. J'allais justement venir vous aider à faire votre toilette. Je vous emmène à la salle de bain. Attention au carrelage, il est glissant, un reste de gras qui n'a pas été nettoyé, peut-être?

Lilie déteste ces disputes, elle sort de son trou et vient se blottir dans les bras de Maria qui l'accueille dans la chaleur de ses seins. Maria lui caresse la tête et lui murmure des mots rassurants pour apaiser les tremblements qui agitent son petit corps.

Chapitre V

Épisode 014

Ses chaussures à talon étaient trempées, mais elle ne le remarquait pas. Claude marchait tête baissée sans éviter les flaques, sans fuir la pluie qui s'infiltrait dans le col de son chemisier et dégoulinait dans son dos.

Nicky était mort. Assassiné. Comme Paolo. Cette nuit, quelques heures après son départ du vernissage. Dans une ruelle étroite. Un coup de couteau. Il était mort sur le coup. Elle s'en voulait tellement de l'avoir rembarré hier soir. Aussi, pourquoi n'avait-il pas donné signe de vie pendant toutes ces années? Il aurait pu envoyer une carte de temps en temps. Mais Claude était trop lucide et trop malheureuse pour lui lancer la pierre. Dans cette histoire, elle était l'unique fautive. Elle l'avait laissé tomber pour un autre. Maintenant, les deux hommes pourraient s'expliquer. La mort n'offrait pas grand-chose, mais elle donnait du temps.

Claude s'immobilisa et attendit. Une foule compacte l'entourait. C'était l'heure de la pause. Les parapluies s'entrechoquèrent, alors elle réalisa qu'elle avait oublié le sien à la galerie. Tant pis. Le feu passa au vert. En traversant, elle décida d'annoncer la nouvelle aux autres après le repas, lorsque sa mère serait allée se reposer. Claude voulait lui épargner un choc. La vieille femme avait beaucoup d'affection pour Nicky.

Claude tourna dans une ruelle, abandonnant la foule en quête de nourriture. Cet inspecteur semblait assez inoffensif. Lorsqu'il lui avait annoncé le meurtre de Nicky elle fixait une tache sur le

col de sa chemise. Une tache de sang. Brunâtre en forme de cœur. Il lui avait expliqué qu'il s'était coupé ce matin en se rasant. «Vous comprenez, j'ai beaucoup de mal à me réveiller et j'ai l'habitude de fermer les yeux en me rasant. Ce matin, je me suis raté.» Oui, inoffensif.

Lorsqu'elle arriva devant chez elle, Claude était frigorifiée. Le vieil immeuble austère se dressait face à la pluie comme un paquebot déterminé à suivre sa route. Les grandes fenêtres laissaient entrevoir des points lumineux éclaboussés par les gouttes brillantes. Elle essaya de distinguer un mouvement derrière les fenêtres du premier étage, mais elle ne vit rien, seulement le reflet de sa propre peine, immobile. La vie s'était arrêtée avec la mort de Nicky. Ces idées morbides étaient stupides. Ce n'était pas vraiment de sa faute, elle le savait, mais elle ne pouvait pas s'empêcher de penser que c'était elle la responsable.

Une sorte de déformation génétique. Elle avait hérité du sentiment de culpabilité comme d'autres héritent de la gloire ou de la beauté. Et, depuis quarante-cinq ans, elle faisait avec.

Finalement, elle entra dans l'allée. En se refermant, la lourde porte en bois se fracassa contre le seuil. Instantanément, les rumeurs extérieures disparurent. Un silence humide l'enveloppa. Claude se dirigea à tâtons vers les escaliers noyés dans la pénombre. Le paquebot livrait ses entrailles, quatre étages, quatre appartements, un par étage. Le navire était vieux, mais il gardait des relents d'opulence. Jusqu'au premier, dix-huit marches. Des grosses marches en pierre qui résonnèrent au rythme des talons égarés de Claude.

Épisode 015

– C'est incroyable, cette histoire de meurtre.

Florence n'en revenait pas. Elle agrippa le bras de son mari pour éviter de déraper sur les pavés glissants.

– Edouard, tu te rends compte de ce que cela signifie?

– Franchement, juste là, maintenant, j’essaie de regarder où je mets les pieds pour ne pas abîmer mes chaussures neuves.

– Et moi, j’essaie de te dire que cette histoire est catastrophique pour la réputation de la galerie. En plus, à trois semaines de la vente aux enchères annuelle. On peut dire qu’il a mal choisi son moment pour se faire descendre.

Edouard regarda sa femme. Il détestait la voir contrariée. Pas elle, pas la femme qu’il avait juré d’aimer, pas la femme qu’il adorait.

La pluie avait brusquement cessé. Il ferma son parapluie et serra Florence contre lui.

– Ne t’inquiète pas. Personne n’a intérêt à mêler la galerie à ce drame sordide. Je vais contacter différentes personnes qui se chargeront de détourner les médias vers d’autres cibles. La réputation de la galerie n’en souffrira pas, je te le promets.

Florence esquissa un sourire de reconnaissance. Edouard était si rassurant. Un peu ennuyeux parfois, mais dans les situations de crise, il se révélait efficace et déterminé. Prêt à tout pour la protéger des agressions du monde extérieur. Elle soupira. Du monde extérieur, mais pas de ses propres démons. Edouard continua:

– Cet Inspecteur Morales va certainement nous contacter. Nous le recevrons ensemble et nous lui dirons ce que nous savons.

– Et qu’est-ce que nous savons?

– Rien, nous ne savons rien.

Philippe se laissa tomber dans le fauteuil en velours bleu cyan du petit salon. Claude était allé régler un problème d’intendance entre Maria et Carmen, elle n’allait pas tarder à revenir.

Pendant le repas, il avait ressenti un malaise. Pourtant, Maria leur avait préparé son fabuleux gratin de pommes de terre et sa mousse aux fraises. Tout le monde s’était extasié sur les talents

de la cuisinière. Le Colonel du haut de son piédestal devait être dévoré de jalousie.

Philippe se souvenait de cet homme autoritaire et gourmand. Dans un de leur rare moment de confiance, Claude lui avait raconté que son père rêvait d'un fils et à sa naissance, il avait été terriblement déçu. Les filles n'étaient pas des soldats. Alors il l'avait appelée Claude. Pendant des années, il parla de Claude, son enfant unique, à ses vieux copains de régiment. Jusqu'au jour où elle débarqua au milieu d'une de leur réunion pensant faire une surprise à son père.

Le Colonel ne lui avait jamais pardonné cette intrusion. Elle avait cassé un rêve et l'avait ridiculisé devant ses soldats.

Le fauteuil l'enveloppait comme des bras de mer chaude dans cette journée pourrie. Le malaise. Pourquoi? La robe de Claude. Oui, le malaise venait de la robe de Claude. Des taches humides striaient sa robe. Ces différences de ton et les plis sur l'étoffe mouillée lui donnaient un air négligé. Elle était rentrée de la galerie sous la pluie et avait oublié de se changer, ou n'avait pas jugé nécessaire de le faire.

Finalement, après le dessert, au moment où les Maudet s'étaient levés pour prendre congé, Claude leur avait annoncé la nouvelle.

Franchement, la mort de Nicky le laissait assez indifférent. Par contre, il s'inquiétait pour Claude. Il aurait voulu la consoler, la prendre dans ses bras pour lui montrer qu'elle n'était pas seule, qu'il était là, prêt à jouer un rôle dans sa vie. Mais pas seulement le rôle d'ami à-qui-l'on-peut-tout-raconter. Un vrai rôle d'amant et pourquoi pas, d'époux. Mais il n'était pas le genre d'homme à jouer les premiers rôles. Trop peur des complications, pas prêt à assumer un échec. Toutes ces années à attendre qu'elle veuille bien lui accorder ses faveurs, c'était stupide; il fallait qu'il se montre entreprenant, sûr de lui. Finies les hésitations, les rêveries d'adolescent, il allait passer à l'action, sa carrière de figurant s'achevait aujourd'hui, maintenant.

En attendant de mettre en pratique ces bonnes résolutions, il se leva, s'empara de la bouteille de cognac et se servit généreusement. En souriant, il leva son verre en direction du buste du Colonel.

– Santé Colonel!

Le Colonel avait toujours eu un goût très sûr en matière de digestifs.

Épisode 016

Cachée derrière un rideau de toile jaune doré, Lilie observait Philippe. Elle ne l'aimait pas. C'était un prétentieux qui tournait autour de sa mère. Et, depuis le départ de son père, Lilie ne supportait pas les hommes qui s'intéressaient à sa mère. D'ailleurs, dès qu'il y en avait un qui menace de s'incruster dans leur vie, elle trouvait un moyen pour s'en débarrasser. Mais Philippe était d'une espèce coriace, on l'arrachait et il repoussait avec plus de vigueur. La prochaine fois, elle creuserait en profondeur pour atteindre les racines et les éliminer. Dans l'immédiat, elle aimerait bien que sa mère se dépêche, elle avait besoin de faire pipi.

– Excuse-moi, Philippe, mais Maria et Carmen étaient prêtes à s'entre-tuer pour une histoire de clé.

– Ce n'est pas la première fois.

– Non, mais la situation s'empire, ça ne peut plus durer.

Claude se servit un verre de cognac, remplit celui de Philippe et continua:

– Philippe, qu'allons nous raconter à l'inspecteur?

– Que veux-tu dire?

– Enfin, tu sais bien, Nicky était le meilleur ami de Paolo.

– C'était aussi mon ami.

– Et ton employé, comme Paolo.

– Non, pas comme Paolo. Nicky travaillait consciencieusement, mais Paolo avait le génie de la finance.

Claude baissa les yeux. Elle n'avait pas envie d'évoquer les dons de Paolo. La mort de Nicky allait faire ressurgir celle de son mari. Et les médias recommenceraient à les persécuter.

– Il faut éviter que la presse s'empare de cette histoire.

– Ne me regarde pas comme ça Claude, mon pouvoir est limité, je ne peux pas corrompre un flic.

– Il ne s'agit pas de corruption, mais de discrétion. Pour la santé mentale d'Aurélie. Elle est encore traumatisée par ce qui s'est passé il y a cinq ans.

– Je sais, ne t'inquiète pas, je verrai ce que je peux faire.

Il regarda par la fenêtre, la pluie dessinait des sillons lumineux le long des vitres. En se retournant vers Claude, il crut voir bouger le rideau, l'effet du cognac, sans doute. Il continua:

– Tu as raison, l'affaire de la station-service va ressortir, on doit se préparer à répondre aux questions. Je sais que tu détestes te souvenir de cette journée, mais tu ne crois pas que nous devrions en parler?

– Oui, mais pas maintenant. C'est encore trop tôt, j'ai besoin de temps pour y réfléchir.

C'était une manière détournée de le mettre à la porte. Claude qui détestait les conflits était devenue une experte en non-dit. Philippe vida son verre et se leva. Il quitta l'appartement des femmes, descendit l'escalier et se fit expulser de l'immeuble par la lourde porte d'entrée. Une fois dehors, il gonfla le torse pour respirer l'odeur de la ville. C'est seulement quelques minutes plus tard, en arrivant devant l'entrée de sa banque, qu'il remarqua que la pluie avait cessé.

Épisode 017

Claude ne vit pas l'éclaircie. Elle se tenait pourtant appuyée contre le montant de la fenêtre. Philippe avait raison, elle devait se souvenir, balayer le voile qui recouvrait cette journée.

Le 9 juin. Cinq ans déjà. Un samedi. Elle se souvenait, ce jour-là aussi, il pleuvait. Paolo était de mauvaise humeur. Le matin il avait travaillé sur un dossier particulièrement complexe.

– Je ne supporte plus de me décarcasser pour réparer les conneries de ces gros pleins de fric.

Claude lui avait répondu qu’il était grassement payé pour ça. Il s’était vexé. Furieux, il avait renversé le pot de peinture qui était sur la table de l’atelier en disant:

– Il faut bien que quelqu’un bosse dans cette maison, ce n’est pas avec tes gribouillages que nous allons payer les factures.

L’eau colorée éclaboussa son dessin. Des traînées humides maquillèrent le visage délicat de la femme qui se transforma en bouillie répugnante. Devant ce désastre, Claude n’avait rien dit. Elle avait saisi une paire de ciseaux et découpé consciencieusement la feuille dégoulinante en petits morceaux. Pour oublier la femme du dessin et le mépris qu’elle avait vu dans ses yeux avant de disparaître noyée.

Ce jour-là, Lilie aussi était de mauvaise humeur. Elle avait attrapé froid la veille en jouant au parc et depuis elle toussait. Cette vilaine toux les avait réveillés à plusieurs reprises. A chaque fois, Claude s’était levée pour apaiser sa fille, mais à peine recouchée, elle l’entendait recommencer à geindre. Finalement, elle avait dormi dans la chambre de Lilie, sur le petit canapé d’angle. Le matin suivant, Paolo lui avait dit:

– Tu devrais être plus ferme avec elle, ne pas céder à ses caprices.

Claude n’avait pas répondu, mais soupiré, en silence. Ne pas céder à ses caprices! Comment Paolo pouvait-il dire une chose pareille, lui qui vénérât son enfant, sa princesse?

Mais elle ne voulait pas déclencher une dispute. Cet après-midi, elle avait promis d’accompagner sa mère chez sa meilleure amie qui habitait à Annecy et elle comptait sur Paolo pour s’occuper de Lilie pendant son absence. Paolo avait accepté, mais elle savait qu’il détestait être coincé le samedi.

– Cet après-midi, tu pourrais emmener Lilie au cirque. Veux-tu que je réserve des places?

Paolo ne bougea pas, mais elle sentit son corps se contracter et son visage se figer dans une grimace narquoise.

– Mais ma chérie, tu oublies que notre fille est très malade. Tu te rappelles, tu as passé la nuit à son chevet. Alors tu vas téléphoner à ta mère, lui dire que tu es désolée, mais que tu dois rester auprès de ta petite fille. La petite Aurélie a besoin de sa maman.

– Arrête tes sarcasmes. Tu peux très bien t’occuper d’elle.

Paolo bondit de sa chaise et s’approcha de Claude.

– Non je ne peux pas, tu sais bien que je ne supporte pas la maladie. En plus, j’ai des projets pour cet après-midi.

Alors, bien sûr, ils s’étaient disputés. Lorsque, deux heures plus tard Claude était sortie avec ses clés de voiture, elle s’était sentie galvanisée. Pour une fois, elle n’avait pas cédé.

Paolo était resté avec Lilie. Ils n’étaient pas allés au cirque, ils avaient pris de l’essence à la station-service de Troinex. Et Paolo était mort, carbonisé.

Pendant que les flammes transperçaient son corps, Claude était confortablement installée dans une véranda à Annecy. Elle écrivait une lettre à Paolo, une lettre dans laquelle elle s’excusait, une lettre dans laquelle elle lui disait qu’elle l’aimait tellement fort, une lettre qu’il ne reçut jamais.

Lilie ne comprenait pas pourquoi sa maman restait plantée devant la fenêtre, elle aurait dû retourner travailler ou aller faire des courses ou n’importe quoi, ailleurs. Mais lorsqu’elle aperçut les larmes rouler sur ses joues, elle sortit discrètement de sa cachette pour blottir dans l’étoffe soyeuse de la robe de sa maman. Claude se pencha en avant et serra fort le petit corps dans ses bras. Mais Lilie grimaça et fonça en direction des toilettes.

Alors Claude remarqua le soleil qui éclaboussait la pièce. Le visage collé à la fenêtre, elle se laissa caresser par la lumière.

En fermant les yeux, elle se demanda, une fois de plus, ce qui pouvait trotter dans la tête de sa fille.

Épisode 018

– Je vous tiendrai au courant du déroulement de l'enquête, encore toutes mes condoléances.

Robin reposa doucement le combiné. Son bureau était jonché de papiers. Fax, pense-bêtes, feuilles déchirées, notes. En soupirant, Robin dénicha une feuille blanche dissimulée sous un tas et transcrivit son entretien téléphonique avec la sœur de la victime.

Dès les premiers mots, Robin sut que la brigade criminelle de Rome avait contacté la jeune femme pour lui annoncer la mort de Nicolas. Elle avait la voix de ceux dont la vie vient de basculer.

– Votre frère vous a téléphoné depuis son hôtel, hier soir, n'est-ce pas?

– Oui.

– Que vous a-t-il dit?

– Il semblait très excité. Il parlait vite et je l'entendais mal. Finalement, j'ai compris qu'il était venu à Genève pour parler à Claude.

– Pourquoi, que voulait-il lui dire?

– Je ne sais pas exactement, mais Nicky m'a parlé d'une émission qu'il avait vue la veille à Rome. Un documentaire. Attendez, oui, je me souviens, un journaliste avait reconstitué l'affaire de la station-service. Nicky avait été choqué par cette parodie. Hier soir, il m'a répété plusieurs fois: «Non, ce n'est pas possible. Paolo n'aurait pas joué au héros.»

– Est-ce que vous savez ce qu'il voulait dire par là?

– Il faisait peut-être allusion au drame qu'il avait vécu enfant dans une épicerie. Un homme, le gérant du magasin avait été agressé par un petit voyou qui lui avait pointé son arme sur la

tempe en lui demandant l'argent de la caisse. Le gérant connaissait son agresseur, un jeune paumé qui zonait souvent dans le quartier. L'homme a joué au papi qui se moque gentiment des menaces d'un môme, et il a voulu lui prendre son pistolet. Mais le voyou a paniqué et a tiré. Plus tard, il a dit aux policiers que le coup était parti tout seul, qu'il n'avait pas eu l'intention de le tuer, pas pour de vrai. Pourtant l'homme était bien mort.

– Et votre frère avait assisté à l'agression.

– Oui, avec Paolo.

Deux heures plus tard, un coursier lui apporta la cassette. Avec l'aide du service d'archivage de la TSR, Robin avait rapidement obtenu une copie en version française de l'émission dont lui avait parlé Laura. Il sortit la cassette de son étui et lut le titre: «Où sont les coupables?», une coproduction TSI-RAI.

Robin s'enfonça dans son siège. La nuit s'était installée dans le bureau qui vibrait au rythme des portes qui claquent. Il était trop tard pour demander à un collègue de faire des heures supplémentaires.

Robin contempla la cassette comme si elle allait lui souffler la décision à prendre. C'était une pièce à conviction et le règlement voulait qu'il soit accompagné pour la visionner. Mais Robin n'était pas un flic obsédé par le respect des procédures, il était obsédé par la recherche de la vérité.

Le voyant rouge du magnétoscope clignota lorsqu'il introduisit la bande.

Chapitre VI

Épisode 019

Robin fouilla dans le dernier tiroir de son bureau, sortit un coca light, une demi-tablette de chocolat, une cigarette déjà mâchouillée et dans un grincement de roue carrée, propulsa sa chaise près de l'écran.

La première demi-heure défila en accéléré. Robin détestait le ton utilisé par le présentateur, mélange de terreur et de délectation. Il était dans la police depuis quinze ans, mais il ne s'était jamais habitué à l'horreur des faits divers. Ces événements qui grossissaient les rubriques des chiens écrasés, ces drames que les gens oubliaient dès la fin de l'article mais qui bouleversaient des vies.

Dernièrement, la télévision avait largement puisé dans les faits divers pour alimenter des reportages qui se voulaient le reflet d'un quotidien sordide. Le public se rassurait en voyant des drames se passer ailleurs. Alors chacun y allait de son avis, heureux de vivre loin de ces événements monstrueux, fier de constater que dans son entourage, personne n'aurait disjoncté comme ce pauvre bougre de la télé, ce gars qui a pété les plombs. Celui que l'on ne connaît pas et que l'on ne connaîtra jamais.

En deuxième partie d'émission, le journaliste présenta la reconstitution de «l'affaire de la station-service» qui avait ému le public il y a cinq ans. Il parla de la petite fille, l'enfant de trois ans qui, depuis le drame, n'avait plus prononcé un mot. Prenant

un air de conspirateur, il expliqua que la voix off dans le reportage était celle de Paolo.

– Bien sûr, ce n'est pas vraiment celle de Paolo Calvi, c'est celle de l'acteur qui joue son rôle. Il nous semblait intéressant d'imaginer ce que pensait la victime au moment des faits. Afin de nous aider à cerner l'état d'esprit dans lequel il se trouvait, nous avons récolté des témoignages de gens qui ont bien connu Paolo. Ces personnes ont désiré garder l'anonymat et nous respectons leur choix.

Suivait un monologue sur nos valeurs bafouées par une société en décomposition. Robin saisit la télécommande et le présentateur agité de spasmes muets défila en accéléré. Le pantin retrouva sa voix au moment où Robin remit en mode lecture.

– ... C'est ici que tout a commencé.

Le visage condescendant du commentateur disparut. A sa place, un paysage bucolique s'installa sur le petit écran. Robin connaissait ce coin situé à dix kilomètres au nord de la ville. Une banlieue chic où s'alignaient des rangées de maisons mitoyennes bien propres. Un quartier fraîchement sorti de terre, habité par des cadres moyens promus au rang de propriétaires. Côté rue, les allées bordées de fleurs soigneusement triées par couleurs semblaient attendre les visiteurs. Côté jardin, barrières, haies de thuyas, palissades défendaient avec acharnement l'intimité des habitants.

La caméra balaya la rue déserte et s'immobilisa sur le 71. Une maison comme les autres, carrée avec des grandes fenêtres. L'image se figea sur la porte d'entrée jaune pâle.

Robin se cala dans son siège. Un fond de musique poisseuse s'insinua dans son corps comme un ténia dans un organisme vulnérable.

Épisode 020

Au centre d'une cuisine parfaitement rangée, un homme et une femme sont debout, face à face.

– Je dois partir, Paolo, Maman m'attend. Et ne t'inquiète pas pour Aurélie, elle va beaucoup mieux.

– Tu ne pourrais pas demander à ta mère de reporter son rendez-vous? Pour une fois que nous pourrions passer un après-midi ensemble.

Paolo s'est approché de Claude et la prend dans ses bras. Il lui caresse doucement les cheveux.

– Tu es si belle. Je t'aime. Reste avec nous.

Claude le regarde tendrement.

– Mon chéri, tu sais bien que c'est l'anniversaire de la meilleure amie de Maman. Je ne peux pas la laisser tomber. Mais je te promets de revenir dès que possible. En rentrant, je m'arrêterai à la boucherie pour acheter de quoi faire des grillades pour ce soir.

– Sous la pluie?

Claude lui tapote la poitrine.

– Ne fais pas le rabat-joie. Ce soir il fera grand beau.

A cet instant, un rayon de soleil inonde la baie vitrée. Paolo grimace, relâche son étreinte et se dirige vers la terrasse. Une pluie fine éclabousse les dalles qui scintillent au rythme des gouttes lumineuses.

– Il n'y a plus de charbon de bois.

Claude est sur le pas de la porte, ses clefs de voiture à la main. Elle a parlé fort, mais Paolo, n'a pas entendu.

– Il n'y a plus de charbon de bois. Tu veux que j'en achète?

– Oui. Il se tourne vers la fenêtre puis fait demi-tour. Non attends, je dois aller faire le plein, j'en prendrai à la station-service. Maintenant file. Ta mère doit piaffer d'impatience sur son trottoir.

Claude ne répond pas et part. En refermant la porte, elle entend un léger cri. Aurélie a terminé sa sieste.

Les cris s'amplifient. Pourtant, Paolo ne bouge pas. Il semble devenu imperméable au monde extérieur. Figure gracieuse d'un personnage en quête d'attention. L'attention des spectateurs, bien sûr. Le metteur en scène n'a pas lésiné sur les ingrédients nécessaires pour tirer les larmes du public. Robin n'est pas dupe, mais les acteurs sont bons et le film est bien fait.

Finalement, la silhouette de Paolo se détache de la fenêtre, saisit le biberon posé sur la table et se dirige en direction des hurlements.

Paolo et sa fille sont dans le salon. Le sol est jonché de plots multicolores. Délicatement Paolo soulève Aurélie et la fait virevolter.

– Allez princesse, je t'emmène dans mon carrosse, on va aller lui remplir la panse.

– C'est quoi la panse?

– C'est son ventre.

– Une voiture n'a pas de ventre.

Paolo éclate de rire, puis dit à sa fille.

– Tu as raison.

Paolo a reposé Aurélie et la regarde tendrement. Il lui murmure:

– Je t'envie, Lilie. J'aimerais pouvoir vivre dans ton monde d'enfant, de naïveté, de jeu. Je ne supporte plus ces dossiers, ces gens qui vous crachent dessus lorsque leurs actions dégringolent. Qu'est-ce que tu en penses? Et si j'arrêtais, tout?

Lilie ne répond pas. Ses longs cils noirs répandent leur ombre sur son visage pâle. Elle se tortille en tirant sur le volant de sa robe rose. Puis, elle dit:

– C'est dégoûtant.

– Qu'est-ce qui est dégoûtant?

– Ces gens qui crachent.

Paolo saisit les petites baskets de sa fille, et lui répond en souriant:

– Ne t'inquiète pas, ce n'est pas pour de vrai. Allez, enfile tes souliers, nous allons profiter de cette éclaircie pour sortir. Nous

ne devons pas oublier d'acheter du charbon de bois à la station-service, pour les grillades de ce soir.

Aurélie se précipite vers la porte d'entrée et sourit à son papa.

– Et des bonbons pour Lillie.

– Aurélie, tu sais bien que c'est très mauvais pour les dents.

Le visage de sa fille se décompose et sa bouche laisse échapper un petit cri. Paolo connaît cette grimace, préliminaire classique d'une crise de hurlements rageurs. Il se rattrape vivement.

Bon, bon. On verra. Maintenant, allons-y.

Épisode 021

Le ciel s'est assombri. Dans la voiture, la radio diffuse les infos de quinze heures. Plusieurs accidents sur les routes sont à déplorer. Les pluies de ces derniers jours ont fait des dégâts importants dans l'est du pays. La météo est maussade.

Coincée dans son siège, Aurélie boude. Son père ne lui achètera pas de bonbons, elle le connaît. Il déteste ça. Mais elle, elle adore. Souvent, elle imagine une histoire. Discrètement, elle se fait enfermer dans le magasin de Madame Colomb, le bazar qui se trouve au bout de leur rue. Pendant toute une nuit, elle peut se gaver de bonbons. Se goinfrer pour toutes ces fois où on lui a refusé une sucrerie.

Paolo écoute Radio Nostalgie. Il augmente le volume. La voix puissante de Jacques Brel résonne dans l'habitacle. «Quand on a que l'amour à s'offrir en partage...» Ses traits sont tendus. La pluie se met à tomber lorsque qu'il bifurque en direction de la station-service.

La grosse voiture verte s'immobilise devant la colonne numéro 1. C'est une petite station de campagne peu fréquentée. Il y a seulement deux colonnes, une pour l'essence sans plomb et une pour le diesel. Sur la droite, une porte coulissante mène à un kiosque dans lequel se trouve la caisse. Devant, différents

articles, fleurs, glaces, produits d'entretien et paquets de charbon de bois sont protégés de l'averse par une bâche qui bâille sous le poids de l'eau.

Paolo coupe le moteur et laisse la musique.

– Aurélie, je vais remplir le réservoir et ensuite j'irai payer. Surtout ne bouge pas.

La petite fille détourne la tête.

La pluie s'acharne sur Paolo pendant qu'il fait le plein. Son pantalon beige est devenu presque noir. Sa fine chemise blanche laisse deviner les poils de sa poitrine. Dès qu'il a terminé, il se précipite dans le kiosque. Aurélie s'est redressée et le suit des yeux. Elle a réussi à détacher sa ceinture de sécurité et son air déterminé semble indiquer qu'elle ne compte pas en rester là.

Changement de plan. Paolo est dans le kiosque. Il secoue la tête pour expulser le trop plein de pluie qui s'est infiltré dans ses cheveux. La pièce regorge d'articles disséminés au hasard des présentoirs. Chips, bonbons, journaux se battent pour couper la route au client pressé de payer son essence. Et Paolo est pressé, il n'aime pas laisser Lilie toute seule dans la voiture. L'endroit semble désert. Personne au comptoir de la caisse. Paolo commence à s'impatienter. Soudain, une voix tranchante surgit du fond du kiosque.

– Tu te fous de moi. Garde ta breloque. C'est le fric que je veux. Le pognon que tu as empoché avec ton petit trafic. Ça fait des semaines que je te surveille, j'ai bien compris comment tu marches. Un vrai petit fonctionnaire, tous les samedis à huit heures pile, ils arrivent, tu leur fourgues la marchandise et ils te filent le pognon. Seulement, aujourd'hui, ce pognon, il est pour moi.

– Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler. Fichez le camp et je ne dirai rien à la police.

Paolo se tient immobile près de la caisse. On le sent tiraillé entre l'envie de fuir et le besoin d'intervenir. Finalement, il se dirige vers les voix. Le caissier est accroupi, un pistolet pointé

sur sa nuque. La peur lui plaque sa salopette verte contre le corps. A l'autre bout du pistolet, un jeune gars crache sa haine en décrochant des violents coups de pieds à l'homme à terre.

– Arrêtez, laissez-le!

– Tire-toi, connard. Fous le camp, où je t'explode les tripes.

Mais Paolo ne bouge pas. Il parle.

– Je vais partir. Mais dès que j'aurai franchi cette porte, j'appellerai la police qui vous enverra au trou pour les dix prochaines années. C'est ce que vous voulez?

Alors, lentement, Paolo se tourne et se dirige vers la sortie.

– Arrête-toi!

Épisode 022

Deux coups de feu retentissent. Paolo s'écroule en renversant un présentoir de chips. On le voit affalé parmi les sachets éventrés. Une tache sombre s'étale sous sa chemise, juste au milieu du dos. Des tremblements agitent son corps, il articule un son qui se noie dans la rivière rouge qui coule du coin de sa bouche.

On entend un troisième coup de feu. Les geignements du caissier cessent. Le silence s'étend dans le kiosque.

Le truand se rue vers la porte, sort, saisit le pistolet du tuyau d'essence, arrose le devant du kiosque et l'Espace verte parkée devant la colonne numéro un, sort un briquet de la poche arrière de son jeans, l'allume et le jette dans l'essence avec un hurlement de dément. Le feu se propage comme une coulée de bave rouge. Poisseux et chaud. Puis, au premier plan, la grosse voiture verte explose dans un souffle de verre brisé. La bave s'enflamme et le kiosque est englouti par une fumée noire. La silhouette du meurtrier se découpe sur la gauche de l'écran, puis elle disparaît.

Changement de plan. La caméra balaye les alentours et s'approche d'un arbre qui se trouve de l'autre côté de la route,

en face du brasier. Une petite fille est recroquevillée derrière le tronc, la tête enfouie dans ses bras. On aperçoit seulement quelques mèches de cheveux bruns et le volant rose de sa petite robe maculée de terre.

Le film se termine par un gros plan sur le visage d'Aurélié, elle a les yeux fermés et son petit poing est profondément enfoncé dans sa bouche.

Robin éteint le magnétoscope. Il ne tient pas à écouter le commentaire du présentateur. Sa troisième canette de coca light à la main, il réfléchit. Le film est bien réalisé. L'histoire est plausible et les acteurs convaincants.

Mais tout est faux.

Épisode 023

Ici tout était immense, démesuré. Un corridor partageait l'appartement en deux comme une raie au milieu d'une chevelure sombre et épaisse. De chaque côté, des portes entrouvertes débouchaient sur une enfilade de pièces qui jouaient à cache-cache avec ses habitants. Les habitués savaient parfaitement éviter les pièges du jeu. Mais le visiteur égaré, le téméraire qui pensait pouvoir se passer de guide ou le timide qui n'osait pas demander où sont les toilettes, se retrouvaient prisonnier de ce labyrinthe.

Partout, des plafonds qui disparaissaient dans la nuit et des fenêtres austères qui jaillissaient des murs comme des rectangles de lune.

Pendant des heures, Lilie restait immobile, le visage collé contre les vitres à observer les mouvements de la ville. Une fillette emmurée qui regarde le monde extérieur suivre ses propres règles. Des règles déconcertantes. Voitures qui klaxonnent sans motif, conducteurs pressés qui sortent de leur

véhicule pour s'élever contre les lubies d'un de leurs congénères. Disputes, bagarres. Mots qui font mal.

Juste derrière le square, un feu rouge bloque la circulation du Boulevard des Philosophes. Vers cinq heures du soir, les files de voitures s'agglutinent devant cet obstacle qui semble pulser comme un gros cœur permettant aux artères de fonctionner. Un peu comme la grosse voix de ses cauchemars, celle qui enfle et se dégonfle.

Lilie connaissait les moindres fissures de l'asphalte, les pièges à bruit, ceux qui arrivent à percer la garde des doubles vitrages, ceux qui menacent de briser la toile qu'elle avait finement tissée depuis cinq ans.

Ici, elle vivait dans un monde de portes et de fenêtres fermées. Un monde de dedans.

Ses rancœurs étaient sourdes, ses peines muettes. Peut-être qu'elle ne savait plus parler. A force de se taire. Depuis si longtemps. Parfois, elle articulait quelques syllabes, juste pour entendre des sons qui sortaient de sa bouche. Mais ensuite, elle courait se réfugier pendant des heures dans son placard pour expier sa faute. «Si tu parles, je te tue.» Cette phrase résonnait dans tout son être comme une tumeur insidieuse qui au cours des mois grignote du terrain, avide de cellules fraîches.

Maria commençait à s'inquiéter. La pendule de la cuisine indiquait onze heures trente. Cela faisait trois heures que Lilie s'était enfermée dans le placard. Le docteur lui avait dit: «Lorsque Lilie s'échappe pour être seule, il faut la laisser. N'essayez pas de la retenir. Ces moments sont nécessaires pour qu'elle puisse s'acheminer vers la guérison.» Maria soupira, s'acheminer vers la guérison! C'était bien du jargon de toubib. Elle connaissait sa Lilie, après des heures d'enfermement, elle sortait du placard complètement déboussolée, fuyant les fenêtres comme si elles ravivaient une douleur exacerbée par son séjour dans le noir. S'acheminer vers la guérison, tu parles! Lilie était plutôt en train de perdre la boule, et Maria n'allait pas

la laisser se détruire. D'un pas décidé, elle quitta la cuisine et se dirigea vers la chambre de Lilie.

Épisode 024

– Où vas-tu?

Maria se retourna.

– Tiens, tiens, la princesse est levée, elle a même déjà pris son service de fouille-merde.

Carmen se tenait devant elle, lui bloquant le passage.

– Maria, si tu avais l'intention de sortir la gamine de son trou, oublie. Nous avons reçu des consignes strictes concernant ses petites manies. Retourne à tes fourneaux, la grand-mère doit manger à midi pile.

– Ce sera prêt. Maintenant laisse-moi passer.

Mais Carmen ne bougea pas. Sa jeunesse arrogante défiait la cuisinière qui se sentit tout à coup vieille et fatiguée. Pour la première fois elle allait capituler, par lassitude, juste pour avoir la paix.

C'est à cet instant qu'elles l'entendirent crier.

Les deux femmes se précipitèrent dans la chambre de Lilie et tentèrent d'ouvrir le placard. Il était fermé à clef, mais Maria gardait toujours un double dans sa poche. Une odeur de renfermé les saisit lorsque la porte s'ouvrit. Le cagibi, sombre et humide semblait désert. Alors un cri strident s'échappa du trou noir et s'éleva comme une plainte d'animal blessé.

Lilie était recroquevillée sur le sol du placard et se tapait la tête contre les dalles glacées.

– Merci David, d'être venu aussi rapidement.

Le médecin détourna les yeux de la petite fille endormie et regarda Claude. Elle transpirait la culpabilité. Ses cheveux d'ordinaire si bien arrangés étaient éparpillés autour de son

visage et du mascara bleu sillonnait ses joues comme des ruisseaux égarés.

– Je n’aurais jamais dû aller travailler ce matin, je savais que Lilie était perturbée par le meurtre de Nicky.

Claude fit une pause. Lentement son regard se détourna de sa fille et se fixa sur le montant de la commode.

– Ici rien ne lui échappe mais on ne sait jamais où elle se trouve. Quand elle marche, on dirait que les parquets se taisent pour respecter son silence. Je vous assure, David, je voulais lui annoncer, mais une fois de plus, j’ai été lâche. Hier, après le déjeuner, nous avons parlé du meurtre de Nicky avec les Maudet et Philippe. J’aurais dû me douter que Lilie avait surpris notre conversation.

Tout en parlant, Claude se leva et alla chercher un album dans la bibliothèque.

– Lilie n’a pas revu Nicky depuis six ans mais elle le connaît bien. Par les photos de son album qu’elle feuillette religieusement chaque soir.

David se pencha par-dessus son épaule et croisa le regard de Paolo. Un Paolo jeune, levant son verre à l’objectif en souriant. Le soleil couchant dessinait une auréole lumineuse autour de ses cheveux ondulés. Il était si beau, si puissant. Sur sa gauche, légèrement en retrait, un homme baissait les yeux comme pour s’excuser de gâcher une si belle photo.

– Nicky détestait les photos.

En examinant de plus près Nicky, David remarqua la grimace de dégoût qui crispait le bas de son visage. Derrière son dos, Claude murmura :

– C’est une photo qui a été prise avant sa naissance, mais Lilie aime contempler le sourire de son père.

Épisode 025

Le médecin se leva et prit délicatement les mains de Claude dans les siennes.

– Lilie traverse une période de crise. Elle grandit, ses terreurs enfouies sont en train d'émerger, elle ne supporte plus d'être prisonnière de ses angoisses. Nous allons l'aider à s'en sortir. La crise d'aujourd'hui est un appel au secours, et nous allons faire tout notre possible pour répondre à cet appel.

– Mais comment?

– En mettant Lilie face à ses peurs.

– David, je ne vous comprends pas. Depuis cinq ans, vous nous dites de ne pas brusquer Lilie, de la laisser vivre à son rythme, d'éviter toute allusion au jour de l'accident et maintenant vous voudriez la mettre face à ses peurs. Non, je ne comprends pas.

Le corps de Claude se recroquevilla et elle se laissa tomber au pied du lit. Elle était épuisée, ses maigres réserves avaient fondu avec le meurtre de Nicky.

David s'assit à côté d'elle et l'entoura d'un bras protecteur. Claude se blottit contre son épaule et murmura: «Je me sens si seule, Paolo me manque tellement.» David se crispa, le charme était rompu. Quel idiot! Un instant, il avait espéré qu'elle lui ouvrait une brèche dans laquelle il pourrait se faufiler. Mais une fois de plus, elle ouvrait son âme au médecin, elle acceptait la compassion du professionnel des maux de cœur et elle ignorait l'homme qui se languissait derrière la blouse blanche. Afin de cacher son trouble, il lui demanda:

– Vous avez des nouvelles concernant l'enquête?

– Non, pas vraiment. Ce matin l'inspecteur est arrivé à la galerie au moment où Maria a téléphoné pour m'annoncer la crise de Lilie. Je l'ai laissé avec Florence. Mais il reviendra... Il semble s'intéresser à Nicky, mais à travers ses questions c'est Paolo qu'il vise.

Cette dernière remarque agaça David. Il en avait marre de supporter l'odeur de sainteté du mari fantôme tragiquement décédé. En tant que médecin, David avait eu l'occasion de recueillir les confidences tourmentées de Paolo. Des confidences teintées de culpabilité et gorgées d'égoïsme. Aucune trace du saint chéri par Claude. Mais ça, il ne lui dirait jamais.

La voix de Claude s'affermir, elle se dégagea de l'étreinte du médecin, le regarda dans les yeux, et lui dit:

– Après m'avoir annoncé le meurtre de Nicky, l'inspecteur m'a posé un tas de questions sur son amitié avec Paolo, sur leurs amis communs. Il m'a même demandé de lui dresser une liste des personnes présentes au vernissage qui l'avaient connu.

– Vous la lui avez donnée?

– Non. Je lui ai dit de demander à Florence, c'est elle qui s'occupe des invités. Je ne suis que l'intendante des problèmes techniques, elle se réserve les relations humaines, c'est plus gratifiant.

Comme mue par une impulsion, Claude demanda au médecin:

– D'ailleurs, vous étiez présent au vernissage, est-ce que vous vous rappelez avoir vu Nicky?

David fut surpris par l'excitation qui perçait dans la voix de Claude, une excitation qui se reflétait également dans ses yeux. Pour la première fois, il remarqua que ses yeux n'étaient pas noirs, comme il le croyait, mais bleu très foncé. Un bleu de ciel d'hiver au moment où la nuit s'installe. Bleu lumineux et sombre qui enrobe les premières étoiles pressées de parer la nuit.

– Vous savez Claude, j'ai très peu connu Nicky. Il était venu quelquefois à la consultation pour des broutilles médicales. Je ne sais pas si je l'aurais reconnu.

– Vraiment? Je croyais que vous étiez proches. J'ai dû me tromper. Excusez-moi, les souvenirs se brouillent, je me sens si fatiguée.

Le médecin saisit l'occasion pour prendre congé. Il ne supportait plus l'espace confiné de cette chambre et l'esprit torturé de ses habitantes. Il traversa le corridor désert, ramassa sa trousse laissée à l'entrée et sortit en retenant la lourde porte pour éviter qu'elle ne claque.

Mais le vent fut plus rapide et la porte gifla le mur.

Chapitre VII

Épisode 026

– Je vous prie d’excuser Madame Calvi, Inspecteur. Ces derniers temps sa fille est très perturbée, elle a des crises d’angoisse. Claude doit souvent s’absenter pour se rendre à son chevet.

Robin chercha une note d’amertume dans cette remarque, mais il n’en trouva pas. Florence, si parfaite dans son tailleur rose fuchsia semblait véritablement inquiète pour Lillie.

– Il paraît qu’Aurélienne ne parle plus depuis le drame de la station-service.

C’est exact. Plus un mot. Plusieurs pédopsychiatres se sont penchés sur son cas, mais sans résultat. Depuis cinq ans, à part des cris qu’elle étouffe en enfonçant son poing dans sa bouche, elle n’a plus jamais parlé.

– On ne sait donc pas ce qui a déclenché ce traumatisme ?

Florence se dirigea vers une petite table sur laquelle était posé son sac. Elle le prit, renversa son contenu sur le plateau en acajou, fouilla parmi les papiers éparpillés et saisit une boîte rectangulaire qu’elle ouvrit d’un coup sec. Elle semblait avoir oublié la présence du policier. Après avoir allumé sa cigarette, elle se laissa tomber dans un fauteuil en velours grenat qui protesta dans un craquement de vieux bois. Robin ne put s’empêcher d’admirer ses jambes mises en valeur par la fente discrète de sa jupe. Il n’avait pas l’habitude de lorgner les femmes, surtout pas pendant son boulot, mais Florence l’intriguait.

– Excusez-moi, Inspecteur, mais j’avais terriblement envie d’une cigarette. Voyez-vous, mon mari ne supporte pas la fumée. Alors je profite de son absence pour m’adonner à mon vice.

D’un geste sec, elle laissa tomber les cendres dans un minuscule cendrier, puis reprit:

– Aurélie... c’est une enfant adorable, vous la connaissez?... Elle n’avait que trois ans quand son père est mort. Les médecins ont essayé de lui faire revivre le drame, mais après chaque tentative, elle restait prostrée pendant des jours, refusant de s’alimenter. Finalement, Claude a décidé d’arrêter ces séances qui détruisaient sa fille. Depuis, la petite vit en circuit fermé dans leur appartement. Une dame vient trois fois par semaine pour lui apprendre à lire et à écrire de sorte qu’elle ne sort pratiquement pas. Florence écrasa gracieusement son mégot, rejeta ses cheveux en arrière, décroisa ses jambes et fixa Robin. Je sais, je n’ai pas répondu à votre question.

Elle marqua un temps d’arrêt et son visage se teinta de coquetterie.

– Mais je vous soupçonne de déjà connaître la réponse, vous étiez sur l’affaire de la station-service il y a cinq ans. Je me souviens très bien de vous. A l’époque, vous n’étiez qu’un inspecteur parmi d’autres, c’était Borel qui menait l’enquête. Aurélie était le seul témoin et elle n’a jamais parlé.

Florence approcha son visage tout près de celui de Robin.

– Mais ça, Inspecteur, je suis sûre que vous le saviez déjà.

Robin se leva et alla se poster devant un tableau représentant un paysage marin. Les vagues, subtils dégradés de verts et de bleus, semblaient vibrer sous un ciel mauve strié de touches jaunes. Au premier plan, juché sur un rocher, un homme en redingote appuyé sur une canne semblait défier les éléments.

– Magnifique, n’est-ce pas?

Surpris, Robin se retourna. Edouard Maudet se tenait dans l’embrasure de la porte.

Florence se précipita pour prendre son parapluie, mais une tâche humide s'était déjà formée sur le tapis. En contournant la petite table, Edouard repoussa le cendrier. La grimace de dégoût qui tordait le bas de son visage n'échappa pas à Robin qui s'empressa de brancher le collectionneur sur son sujet favori.

– Oui. Le paysage semble animé d'une vie propre, c'est fascinant.

– Effectivement. Les romantiques allemands utilisaient la nature pour décrire leurs tourments intérieurs. Parmi eux, Gaspar David Friedrich est certainement le peintre le plus talentueux. Ce tableau fait partie de ma collection privée. Il marqua une pause. Mais venez vous asseoir Inspecteur, vous n'êtes certainement pas venu pour parler peinture.

– L'inspecteur est venu pour parler à Claude, mais elle a dû rentrer chez elle pour s'occuper d'Aurélié. Tout en parlant, Florence s'assit à côté de son mari et lui pressa affectueusement la main. Ce contact fit sourire Edouard qui dit:

– Claude a été bouleversée par le meurtre de son ami.

– Vous le connaissiez?

Épisode 027

Edouard regarda sa femme comme pour avoir son approbation et répondit.

– Très peu. Nous l'avions rencontré au mariage de Claude, c'était surtout un ami de son mari.

– Est-ce que vous l'avez vu pendant le vernissage?

Florence répondit en ajustant sa jupe.

– Oui. Il était avec Claude dans la cuisine. D'ailleurs, je m'en veux, je n'ai pas été très accueillante avec lui. Vous comprenez Inspecteur, j'avais soigneusement préparé une surprise pour l'anniversaire d'Edouard, un gâteau représentant un célèbre tableau de Monet à partager avec nos invités en fin de vernissage. Mais ce jour-là, tout allait de travers, j'étais sur les

nerfs. Et lorsque je surpris Claude en grande discussion avec un inconnu, alors qu'elle était censée allumer les bougies et apporter le gâteau aux invités que j'avais réuni dans la grande salle, je me suis emportée. Maintenant, je le regrette.

– Vous n'avez donc pas reconnu Nicky?

– Non, pas tout de suite. Il faisait sombre dans la cuisine et j'étais inquiète pour la cérémonie du gâteau.

– Pourquoi?

Florence hésita avant de répondre. Elle se tortilla sur son fauteuil qui protesta par des craquements aigus.

– Lorsque Claude a ouvert le carton du gâteau, elle a grimacé, comme si cette réplique la dégoûtait. Elle s'est vite rattrapée en m'affirmant qu'il était très joli, mais j'ai senti sa désapprobation. Alors, subitement, j'ai eu des doutes. Une fois de plus, j'avais agi sous le coup de l'impulsion, sans vraiment réfléchir. Mais ce gâteau était peut-être de mauvais goût.

Pendant qu'elle parlait, Edouard, était resté strictement assis les jambes croisées, le bras gauche posé sur le dossier du canapé. Toutefois, devant la détresse de sa femme, il se rapprocha et lui prit la main.

– Ma chérie, c'était une merveilleuse surprise, nos invités étaient ravis, d'ailleurs à la fin de la soirée, il n'en restait plus une miette.

Robin scruta le visage de cet homme si distingué pour y déceler une trace d'ironie, mais Edouard regardait avec tendresse sa femme qui continua d'une voix soulagée.

– Inspecteur, j'ai un mari merveilleux qui supporte mes lubies avec une patience d'ange.

Le couple enlacé semblait attendre la bénédiction de l'inspecteur. Mais Robin se méfiait des apparences et Florence, si lisse dans son uniforme rose, le mettait mal à l'aise. Il détourna le regard et se concentra sur son carnet de notes. Au début de chaque enquête, il s'achetait un nouveau carnet. Il passait parfois des heures à choisir la couleur et la forme,

comme si la réussite de son enquête dépendait du choix d'un calepin. Tout en tripotant son stylo, il s'adressa à Florence:

– Et ensuite, après le gâteau, vous l'avez revu?

L'agacement qui perçait dans sa voix, n'échappa pas à Edouard qui répondit à la place de sa femme.

– Dès que les invités eurent terminé de manger, ils se dispersèrent rapidement pour rentrer chez eux. Nous étions alors trop occupés par les politesses d'usage pour remarquer un homme que nous connaissions à peine.

– Il est venu vous saluer avant de partir?

Edouard ouvrit la bouche, mais Florence fut plus rapide.

– Non, mais il aurait pu. La dernière fois que je l'ai aperçu, il dévorait un morceau de gâteau. Nicky a toujours détesté les conventions, il s'estimait au-dessus des règles élémentaires de politesse.

Surpris par cette remarque, Robin voulut en savoir plus, mais Edouard l'interrompit.

– Vous nous avez demandé une liste des invités, je vous l'ai préparée.

Tandis qu'Edouard se penchait en avant pour prendre le document dans sa serviette, Robin remarqua des traces humides sur le col de sa chemise jaune pâle. Étrangement, ce détail le toucha. Edouard n'était pas si parfait, il transpirait comme tout le monde.

– J'espère que je n'ai oublié personne.

Robin le remercia et se leva pour prendre congé. Florence l'accompagna jusqu'à la porte, visiblement soulagée de son départ.

Tout en pestant contre la pluie qui s'était remise à tomber, Robin surpris le visage de la jeune femme qui l'observait, camouflé par les rideaux de la galerie. Une fois de plus, il se demanda ce qui pouvait bien tourmenter la belle Florence.

Chapitre VIII

Épisode 028

Carmen regarda sa montre. Trois heures. Raoul était parti depuis trois heures, et elle commençait à s'inquiéter. Il était bizarre depuis quelque temps. En fait, il était bizarre depuis plusieurs mois, mais elle s'était fermé les yeux et bouché les oreilles pour ne pas entendre cette petite voix qui lui murmurait ses propres doutes.

Elle était fière de son mari. Cet homme si beau, si jeune qui avait daigné poser son regard sur elle.

Plantée devant le miroir de leur petite chambre, elle détailla froidement son image. Ses cheveux ondulés flottaient autour de son visage comme s'ils cherchaient à atténuer les marques du temps qui s'étaient installées autour de ses yeux. Elle avait une chevelure magnifique, noire avec des reflets d'ambre. Une crinière d'animal sauvage. Raoul avait su dompter sa fougue et maintenant Carmen attendait les caresses de son maître en exécutant docilement son numéro. Elle détestait cette femme servile, mais elle adorait Raoul et était prête à ramper devant lui pour se faire aimer.

Ses amies l'avaient mise en garde contre cet homme plus jeune qu'elle, ce bellâtre qui tôt ou tard aurait besoin de chair fraîche pour se sentir vivant. Dès le début, Carmen savait qu'elles avaient raison, mais lorsqu'il lui proposa de l'épouser, elle accepta. Ses copines, toujours les mêmes, insinuèrent qu'il avait trouvé une bonne poire pour lui fournir les papiers nécessaires pour rester en Suisse. Mais Carmen ne les écouta

pas, et, après le mariage, elle décida de rompre avec ces mauvaises langues.

Aujourd'hui, elle le regrettait, elle se sentait seule et dépourvue devant l'attitude de son mari.

Et il y avait autre chose. Carmen détestait y penser, mais le comportement de Raoul lui rappelait l'autre. Le seul autre homme qu'elle avait aimé. Un homme marié qui l'avait prise comme une aventure agréable, un divertissement bienvenu dans sa petite vie de famille qui sentait le vieux tapis. Alors elle avait passé l'aspirateur avec fougue, chassant la poussière qui s'était incrustée à coup d'étreintes passionnées. Une fois sa petite vie remise à neuf, il n'avait plus eu besoin d'elle alors commença le temps des mensonges. Des excuses bidon pour des rendez-vous manqués, des promesses percées auxquelles, pourtant, elle s'accrochait comme une adolescente.

A l'époque, elle pensait que la force de son amour le ferait revenir, qu'un sentiment aussi puissant ne pouvait qu'être partagé. Lorsque le lâche avait finalement avoué qu'il voulait rompre, il n'avait pas osé lui dire qu'il ne l'aimait plus, il avait invoqué la culpabilité insoutenable qu'il éprouvait envers sa fille, «... mais Carmen, tu resteras toujours un soleil gravé dans mon cœur, une petite fleur d'amour qui a su me rendre heureux». Maigre consolation. En jetant un dernier coup d'œil à son reflet, elle se dit que la petite fleur aurait besoin d'être arrosée car ses pétales tiraient salement la langue.

Ce matin, après que le médecin fut arrivé pour s'occuper de Lilie, Maria lui avait proposé de boire une tasse de thé. C'était la première fois qu'elles se parlaient sans se disputer et Carmen avait failli lui confier ses soucis. Mais, heureusement, elle s'était abstenue. Maria ignorait Raoul ce qui convenait à tout le monde et Carmen ne voulait surtout pas attirer les foudres de la cuisinière sur lui.

En se plaçant de profil devant le miroir, Carmen remarqua un léger gonflement au niveau de sa taille. Les quelques kilos accumulés ces dernières semaines commençaient à se voir. Elle

était enceinte, mais pas de bébé niché dans ses rondeurs, juste un trop plein de tristesse. Un filet de mascara se faufila le long de l'arête de son nez. Un bébé pourrait donner un nouveau souffle à leur amour. Chaque fois qu'elle voulait en parler, Raoul se défilait. «Nous avons le temps, rien ne presse, il faudrait d'abord que je trouve un vrai boulot, j'en ai marre de faire le larbin dans cet appartement de femmes, après on en reparlera.» En général, à ce stade de la discussion, Carmen s'énervait, lui rappelait qu'elle allait avoir trente ans, qu'elle ne voulait plus attendre. Alors, Raoul se levait et sortait en claquant la porte.

Ce matin, ils s'étaient disputés, il était parti et depuis, elle l'attendait.

Carmen sursauta, on frappait à sa porte. Elle ouvrit et se trouva face à Claude.

– Excusez-moi de vous déranger, mais pourriez-vous accompagner ma mère dans sa promenade cet après-midi? Je suis désolée, je sais que c'est votre après-midi de congé, et vous avez certainement d'autres projets, mais je n'ose pas laisser Lilie seule.

Madame Calvi ne lui demandait jamais de service de dernière minute, elle était exigeante, mais respectait le temps libre du personnel. Même si elle n'avait pas d'affection particulière pour cette femme, Carmen la respectait et elle accepta de la dépanner. En fait, elle était soulagée d'échapper à une longue après-midi de solitude. Soulagée de quitter sa petite chambre et ce miroir qui mimait l'image de ses doutes.

Épisode 029

Robin rangea sa voiture sur le bas-côté du chemin de terre et examina la carte. Il était déjà venu ici, mais s'il se vantait d'avoir de l'intuition, son sens de l'orientation laissait à désirer. Ces chemins de campagne se ressemblaient tous. Borel lui avait dit

de suivre une rangée de marronniers, mais un brouillard humide enveloppait les arbres qui se confondaient avec le blanc sale du ciel. En fouillant dans la boîte à gant, Robin dénicha un chiffon qu'il utilisa pour essuyer la buée sur les verres de ses lunettes. Il en profita pour donner un coup sur le pare-brise, tout en maudissant le chauffage capricieux de sa bagnole.

Il avait appelé son ancien collègue ce matin, en sortant de la galerie. L'entretien avec les Maudet lui avait laissé un sentiment de malaise. Il avait l'impression de se faire piloter, pion docile dans un jeu dont il ne connaissait pas les règles. Borel pourrait l'aider à comprendre ce qui s'était réellement passé à la station-service, l'aider à sortir de ce tissu de rumeurs qui lui collait au corps comme une pellicule de papier plastifié.

Quelques minutes plus tard, il parqua sa coccinelle devant une maisonnette en bois clair. Un bouvier bernois bondit de la haie parfaitement taillée et lui tourna autour en agitant joyeusement la queue. Robin se crispa et, tout en murmurant des paroles flatteuses à l'animal, s'avança dans l'allée et se dirigea vers la silhouette d'un homme masqué qui se tenait accroupi au fond du jardin. Absorbé par sa tâche, il n'entendit pas approcher Robin.

– Alors inspecteur, toujours à chercher la petite bête?

L'homme sourit derrière son voile et fit signe à Robin d'approcher.

– Regardez Morales, voici un exemple de société parfaitement organisée. Une reine et des ouvrières qui travaillent sans relâche pour la survie de l'essaim.

Robin fit mine d'admirer la ruche, mais la ronde des abeilles n'arrivait pas à le fasciner, au contraire, il avait l'impression que les insectes le narguaient en affûtant leur aiguillon. Pour confirmer ses soupçons, une abeille se détacha de l'essaim et, dans un bourdonnement aigu vint flirter avec son visage. Le bruit lui chatouilla désagréablement l'oreille, comme une craie trop pointue qui dérape sur un tableau noir. Il s'éloigna

prestement de la ruche et cria à Borel qu'il allait admirer ses parterres de fleurs en attendant qu'il ait terminé.

En se dirigeant vers le fond du jardin, Robin regarda sa montre. L'après-midi était déjà bien entamé et il n'avait rien fait. La campagne l'oppressait. Les mélanges de bruits et d'odeurs dérangeaient ses sens de citadin. Les champs qui s'étendaient à perte de vue lui donnaient l'impression de voguer au hasard, sans repères pour satisfaire son esprit pragmatique. Il avait besoin d'être entouré de constructions solides éclairées jour et nuit, de marcher dans des rues aux côtés de gens qu'il ne connaîtrait jamais, de boire son café dans son bistrot, à sa table servi par sa serveuse. Ici, il était décalé, orphelin solitaire taquiné par une nature en mal de plaisanteries.

Il jeta un coup d'œil à son ancien chef toujours accroupi devant sa ruche. La retraite avait transformé le policier acerbe et débordé en petit vieux débonnaire et ralenti. Au moment où ces pensées lui traversèrent l'esprit, Borel lui fit un signe, se releva et enleva avec agilité la tenue qui le protégeait des piqûres de ses insectes. Débarrassé de son harnachement, il lui dit :

– Je vous sens nerveux, inspecteur, vous regrettez d'être venu dans l'ancre d'un vieil original qui risque de vous faire perdre votre temps, vous pensez à tout ce que vous devriez faire en ce moment, à la paperasse qui s'accumule sur votre bureau attendant votre précieuse bénédiction. Inutile de protester, j'étais comme vous.

Il sourit en l'entraînant à l'intérieur de la petite maison.

– Et comme vous, je détestais la campagne.

Épisode 030

En entrant dans la cuisine qui sentait bon la tarte aux pommes, Robin se détendit. Finalement, il n'était pas si pressé et son ancien collègue avait encore toute sa tête. Il s'installa près du feu qui crépitait en dégageant une agréable chaleur. Borel lui

servit un verre de sirop de framboise fait maison, rajouta une bûche dans le potager et demanda:

– Alors Morales, vous fouillez dans les cendres de l’affaire de la station-service? Je vous avertis, vous risquez de vous brûler. Personne n’a envie de raviver cette vieille histoire.

– Un ami de Paolo a été assassiné mardi soir alors qu’il avait des révélations à faire à sa veuve, Claude Calvi. Le cadavre a été dépouillé de son portefeuille, mais nous avons trouvé une grosse somme d’argent planqué dans sa ceinture. Le vol n’était pas le motif du crime.

Robin but une gorgée du délicieux sirop et continua.

–Nicolas di Lupo avait téléphoné à sa sœur le soir même. Il lui avait parlé d’une émission vue récemment dans laquelle un journaliste avait reconstitué le dernier jour de Paolo et le drame de la station-service. Nicky a dit à sa sœur que cela ne pouvait pas s’être passé comme dans le film. Je suppose que c’est ce dont il voulait discuter avec Claude. Mais ce n’est qu’une hypothèse.

Robin ajouta cette dernière remarque en souvenir de la méfiance dont faisait preuve son collègue pour ses fameuses intuitions.

Avec des gestes précis, Borel bourrait une pipe noircie par des années de service. Robin se demanda s’il avait entendu et s’apprêtait à répéter sa tirade lorsque Borel le regarda. Ses yeux le transpercèrent comme s’ils cherchaient à atteindre la racine de ses doutes. Robin sourit, il retrouvait son maître.

– A l’époque ce film avait fait couler beaucoup d’encre. Je m’étais rendu chez les producteurs de l’émission pour les persuader de ne pas le diffuser. La reconstitution reposait sur des hypothèses et non sur des preuves. Mais la veuve avait donné son accord et la police n’avait aucun droit sur la diffusion du film.

Borel alluma sa pipe et continua les yeux mi-clos.

– Je n’ai jamais cru à cette histoire de règlement de compte. C’était trop simple. Pratique de coller un double meurtre sur le

dos d'un camé. Un paumé qui disparaît de la circulation sans laisser de traces et qui est assez malin pour semer des dizaines de flics lancés à ses trousses? Non, ça ne tient pas la route. La police était au courant du trafic du garagiste depuis plusieurs mois. Vente de quelques grammes d'herbe et trafic de contrefaçons. Il s'était fait pincer à plusieurs reprises. En échange de notre tolérance, il nous fournissait des renseignements sur un gibier plus intéressant. Mais il ne savait pas grand-chose, c'était un perdant, minable jusque dans sa carrière de petite frappe. Personne n'aurait pris la peine de l'éliminer.

– Et vous, qu'est-ce que vous croyez?

– J'ai toujours pensé que c'était Paolo Calvi qui était visé, pas le garagiste. Le meurtrier a voulu faire croire à un crime crapuleux exécuté par hasard, mais je suis persuadé que ce meurtre était planifié de longue date. Il y a de la haine dans cette mise en scène. Pourquoi avoir mis le feu après avoir commis le meurtre? Pour effacer ses traces? Non. Il avait pris ses précautions. Il voulait que Paolo brûle, que sa belle gueule soit ravagée par les flammes de l'enfer, de la haine et de la passion.

– Vous pensez à une femme?

– Ce que je pense n'a plus d'importance. Aujourd'hui, c'est une vieille histoire et je ne suis plus dans le coup. Plus de Porchet pour me dicter ma conduite.

Borel ouvrit les yeux et fixa Robin.

– Malheureusement pour vous, Morales, cet abruti est toujours là pour vous dicter la vôtre.

Plus tard, bloqué dans sa voiture par les embouteillages de fin d'après-midi, Robin repensa aux différentes hypothèses de Borel. Le bonhomme n'avait rien perdu de son esprit d'analyse. Il avait convaincu Robin sur un point, le double meurtre de la station-service avait été soigneusement prémédité. Borel lui avait appris que le couple Calvi fonctionnait par habitudes. Les samedis après-midi, c'était toujours Claude qui s'occupait de leur fille afin que Paolo puisse avoir du temps pour lui.

Tandis que la file de voiture s'ébranlait, Robin revit le visage terrorisé de la petite fille avec son poing enfoncé dans sa bouche. Sa présence n'était pas prévue dans le scénario du tueur, Paolo aurait dû être seul, comme tous les samedis.

Épisode 031

Carmen agrippa fermement le bras de la grand-mère. La pluie avait cessé, mais les trottoirs étaient glissants. Les deux femmes traversèrent la rue qui jouxtait l'appartement et se dirigèrent vers le parc des Bastions. C'était la promenade habituelle de la grand-mère. Elle aimait déambuler dans ces allées bordées de plates-bandes multicolores. La vieille femme parlait peu. On avait l'impression qu'elle appartenait à un autre monde, un monde lisse qui ondulait sans faire de vagues. Un monde ponctué de tasses de thé servies dans une porcelaine délicate.

Au fond du parc, près de la pergola, un groupe de jeunes garçons venaient de commencer une partie d'échecs géants. Ils plaisantaient en déplaçant les grosses pièces, esquissant quelques pas de danse avec les cavaliers.

Tout était tellement net. Les montagnes environnantes, d'habitude à peine visible, s'étaient rapprochées et semblaient plonger dans le parc.

Tout à coup, une silhouette pressée brisa cette harmonie. Carmen se crispa, elle l'avait à peine entrevu, mais elle était sûre que c'était lui. Pourtant Raoul ne mettait jamais des vieux jeans pour sortir. Et surtout, il n'avait pas de blouson en cuir, d'ailleurs il détestait les habits en cuir, il disait que c'était bon pour les pédés. Elle entraîna la grand-mère dans la direction de l'homme, mais il avait déjà disparu, masqué par les buissons.

Raoul s'arrêta à l'ombre d'un rhododendron. Il aimait respirer l'odeur aigre de ces grosses fleurs violettes. Cette partie du parc est tranquille, il ne risquait pas de tomber sur des personnes connues qui s'étonneraient de le voir se balader au milieu de

l'après-midi. C'était l'avantage de son travail de larbin. Les horaires souples. Ses copains ne comprenaient pas pourquoi il restait dans l'appartement des femmes, il aurait facilement pu trouver un autre job et se tirer de cette baraque de cinglées. Pourtant, ce boulot de chauffeur lui convenant parfaitement. La voiture surtout. C'était incroyable comme ces lopettes craquaient devant une belle bagnole.

Après l'engueulade avec Carmen, il était parti se calmer au volant de la Mercedes. Il avait roulé, sans but pendant plusieurs heures. Mais son escapade n'avait pas eu l'effet escompté, au contraire. Sa colère avait empiré et il avait atterri dans le parc.

Il lui fallait une nouvelle victime.

Épisode 032

Son audace le fascinait, un sentiment de puissance l'envahissait, coulait dans ses veines comme un flot d'alcool fort après une période d'abstinence. Il était invincible. Rien ni personne ne pouvait l'atteindre dans sa détermination. Sa cause était noble. Galvanisé, il sortit de l'ombre des buissons pour guetter une proie susceptible de faire l'affaire. Un petit maigrichon de préférence.

Raoul enleva son blouson, le jeta sur son épaule et alla s'asseoir sur un banc. Juste devant lui, des jeunes gens jouent une partie d'échecs. Un d'entre eux se tenait en retrait du groupe et alluma une cigarette en scrutant les alentours. Lorsque son regard croisa le sien, Raoul lui sourit. Le garçon s'approcha et se laissa tomber sur le banc. Il rejeta la tête en arrière offrant son cou gracieux à la chaleur du soleil. Raoul se retint pour ne pas caresser cette peau offerte. Elle était si lisse et semble si douce. Alors le jeune mec parla.

– Je ne t'ai jamais vu par là.

Raoul est surpris par la voix grave du garçon.

– Non. Je suis de passage.

– Tu as de la chance, moi ça fait vingt ans que je crèche ici.

Et alors, le mec se mit à rire, un rire juvénile, joyeux. Insupportable. Raoul se leva et très vite lui dit:

– Tu veux faire un tour, j’ai ma bagnole garée à l’angle de la rue.

Le jeune mec s’arrêta net et dit en feignant de lui caresser la joue:

– T’es un rapide toi. Note que j’ai rien contre, mais j’attends de voir ta caisse avant de me décider. Reste ici, je vais avertir mes copains.

– Non, ne leur dis rien, je préfère que l’on s’éclipse discrètement.

– Oh, oh, des petits secrets. T’aurais pas une bonne femme qui traîne dans ta chambre d’hôtel par hasard? Non pas que cela me gêne, au contraire, ça corse l’affaire et ça pimente les prix.

Raoul coupa court à son nouvel éclat de rire en l’entraînant vers le minuscule portail qui donnait sur la ruelle adjacente.

Le soir, en arrivant à l’appartement des femmes, Raoul était en pleine forme. Il avait baladé le mec pendant deux heures, lui racontant des anecdotes sur son boulot de cambiste. Génial l’idée du cambiste. Le matin même il avait lu un article sur un gars qui en quelques heures avait récolté une somme lui permettant de s’acheter une maison. Raoul n’avait pas vraiment compris le sens de l’article, mais il avait retenu la grosse somme. Il avait repris cette histoire à son compte pour gagner la confiance et le respect de cet abruti. Plus tard, il l’avait débarqué au centre-ville en lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

Il avait passé le reste de la soirée avec ses copains à écumer des bières et à casser du sucre sur la société en général et leurs patrons en particulier.

Maintenant, à l’abri dans la pénombre du garage, il remettait soigneusement les plaques d’origine sur la voiture et cachait les autres sous une bâche.

Épisode 033

Après avoir raccroché, Claude alla guigner dans la chambre de Lilie. Sa fille regardait son album. Les rayons de soleil transperçaient la pièce comme pour balayer la morosité de ces derniers jours. Penchant la tête, Lilie caressa une photo, referma l'album, puis se laissa tomber sur son oreiller.

Depuis quelque temps, son visage avait changé. Malgré toutes les sucreries qu'elle avalait en soudoyant Maria, ses joues étaient moins rondes.

Allongée sur son duvet, Lilie avait gardé ses pantoufles qui pendaient sur ses doigts de pieds. Alors Claude réalisa que sa fille grandissait. Ce n'était plus la petite fille de trois ans qu'il fallait à tout prix préserver du monde extérieur. David avait raison, il était temps de la confronter à ses peurs. Doucement, elle s'avança.

– Coucou ma chérie, il faut que je te parle.

Lilie ouvrit les yeux et sourit à sa maman.

– Oui, je sais, tu te reposes, tu es fatiguée par ton malaise de ce matin, mais j'aimerais que tu m'écoutes très attentivement.

Claude se rapprocha et prit la main de Lilie dans la sienne. Elle était toute froide, comme si la chaleur du soleil n'arrivait pas à percer l'enveloppe délicate de sa peau.

– L'inspecteur Morales vient de me téléphoner, il aimerait te poser des questions. Tu ne seras pas seule. Je serai là et ton médecin aussi.

La petite main transparente se crispa mais Claude continua:

– J'ai accepté à condition que nous puissions interrompre l'entretien à n'importe quel moment.

Voilà, elle avait osé parler à sa fille, osé lui imposer un interrogatoire que toutes deux redoutaient. Maintenant elle attendait sa réaction.

Lilie la regarda sans baisser les yeux. Elle paraissait calme, presque soulagée. Claude lui serra très fort la main, elles affronteraient cette épreuve ensemble.

Dès que sa maman quitta sa chambre, Lilie se tourna vers le mur, attrapa Boubou et se blottit sous son duvet. Cet inspecteur Morales devait être quelqu'un de très persuasif pour avoir réussi à convaincre sa mère. Pourtant, elle ne lui en voulait pas. Elle se sentait étrangement calme. Le monstre qui la guettait depuis toutes ces années allait enfin sortir de son trou et la dévorer. Finalement, ce serait juste un mauvais moment à passer et ensuite, quand tout serait terminé, elle pourrait enfin dormir. Très longtemps.

Les gens pressés de rentrer chez eux passent devant elle sans la voir. Elle a si froid, elle n'aurait jamais dû sortir avec ce temps. Dans cette rue immense les voitures roulent dans tous les sens en klaxonnant furieusement. Elle voudrait se mettre à l'abri mais elle doit marcher au milieu de la route car, tout autour d'elle, des objets tombent du haut des immeubles et viennent s'écraser sur les trottoirs. En tournant la tête elle aperçoit une jambe qui dépasse d'un piano éventré. Les touches noires et blanches éparpillées sur le sol se trémoussent au rythme d'une musique lancinante qui sort des entrailles du mort. C'est la grosse voix, elle est chez elle ici, dans cet endroit qui pue le monstre. Aurélie se met à courir, elle zigzague entre les gens qui se transforment en statue quand elle les touche. La foule s'épaissit, cherche à la freiner, lui tend des pièges, lui parle: «Où cours-tu si vite, petite fille? Reste avec nous, viens te reposer.» Mais elle se bouche les oreilles et continue sa course. Soudain, la foule ondule en gémissant. Puis, les gémissements deviennent des sanglots. Des énormes larmes crépitent sur le bitume et très vite, des flaques noires zèbrent la rue. Les sanglots cessent, mais les larmes continuent de couler en silence, comme si la grosse voix avait pris sa pause. L'eau lui chatouille les chevilles. Aurélie ne bouge plus, elle s'est transformée en statue. Seuls ses yeux s'agitent et observent l'eau sombre, chaude, poisseuse, qui grimpe le long de ses jambes. Alors la grosse voix revient, mais cette fois elle a la forme du monstre. Des dents très blanches se découpent dans la fente d'un masque

gris foncé. Il ricane en faisant des gestes obscènes avec ses pattes. Une nuée d'insectes orange renifle son gros derrière, mais le monstre s'en fiche, il lisse son costume, choisit une allumette dans un carton balancé d'une fenêtre, la frotte contre la semelle de sa chaussure, la jette dans l'eau et s'éloigne rapidement en claudicant, comme s'il avait perdu une patte. Pendant l'instant qui précède l'explosion, Lilie voit ses yeux remplis de terreur se refléter dans l'essence, tandis que la grosse voix hurle dans la nuit: «Si tu parles, je te tue.»

Lilie se réveilla en sursaut, l'oreille de Boubou coincée entre ses dents. Elle aurait dû se méfier, la grosse voix adorait venir lui rendre visite pendant la journée. Elle faisait toujours le même rêve. Pourtant, aujourd'hui, c'était la première fois qu'elle voyait le monstre de près, Elle avait même vu ses chaussures, noires avec une semelle épaisse. En essuyant la transpiration sur son visage, Lilie se demanda comment le monstre avait réussi à enfiler ses pattes répugnantes dans des chaussures d'humain.

Chapitre IX

Épisode 034

– Vous pouvez rentrer chez vous, Céline, je fermerai le cabinet.

David Forestier avait hâte de se retrouver seul dans le calme de son bureau. La visite à Aurélie lui avait fait prendre du retard dans ses consultations et certains de ses patients ne supportaient pas d'attendre. Sa réputation lui valait une clientèle fortunée qui estimait humiliant de patienter dans une salle commune. D'ailleurs aujourd'hui, certains d'entre eux lui avaient rappelé qu'il n'était pas le seul médecin du quartier et que rien ne les empêcherait d'aller voir ailleurs s'il continuait à avoir du retard dans ses consultations.

Ces derniers temps, il supportait mal le comportement de ses riches patients. Lorsqu'il était chef de clinique à l'hôpital le travail était éprouvant, mais au moins il avait l'impression d'exister dans sa profession, de servir à quelque chose. Il s'approcha d'un petit meuble en bois dissimulé derrière son bureau et prit une bouteille de whisky. Ce n'était pas encore l'heure de l'apéritif, mais il avait besoin d'un remontant pour affronter la soirée. Son père et sa belle-mère l'avaient invité à un gala de charité. Quand il avait demandé à son père de quelle œuvre il s'agissait, il lui avait dit: «Quelle importance, ce n'est pas le plat qui compte, c'est la saveur du mets qu'il contient». Son père avait toujours été snob et avec l'âge, ça s'empirait.

Tout en savourant son whisky, David pensa à Claude. Il lui avait téléphoné cet après-midi pour prendre des nouvelles

d'Aurélie et pour lui proposer de l'accompagner à la soirée de gala. Comme il s'y attendait, elle avait refusé prétextant vouloir rester auprès de sa fille. Alors, il l'avait invité à dîner le lendemain soir. Une impulsion. Elle avait accepté.

Sans hésiter, il se servit un second verre, il fallait bien fêter ça.

Épisode 035

En arrivant dans la grande salle, David regretta d'avoir accepté l'invitation de son père. Il se sentait décalé dans cette foule élégante et futile.

– Alors, l'ours est sorti de sa tanière?

– Salut Philippe, content de voir un visage familial.

– Ne soit pas si modeste David, je suis persuadé que tu as ausculté la moitié des poumons de cette assemblée.

– Ne me parle pas boulot ce soir, je sors d'une journée particulièrement éprouvante. Ce matin, je me suis rendu d'urgence au chevet d'Aurélie, elle a eu une nouvelle crise. Son état, resté stationnaire pendant ces dernières années, empire. Nous en avons discuté avec Claude et finalement elle est d'accord de laisser l'inspecteur Morales l'interroger.

– C'est ridicule, comment peux-tu faire une chose pareille? Elle ne le supportera pas, et Claude qui est déjà dévorée par la culpabilité en sera malade.

L'attitude protectrice de Philippe acheva d'agacer David.

– Claude n'est plus une gamine, il est temps qu'elle prenne sa vie en main.

– Tiens, tiens, est-ce que ce bon vieux docteur voudrait tenter sa chance?

– Ne sois pas ridicule, j'essaie de l'aider.

La réponse de Philippe fut noyée par des applaudissements. Au fond de la grande salle, une dizaine de personnalités avaient pris place sur un podium dressé pour l'occasion. Un homme corpulent se détacha du groupe, s'approcha du micro et dit:

– Merci à tous d’être parmi nous ce soir. Votre présence est...

– Rasoir? n’est-ce pas. Et le pire reste à venir, regardez ce vieux Porchet, il prépare son discours en se curant le nez.

Florence se tenait fièrement devant eux. Elle sirotait une flûte de champagne en les fixant d’un regard espiègle.

– Sans vouloir me mêler de vos affaires, j’ai l’impression que vous perdez votre temps. Inutile de prendre cet air innocent, vous savez très bien de qui je veux parler. De Claude évidemment. Vous n’avez aucune chance avec elle, elle n’est pas prête à répondre à vos avances. Elle a juste besoin d’une épaule pour appuyer sa jolie frimousse, mais n’espérez pas lui faire le coup d’un dernier verre en tête à tête avec conclusion horizontale, vous seriez déçus.

Florence parlait fort et quelques personnes regardèrent dans leur direction. Gêné, David lui murmura:

– Tu racontes n’importe quoi, l’alcool ne t’a jamais réussi.

– Figure toi, toubib, que j’en ai rien à foutre de tes conseils. D’ailleurs, tu as toujours eu la bouteille facile, mais tu es assez malin pour la planquer sous ton bureau. Au moins moi, je ne bois pas en cachette.

Elle avait marqué un point et ne comptait pas en rester là. La soirée traînait en longueur, elle avait besoin de se défouler des frustrations de ces derniers jours. Philippe le timoré et le vertueux David, ses deux potes de collègue feraient parfaitement l’affaire.

Comme David s’était éloigné avec son père, elle s’adressa à Philippe:

– L’inspecteur Morales, le séduisant représentant de notre police locale, s’apprête à remuer les cendres de l’affaire de la station-service. Je me souviens d’une petite discussion que nous avons eue à l’époque. Avec Paolo. Si mes souvenirs sont exacts, elle s’est mal terminée, très mal même. Mais, ça m’étonnerait que tu l’aies oubliée.

Philippe se crispa et lui dit:

– Je ne suis pas certain que cette vieille histoire intéresserait l’inspecteur. D’ailleurs, tous les bons amis ont parfois des disputes.

– Tu as raison, mais pas toutes laissent des traces aussi profondes.

Avant que Philippe ait eu le temps de réagir, Florence lui saisit l’avant-bras, remonta la manche de sa chemise et découvrit une vilaine cicatrice qui barraît son poignet, juste au-dessus de sa Rolex.

Au même moment, Porchet, le grand chef du département de justice et police termina son discours en invitant les gens à aller se restaurer. Les applaudissements clairsemés furent suivis d’une ruée vers le buffet. Descendu de son piédestal, Porchet fonça vers Florence, et Philippe en profita pour s’éclipser.

Épisode 036

– Chère Florence, vous êtes toujours aussi ravissante.

Tout en affichant un sourire de circonstance, Florence se dit qu’il allait enchaîner sur un compliment du style «le temps n’a aucune prise sur vous».

– Vous semblez flotter au-dessus des contraintes temporelles.

Décidément, ce soir, le vieux cochon se surpassait. Émergeant de son smoking parfaitement ajusté, la tête de Porchet ressemblait à celle de Monsieur Patate. Des oreilles qui frisaient à force de brasser de l’air, des yeux enfouis derrière des verres grossissants, une petite bouche qui s’agitait comme si elle espérait gober des cyberinsectes, et pour achever le tableau, des narines qui faisaient de l’aérobic sur un tapis de poils blancs.

– ...vraiment désolé des dérangements... mais vous comprenez la police doit faire son travail.

Florence hocha la tête, mais elle n’écoutait pas, elle était fascinée par ce nez qui ondulait en racontant des histoires, elle

avait envie de l'arracher, juste pour voir s'il pouvait parler tout seul.

Elle sentit ses jambes vaciller, elle avait trop bu, mais lorsque le serveur la frôla avec des flûtes de champagne elle en saisit une au passage. Ce soir elle avait envie de s'amuser et personne ne l'empêcherait, surtout pas son rabat-joie de mari. D'ailleurs, il était passé où celui-là? En train de faire des courbettes qui pourraient lui rapporter gros? Ah, le voilà. Zut. Il se dirigeait vers elle, non pas vers elle, vers Porchet, son admirateur au long cou, sa touche en chaise roulante. Là elle exagérait un peu, en fait le grand chef de la police boitait bas, une blessure de guerre, chère Florence, figurez-vous que... Mais évidemment elle n'avait pas écouté la suite.

Quelques minutes plus tard, elle abandonna les deux hommes pour se rendre aux toilettes. Elle avait envie de vomir. Trop d'alcool, trop de mensonges. La pièce se mit à tourner et elle se raccrocha de justesse à un coin de table.

– Vous ne vous sentez pas bien?

– Merci. Un léger malaise, il fait si chaud ici.

– Ne bougez pas, je vais vous chercher à boire.

L'homme se dirigea vers le bar et disparut dans la foule des convives. Lorsqu'il revint, Florence se sentait mieux, mais elle but avec soulagement le verre d'eau qu'il lui tendait.

– Et bien, vous aviez soif. Permettez-moi de me présenter, Richard Fortis.

– Florence Maudet. Enchantée et merci pour votre aide.

L'homme sourit et lui dit:

– Je vous ai vue l'autre jour au vernissage. La peinture impressionniste me fascine et le Monet est une pièce magnifique. Toutefois, ce soir-là, c'est surtout votre beauté qui a retenu mon attention.

L'inconnu avec son costume mal coupé et sa cravate de travers la fixait, le regard mielleux. Mais Florence n'était pas d'humeur à minauder et elle répliqua sèchement:

– Vous tombez mal. Ce soir, je me sens vieille et moche. Et j’ai trop bu.

Devant l’air dépité de son admirateur, elle rajouta.

– Désolée de briser vos illusions. Mais la soirée n’est pas terminée, continuez à chercher, vous trouverez bien un lot de consolation. Et maintenant excusez-moi, je dois aller aux toilettes.

Quelques minutes plus tard, en voyant son image dans le miroir, elle se dit que cela ne pouvait plus durer, cette comédie devenait insupportable.

Pourtant, lorsqu’elle rejoignit son mari toujours occupé à flirter avec Porchet, elle afficha son sourire des grands jours, celui qu’elle réservait pour les bons clients.

Épisode 037

Blotti dans la pénombre de l’entrée, Robin observait l’assemblée. Les invités avaient mis le paquet. Apparence chic avec un rien de fantaisie. Envie de se distinguer, mais obsession d’être pareil pour se faire accepter dans le cercle des élus.

Depuis sa nomination, Robin devait faire acte de présence lors de ces réceptions mondaines. Au début de son mandat, il avait réussi à se soustraire à cette corvée en prétextant des excuses pertinentes, mais depuis quelques mois, son stock d’excuses était tari, à moins que ce soit son stock de pertinence.

Comme il n’arrivait pas à se décider à entrer dans l’arène, il se planta devant un miroir pour examiner le nœud de sa cravate. Il s’était habillé en hâte et ça se voyait. Sa chemise dépassait sur la gauche de son pantalon lui donnant l’air de sortir des toilettes, son costume bleu marine semblait encore pleurer le mort de son dernier enterrement et ses chaussures transpiraient le vieux cirage.

Robin lissa les manches de sa veste pour enlever les poils roux déposés par son chat et d’un geste machinal se passa la

main dans les cheveux ce qui anéantit ses efforts de coiffure. Il s'éloigna du miroir et guigna à travers la tenture qui séparait l'entrée de la grande salle.

De son poste d'observation, il ne pouvait pas voir l'estrade, mais, par contre, il entendait distinctement le discours de son chef. C'était un as des discours. Parfois, les gens l'invitaient juste pour le faire parler. Il aurait fait un excellent vendeur. Bonne présentation, belle voix grave, paroles convaincantes, et une petite touche d'émotion qui achevait de faire craquer le consommateur. Ce soir, tous ces braves gens se délesteraient de quelques gros billets sans même se souvenir pourquoi.

Des applaudissements fusèrent, Porchet avait fini son numéro. Robin se dit qu'il allait saluer son chef et son devoir accompli, il s'éclipserait en évitant les visages connus. Robin repéra son chef au fond de la salle. Il discutait avec un couple. Robin se dirigea vers eux, mais en se rapprochant il reconnut Florence et Edouard Maudet. Préférant les éviter, il changea de direction et se retrouva dans un petit couloir qui, visiblement, menait aux toilettes.

Lorsque des notes de musique de la grande salle, il décida de sortir de son trou. Les invités iraient danser et il pourrait saluer son chef. Il regarda discrètement dans sa direction et vit qu'il était encore en train de discuter avec les Maudet. Non, juste avec Edouard. Florence avait dû trouver un prétexte pour laisser les deux hommes entre eux.

Alors, il la vit.

Elle se dirigeait droit sur lui. Robin tira ses manches pour se donner une contenance et marcha lentement à sa rencontre affichant un air détaché, se préparant à jouer l'effet de surprise. Mais Florence s'était arrêtée à mi-chemin. Elle semblait malade. Au moment où Robin se précipitait pour l'empêcher de tomber, un homme l'attrapa par le bras et la fit s'asseoir sur un coin de table. Légèrement vexé, Robin se dit que la belle Florence n'avait pas besoin de lui et il décida de déguerpir sans se faire remarquer.

Quelques minutes plus tard, il sautillait entre les flaques pour éviter d'inonder ses chaussures en cuir. En sortant, il avait croisé Philippe Montfort et le toubib d'Aurélie. Le banquier semblait furieux et agitait un index menaçant sous le nez du médecin qui se déroba sans répondre.

Absorbés par leur discussion, ils ne l'avaient pas remarqué.

Chapitre X

Épisode 038

Il faisait si sombre dans la chambre. Seuls quelques éclats de phares arrivaient à transpercer la nuit. Allongée sur le lit, elle se laissait bercer par les crissements de pneus qui trouaient le silence de la rue endormie. Paolo. Il lui manquait tellement. Ses mains étaient si douces, son corps si ferme, si accueillant. Elle aimait le caresser, lentement, explorer ses recoins, frôler son sexe, titiller la pointe de ses seins. Et puis s'abandonner à son désir. Crier pendant la jouissance, ensemble, comme si à chaque fois, c'était la dernière. Etreintes furtives, passion interdite. Elle se souvenait de l'attente, de l'excitation qui précédait leurs rencontres, des ruses qu'ils inventaient pour voler ces moments d'extase. L'urgence du désir. L'abandon.

Mais pour Paolo, ce n'était qu'une aventure, un en-cas appétissant. Leur liaison n'avait duré que quelques semaines, son repas terminé, il était parti.

À son enterrement, ses yeux étaient restés secs.

Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité de la pièce et fixaient le reflet du lampadaire qui ondulait le long de la commode.

Une fois de plus, elle se dit que Paolo n'aurait jamais dû l'abandonner.

Carmen dormait profondément. Pour en être sûr, il s'approcha doucement de son visage et écouta sa respiration. Lente et régulière, parfait. Il avait entendu à la radio que lorsque

l'on dort, on respire plus lentement, le cœur se repose. Depuis, chaque fois qu'il rentrait tard, il vérifiait si le cœur de Carmen se reposait. Pour lui, il pouvait même s'arrêter de battre, tant qu'à faire, une sieste de cœur. Il aurait eu droit aux condoléances de la patronne. Peut-être même qu'elle aurait voulu le consoler, un beau veuf, ça ne se refuse pas, surtout quand on n'a pas baisé depuis si longtemps. Pourtant, ce n'étaient pas les prétendants qui manquent, mais cet idiot de Philippe était beaucoup trop coincé pour plaire à une femme aussi chaude. Il avait bien vu comme elle le dévisageait, une vraie tigresse.

Il enleva soigneusement les traces de maquillage avec un kleenex qu'il jeta dans les toilettes. Par association d'idées, ses pensées dérivèrent vers sa femme. Pour le moment, c'était avec cette tigresse-là, celle qui reposait son cœur, qu'il devait composer. Elle était terriblement jalouse. Dès le début de leur liaison, mais ces derniers temps, ça empirait. Surtout depuis qu'elle s'était fourré dans la tête ces histoires de bébés. Il n'allait quand même pas se coltiner un môme juste pour garder sa couverture. Non, il se tirerait avant. Pourtant il l'aimait bien Carmen. Elle était juste trop ordinaire, trop raisonnable et elle l'aimait trop. Au début, c'était flatteur, mais à la longue ça devenait chiant.

Tout en se coiffant pour enlever les traces de gel, Raoul songeait au jeune gars du parc. Tandis qu'il le baladait en bagnole, il avait senti une attirance pour ce beau mec affalé à ses côtés.

A ce souvenir, une bouffée de désir l'envahit et il constata avec honte que son sexe s'était dressé et dépassait de son caleçon. Lui qui hait les pédés, comme son père d'ailleurs... Mais son père était un homme extraordinaire, une force de la nature, tout le monde le respectait, à commencer par sa famille. A l'époque, on savait qui était le chef. Au souvenir de son père, son érection disparut. Il utilisait toujours ce truc pour calmer ses pulsions. Il faudrait faire très attention demain, ne pas

s'emballer, ne pas taper trop fort, même si le gars méritait sa grosse correction.

Une fois ses ablutions terminées, il se glissa avec précaution dans le lit, il ne voulait surtout pas réveiller la Belle au bois dormant.

Cela faisait un quart d'heure qu'il traficotait dans la salle de bain. Carmen se concentra sur les bruits de flacons qui tintaient à travers la mince paroi pour essayer de comprendre ce qu'il fabriquait. Lorsque, finalement, il se faufila dans le lit, il dégageait une odeur de démaquillant et de menthe mélangée. Raoul croyait qu'il suffisait de sucer un bonbon pour masquer les relents d'alcool. Il pouvait être si naïf! Mais c'était le démaquillant qui l'inquiétait. Raoul ne se maquillait jamais, mais aujourd'hui, l'homme qu'elle avait aperçu dans le parc, cet homme-là aurait pu être maquillé.

La colère qui l'avait animée pendant la journée fit place à l'inquiétude. Sous ses airs vantards Raoul était fragile et influençable. Elle s'était toujours méfiée de ses copains, une bande de voyous qui passait son temps à picoler en reluquant les femmes.

Demain elle le suivrait. Elle voulait savoir ce qu'il manigançait. Son homme était en danger, et elle allait l'aider à s'en sortir.

Épisode 039

Un éclat de rire retentit dans sa tête et Claude se réveilla en sursaut. Incroyable, elle s'était endormie sur le canapé du salon avec la radio allumée, ce qui ne lui arrivait jamais. D'abord parce qu'elle écoutait rarement la radio, ensuite parce qu'elle ne s'endormait jamais sans somnifère.

Elle se leva et alla jeter un oeil dans la chambre de Lilie. Tout était calme. Les dizaines de peluches amassées sur les rayons de l'étagère la regardaient avec douceur, comme s'ils l'invitaient à

rester un moment avec eux. Elle déplaça le petit fauteuil en osier et s'assit près de la fenêtre.

Dehors, la rue avait pris sa rumeur de nuit, un grondement sourd entrecoupé de quelques crissements de pneus. Claude se sentait bien. Elle repensa à la soirée avec Lilie.

Le téléphone sonnait rarement le soir, les gens savaient que sa mère se couchait tôt. Pourtant, aujourd'hui, il y avait eu plusieurs appels. Lilie lassée de devoir interrompre la partie de cartes, avait été chercher des feuilles blanches et s'était installée au salon, à côté du téléphone, pour dessiner.

Après l'accident, on avait essayé de la faire dessiner. Les pédopsychiatres surveillaient pendant des heures l'évolution de ses gribouillages qu'ils donnaient ensuite à analyser à des spécialistes. Mais cela n'avait rien donné. Finalement, ils avaient laissé tomber le créneau du dessin en décrétant que le traumatisme de Lilie l'empêchait de s'exprimer, point final.

Alors ce soir, quand elle vit Lilie arriver avec ses feuilles et sa boîte de feutres, elle fit comme si elle n'avait rien remarqué.

C'est elle qui lui avait montré ses dessins. Claude s'était extasiée, mais pas trop, il fallait trouver le ton juste pour l'encourager à continuer.

– Mais c'est Maria, je reconnais son tablier bleu. Hmmm! Je suis sûre qu'elle est en train de préparer sa merveilleuse tarte aux pommes à la cannelle.

Très sérieuse, Lilie avait hoché la tête.

– Et là, c'est grand-mère avec ses lunettes, son chignon et sa robe de chambre à fleurs, on dirait une reine. On lui montrera demain, elle sera ravie.

Ensuite, Lilie lui tendit le dernier dessin en grimaçant.

Un personnage habillé en noir tenait une flamme dans sa main gauche. Il était entouré d'eau, du moins, Claude supposa que c'était de l'eau car toute la page était recouverte de vaguelettes noires tracées avec vigueur. L'ensemble était terrifiant. Deux points jaunes la fixaient et juste au-dessous,

Lilie avait troué la feuille au niveau de la bouche comme pour l'empêcher de parler.

Elle n'avait pas fait de commentaires, elle montrerait ce dessin à David demain.

Épisode 040

Assis devant son café, Raoul s'attendait à une explosion de la part de sa femme. Mais Carmen ne semblait pas se préoccuper de lui, elle astiquait méticuleusement le montant de la fenêtre. Après avoir fini sa tasse, il se décida à parler.

– Je suis désolé pour hier, je n'aurais pas dû m'emporter.

– Tu aurais pu me téléphoner pour me dire que tu rentrerais tard.

– C'est vrai. Excuse-moi. Mais hier soir, les copains m'ont proposé un billard et je n'ai pas vu le temps passer.

Carmen ne le regarda pas. Elle se concentra sur les traces de poussière qui décrivaient des cercles réguliers autour de son chiffon. Sur sa gauche, une araignée avait tissé sa toile dans laquelle un moucheron agonisait. L'insecte prisonnier se débattait faiblement et un instant Carmen eut l'impression de se trouver à sa place, animal pris au piège d'une mystérieuse conspiration.

– Surtout ne te fâche pas.

La voix de Raoul avait cette intonation qu'elle connaissait trop bien, ce ton suave qui annonçait un mensonge. Il continua:

– La carrosserie de la voiture a besoin d'être polie, je vais aller la porter chez Gus, tu sais mon pote garagiste à Annecy. Ne m'attends pas pour souper, je risque de rentrer tard.

Raoul se cramponna au rebord de la table, c'est maintenant qu'elle allait exploser. Mais Carmen se contentait de hocher la tête en proposant de lui préparer un casse-croûte pour son repas. Il s'empessa d'accepter en songeant qu'elle commençait à comprendre qui dirigeait cette baraque.

Pendant qu'elle préparait ses sandwiches, Raoul prit une douche, s'aspergea copieusement d'eau de toilette, s'habilla et fourra des produits de maquillage dans un sac. Ses habits de chasse étaient planqués dans le garage. Carmen serait devenue hystérique en voyant le blouson et les t-shirts moulants. Avant son rendez-vous, il devait conduire la vieille chez le médecin pour trois heures. Heureusement, il ne devrait pas l'attendre, sa fille viendrait la chercher. Cela lui laissait du temps pour ses repérages, il ne voulait rien laisser au hasard.

En allant chercher son pique-nique à la cuisine il trouva Carmen en grande discussion avec Maria.

– Eh bien, c'est rare de vous voir discuter ensemble. Maria, vous ne seriez pas souffrante, j'espère?

– Je vous remercie de votre intérêt pour ma santé Raoul, mais rassurez-vous, je vais très bien.

Carmen lui donna son pique-nique emballé dans un sac en plastique blanc et rose. Il la remercia, lui déposa un baiser rapide sur la joue et s'en alla en laissant les deux femmes à leur bavardage.

Maria attendit que la porte soit refermée et dit:

– Je vais t'aider, mais explique-moi ce qui se passe.

Alors Carmen lui raconta tout. Ses doutes, ses déceptions, ses craintes de voir son mari faire des bêtises. Au cours de son récit, elle se détendit, certaine que ce n'était pas trop tard, que la vie qu'elle avait tant désiré partager avec Raoul était encore possible. Maria avait écouté sans l'interrompre. L'histoire de Carmen était triste et banale, c'était pour éviter de tomber dans cette misère qu'elle ne s'était jamais mariée.

– Comment comptes-tu t'y prendre pour le suivre?

– Ce matin, je me suis levée très tôt et je suis allée chez le marchand de cycle du coin de la rue. Je le connais, c'est un vieux monsieur qui promène son chien dans le parc. Il a été d'accord de me prêter un vélomoteur pour la journée.

– Et tu penses que tu vas réussir à suivre sa grosse voiture en vélomoteur?

Devant l'air dépité de Carmen, Maria lui tapota le bras et reprit:

– S'il reste en ville, tu n'auras pas de peine à le filer. Elle ajouta, soudain très sérieuse. Carmen, ne prends pas de risques inutiles.

Elle avait failli dire «pour un homme qui n'en vaut pas la peine». Mais elle se retint juste à temps. Carmen n'avait pas besoin des radotages d'une vieille râleuse. Maria enfila son tablier, sortit les carottes du réfrigérateur et commença à les éplucher en disant:

– Maintenant dis-moi ce que je peux faire pour t'aider.

– Pourrais-tu aller promener la grand-mère à son retour du médecin? Hier, je lui ai promis qu'on y retournerait cet après-midi, elle adore cette promenade et ne je voudrais pas la décevoir.

Épisode 041

Edouard regarda d'un œil sévère sa femme jeter son manteau mouillé sur le bras du canapé. Cela faisait trois quarts d'heure qu'il l'attendait pour régler les détails concernant la prochaine vente aux enchères mais Florence ne sembla pas remarquer son agacement.

– Désolée du retard, mais il y avait un monde fou à la pharmacie. Claude n'est pas encore là?

– Non. Mais on n'a pas besoin d'elle pour choisir les tableaux.

– Qu'est-ce qui se passe, Edouard, tu es fâché?

En parlant, Florence se rapprocha de lui et lui noua les bras autour du cou. Radouci, Edouard respira son odeur musquée et lui caressa le visage.

– Ma chérie, on ne peut pas dire que tu as été très polie avec Monsieur Porchet hier soir. Ce n'est pourtant pas le moment de nous brouiller avec nos meilleurs clients. La galerie traverse une mauvaise passe, les gens n'investissent plus dans l'art...

Florence le coupa, elle n'avait pas envie d'entendre un réquisitoire sur la vulgarité de notre société.

– Je suis désolée, mais hier soir je n'étais pas dans mon assiette. L'entretien avec l'inspecteur m'a laissé un sentiment de malaise.

– Vraiment? J'ai trouvé ses questions plutôt anodines. Ne t'inquiète pas. A mon avis, nous n'allons pas le revoir avant longtemps. Maintenant, mettons-nous au travail.

D'une main ferme, il la guida vers la grande salle d'exposition. Au milieu de la pièce, la longue table Louis XV était recouverte de dossiers. Ce désordre jurait avec le reste de la pièce si parfaitement rangée. Florence frissonna comme si ces papiers éparpillés reflétaient son propre trouble.

Elle regarda son mari tandis qu'il compulsait la liste des tableaux qu'elle lui avait soumise pour la prochaine vente. Edouard soignait son apparence, elle ne l'avait jamais surpris en tenue débraillée. Si, une fois. Quand ils dormaient encore dans le même lit, quand ils partageaient encore la même chambre. Mais après sa fausse couche, elle était devenue insomniaque et c'est elle qui avait proposé de dormir dans la chambre d'amis. Juste le temps de retrouver son sommeil de bébé. Mais le bébé était mort, et dans sa mort il avait entraîné une partie de son innocence. Et les semaines se transformèrent en mois, presque par hasard. Chacun avait pris ses petites habitudes. Ils avaient plus de place pour ranger leurs affaires, Edouard pouvait lire tard sans que la lumière la dérange et elle pouvait regarder la télévision dissimulée dans son placard sans devoir supporter les regards critiques de son mari. Cette situation provisoire durait depuis cinq ans.

Au début, ils faisaient l'amour au moins une fois par semaine, comme s'ils voulaient prouver que cet éloignement temporaire ne changeait rien à l'ardeur de leur relation. Mais ils étaient souvent fatigués le soir et le matin Edouard supportait mal de traîner au lit alors qu'elle adorait les grasses matinées. Tout naturellement, les étreintes s'étaient espacées. Elle ne lui en

voulait pas, au contraire; depuis sa fausse couche, depuis que les médecins lui avaient affirmé qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfant, son appétit sexuel s'était mis au régime. Maintenant, elle picorait des miettes, histoire de ne pas mourir de faim. Mais la passion, le corps qui devient moite de désir, qui attend en vibrant et qui s'offre en hurlant, c'était terminé. Elle venait d'avoir quarante ans, encore quelques années à supporter ces étreintes rapides et la ménopause boufferait les restes. Le chapitre serait clos.

Edouard lui posa une question qui la tira de sa rêverie mais il n'attendit pas sa réponse et continua de soliloquer. Oui, Edouard était toujours impeccable, la carte de visite de la galerie Maudet. Raffiné, cultivé, galant avec les femmes, poli avec les hommes, un rien obséquieux, mais quand on flirtait avec les œuvres d'art, on pouvait se permettre un zeste de prétention.

– Alors qu'est-ce que tu en penses?

Il avait l'air soucieux et Florence ressentit une bouffée de tendresse pour cet homme qui avait construit sa vie autour d'elle. Elle lui répondit avec enthousiasme.

– Je pense que le thème est intéressant et les tableaux choisis parfaits. Mais Edouard, pourquoi ne pas mettre un peu de fantaisie dans le titre pour une fois?

– A quoi penses-tu?

Elle savait que le terrain était glissant, mais elle continua:

– «Paysages marins du XIX^e siècle», tu ne trouves pas que c'est un peu banal?

– Pas du tout, mais que proposes-tu à la place?

En examinant les photocopies des tableaux choisis, Florence dit:

– On retrouve souvent un personnage isolé face à la mer, comme s'il cherchait une réponse à ses questions dans la masse d'eau qui lui fait face.

– Et alors?

– Alors, on pourrait trouver un titre du style: «L’homme et la mer, un reflet de l’âme». En voyant la moue de son mari, Florence s’empressa d’ajouter,

– C’est juste une idée.

– Ecoute Florence, on en a déjà discuté, nous ne sommes pas une galerie d’art conceptuel. Nos clients attendent du classique, ils ont leurs repères et n’entendent pas être bousculés. D’ailleurs, tu te rappelles quand...

Mais Florence n’écoutait plus, elle connaissait la suite. Une fois de plus, Edouard avait gagné. Une victoire facile. Il y a quelques années elle n’aurait jamais capitulé aussi rapidement.

Des pas résonnèrent dans l’entrée, Claude était arrivée.

Épisode 042

Edouard serra chaleureusement les mains de Claude entre les siennes et lui demanda comment allait Aurélie.

– Elle va mieux, heureusement. Pour la première fois depuis des semaines, elle n’a pas été réveillée par un cauchemar.

Tout en parlant, Claude examinait les dossiers posés sur la table.

– Ces tableaux sont magnifiques, j’ai toujours eu un faible pour les paysages marins, ils sont souvent empreints de nostalgie tout en laissant place à la rêverie.

Florence approuva, mais elle ne voulait pas relancer le débat, Edouard était englué dans ses principes et il n’en démordrait pas. Changeant de sujet, elle demanda:

– Hier soir, nous avons rencontré David au gala de charité, il nous a appris que l’Inspecteur Morales allait interroger Lilie. Ne croyez-vous pas que c’est prématuré?

Se penchant affectueusement vers Claude, Edouard renchérit:

– Aurélie est si fragile, il vaudrait mieux attendre que sa santé se stabilise avant de lui imposer cette épreuve.

Claude s’assit comme écrasée par le poids de ses paroles.

– J’ai beaucoup hésité avant d’accepter, mais David a raison, il faut que Lilie affronte ses peurs.

Avec douceur, Florence mit la main sur son épaule et lui dit:

– Vous êtes très courageuse, Claude. N’oubliez pas que vous pouvez compter sur nous et n’hésitez pas à prendre un jour de congé pour cet interrogatoire.

– Merci beaucoup. Vous êtes tellement gentils, je ne sais pas ce que je serais devenue sans vous. En fait, l’entretien avec l’inspecteur est déjà fixé, il aura lieu demain après-midi.

– Aussi tôt?

– Oui, David m’a conseillé d’agir.

Malgré leur désapprobation, Florence et Edouard n’insistèrent pas et la conversation se reporta sur l’organisation de la prochaine vente aux enchères. En réalisant que la vente aurait lieu dans moins de deux semaines, Claude sortit son carnet de notes et écrivit tout en commentant sa liste:

– Téléphoner à l’imprimeur pour la plaquette

– Envoyer les invitations

– Prendre rendez-vous pour l’accrochage des tableaux

– Commander le buffet

Elle marqua une pause et s’adressa aux Maudet qui l’écoutaient attentivement.

– Pour le buffet, je commande comme d’habitude?

Claude avait posé la question pour la forme, elle savait que chez les Maudet, les commandes au traiteur étaient immuables. Pourtant, à sa grande surprise, Edouard prit la parole.

– Non, regardez avec Florence, elle a sûrement des idées pour varier l’ordinaire du traiteur.

En prenant tendrement sa femme par l’épaule, il ajouta:

– Je lui laisse carte blanche.

Comme elle n’était pas rancunière, Florence sourit et déposa un baiser sur la joue de son mari. Elle se sentait mieux, le malaise s’estompait, elle pouvait se concentrer sur son travail.

– Nous pourrions choisir une couleur dominante dans les plats, cela mettrait une touche d’originalité, qu’en pensez-vous?

Mais Claude et Edouard n'avaient pas entendu, ils étaient plongés dans l'examen du projet de la plaquette. Florence n'insista pas. Tout compte fait, elle préférait ne pas connaître leur avis.

Chapitre XI

Épisode 043

Raoul regarda sa montre, il était en avance. La voiture était garée plus loin, il ne voulait pas attirer l'attention sur elle. Aujourd'hui, le parc était presque désert. Quelques enfants s'amusaient sur la place de jeux en poussant des cris joyeux. Soudain, une fillette tomba de la balançoire et se mit à pleurer. Raoul ne supportait pas d'entendre un enfant chialer, il avait envie de la taper pour qu'elle se taise. Son père non plus ne supportait pas les chialeurs.

Le regard rivé aux gamins, il se rappela la nuit où sa petite sœur avait vomi dans son lit et criait pour qu'on vienne s'occuper d'elle. Mais sa mère était sortie, c'était très rare d'habitude elle ne sortait jamais, pourtant ce jour-là, elle était allée manger au restaurant avec des copines et pendant ce temps sa sœur n'avait rien trouvé de mieux que de tomber malade. Elle hurlait, hurlait, c'était insupportable. Finalement, il s'était levé pour essayer de la calmer, mais quand il était arrivé dans la chambre, son père tenait le petit corps à bout de bras en le secouant dans tous les sens. «Tais-toi, arrête, arrête,» mais les cris se transformèrent en sanglots de terreur et alors son père la laissa tomber, non, il ne la laissa pas tomber, ça c'était la version pour les flics, il avait projeté sa petite sœur de toutes ses forces sur le carrelage.

Raoul secoua la tête pour chasser les cris qui résonnaient encore dans son crâne. Avant «l'accident» Clara ne marchait pas encore, après elle ne pouvait plus marcher, sa colonne

vertébrale avait été brisée à trois endroits. Sa mère resta encore six ans avec eux, et puis, un jour elle fit sa valise et partit, avec Clara. Il ne l'avait jamais revue.

L'horloge de l'église qui dominait le parc sonne quatre coups qui firent sursauter Raoul. Il se retourna comme si son père le poursuivait avec ses objets de torture. «Vilain garçon, y a des traces dans ton lit, des traces impures, tu dois être puni».

– Salut.

Raoul échappa de justesse à la punition paternelle, le jeune pédé l'avait sauvé, il lui en était reconnaissant, mais il ne changerait pas ses plans pour autant.

– Salut, je t'emmène faire un tour.

Aujourd'hui, il avait choisi de mettre un pantalon noir moulant et une chemise jaune pâle sous son blouson. Il préférait ne pas se faire remarquer. Cela faisait partie de son plan. Le jeune gars, par contre, ne passait pas inaperçu. Jeans troués, veste noire cintrée, cheveux décolorés. Le type même de la pédale en chasse. Steve – il s'appelait Steve – s'arrêta pour allumer une clope.

– Dépêche-toi de la finir avant de monter dans la bagnole.

Il avait parlé trop brusquement, mais il ne voulait pas laisser des traces de fumée dans la voiture.

– Doucement, t'inquiète pas pour ta caisse. Dis-moi plutôt où on va.

– Tu verras, c'est une surprise.

– J'adore les surprises.

Épisode 044

Le temps instable avait découragé les habitués promeneurs et le parc était pratiquement désert. Maria respira profondément le mélange de parfums que dégageaient les buissons printaniers.

– C'est merveilleux, n'est-ce pas?

Maria se retourna pour regarder d'où venait cette voix douce, mais elle ne vit personne. Alors elle réalisa que c'était la voix de la grand-mère.

– Un véritable hymne à la lumière. Vous ne vous sentez pas bien Maria?

– Si, si. Vous avez raison, c'est magnifique.

La grand-mère avait parlé, elle n'en revenait pas. C'était si rare.

– Je sais ce que vous vous dites, la grand-mère a parlé. Pourtant, cela n'a rien d'extraordinaire. Si je ne parle pas, c'est parce que l'on ne me dit jamais rien. Je suis une vieille femme, certes, mais je ne suis pas gâteuse. Ma fille me cache des choses que je suis en droit de savoir.

– Elle tient à vous ménager, votre santé fragile l'inquiète, elle se fait beaucoup de soucis pour vous.

– La vieillesse n'est pas une maladie. Elle est simplement une étape dans la vie qui nous oblige à vivre plus lentement en acceptant l'usure de la machine. D'ailleurs, asseyons-nous sur ce banc, à l'abri de la bise, mes vieux os ont besoin d'une pause.

Maria regarda la grand-mère qui lui sourit en disant:

– La vie avec le Colonel n'était pas toujours facile, et vous êtes bien placée pour le savoir. Il ordonnait et les autres exécutaient sans discuter. Ceux qui avaient la prétention de le contredire s'engageaient dans une bataille perdue d'avance. Elle fit une pause puis continua. Nous nous sommes rencontrés sur le tard. Il était en service avec sa garnison dans mon village. Un soir, il est venu manger dans l'auberge de mes parents, c'est moi qui l'ai servi. Il est revenu le lendemain et les jours suivants. Avant de repartir, il s'est entretenu avec mon père et lui a demandé ma main. Mon père a hésité, j'étais une employée efficace et bon marché. Alors le Colonel lui a proposé un dédommagement, une coquette somme d'argent qui a décidé mon père à accepter son offre. Je me suis très vite retrouvée enceinte. La grossesse fut difficile et l'accouchement long et pénible. Le Colonel était déçu d'avoir une fille, mais les

médecins étaient clairs, nous n'aurions pas d'autres enfants, c'était trop risqué, mon organisme fragile ne le supporterait pas. Après cet événement, le Colonel a décrété que je devais être ménagée. Pas de tracas inutiles plus de tâches domestiques fatigantes. Et cette vie m'a convenue... jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à ce que mon médecin me confirme ce que je savais déjà, à savoir que la grosseur sur la droite de ma poitrine n'est pas un vulgaire kyste, mais une tumeur cancéreuse. Elle marqua une pose et se tourna vers Maria.

– Mais vous étiez au courant, n'est-ce pas?

– Carmen m'avait dit qu'elle avait senti une grosseur en faisant votre toilette. Mais elle n'osait pas vous en parler de peur de vous inquiéter.

– Est-ce qu'elle l'a dit à ma fille?

– Non, pas encore.

La pluie s'était mise à tomber, mais la grand-mère ne s'en soucia pas. Elle se redressa et dit:

– Maria, il ne faut pas que Claude l'apprenne par Carmen, c'est moi qui lui en parlerai. De toute façon, à mon âge, la maladie évolue très lentement, et je serai morte d'usure bien avant que les cellules cancéreuses grignotent mes organes vitaux. Mais j'ai réalisé que le temps de l'assistance était terminé. Dès maintenant je vais prendre ma vie, ou du moins ce qu'il en reste, en main. Maintenant racontez-moi tout, de quelle enquête s'agit-il? Et encore une chose, Maria, vous pouvez m'appeler par mon prénom, c'est incroyable, dans cette maison, plus personne ne sait comment je m'appelle, il est temps que cela change.

Maria prit le parapluie qui reposait à leurs pieds, l'ouvrit et commença à raconter les événements de ces derniers jours. Elle parla sans retenue, Louise l'avait bien dit, le temps de l'assistance était révolu.

Épisode 045

Lorsque la voiture démarra, elle enfourcha son vélomoteur et la suivit. Le ciel s'était obscurci et la pluie se mit à tomber comme si les éléments avaient décidé de lui barrer la route. Mais rien ne pouvait l'arrêter, elle se sentait invulnérable, une justicière des temps modernes volant au secours de son amour menacé. La voiture était bloquée dans les embouteillages de fin de journée ce qui facilitait sa filature. Toutefois, elle faillit la perdre à plusieurs reprises car son casque se remplissait de buée et elle devait souvent s'arrêter pour l'essuyer.

Il faisait presque nuit maintenant, pourtant c'était seulement cinq heures. On aurait dit que quelqu'un avait éteint la lumière pour ne plus voir la misère du monde.

Carmen était frigorifiée, la pluie avait gorgé ses habits d'eau glacée qui lui dégoulinait le long des jambes.

Finalement la voiture ralentit et se parqua au bord du lac, juste en face du port. A part quelques promeneurs de chiens camouflés sous leur parapluie, le quai était pratiquement désert. Elle posa soigneusement son engin contre un arbre et attendit. Depuis son poste d'observation elle distinguait l'intérieur de la voiture éclairé par un lampadaire qui se trouvait à quelques mètres. Les deux hommes ne semblaient pas pressés de sortir, ils discutaient bien au chaud dans leur grosse bagnole pendant qu'elle se gelait à attendre qu'ils daignent se bouger. Elle commençait à flancher. La bise glacée lui tournait autour comme pour la capturer et la projeter dans les vagues.

Enfin, les portières s'ouvrirent et les deux hommes se dirigèrent vers le port. Le jeune gars semblait nerveux, il jetait des regards autour de lui, comme pour vérifier qu'ils n'étaient pas suivis. Mais Carmen restait loin derrière eux, elle ne voulait pas se faire repérer. La pluie et le vent n'avaient pas l'air de les déranger; ils s'avancèrent sur la jetée extérieure, celle qui était baignée par la lumière du phare. Les drisses des mâts des

bateaux giflés par la bise s'entrechoquaient dans un vacarme de clochettes devenues folles. Le phare se mit à clignoter.

Carmen se rapprocha, juste à temps pour les voir enjamber le bastingage d'un voilier. C'est à ce moment qu'elle paniqua. Qu'est-ce qu'elle pouvait faire? Chercher de l'aide? Elle passerait pour la dernière des idiots et Raoul la détesterait. Non. Elle ne devait compter que sur elle-même aussi stupide soit-elle, car elle était stupide et cette filature, ridicule. Elle se sentait minable et terrifiée.

Les deux hommes disparurent dans la cabine. Alors Carmen fit la seule chose qui lui traversa l'esprit, elle grimpa sur le bateau.

Les voix lui parvinrent assourdies par le grondement des vagues et le tintement des clochettes. Il fallait qu'elle se rapproche. En rampant, elle se posta en haut des marches qui menaient à la cabine. Une lampe à huile éclairait faiblement leurs visages. Raoul semblait furieux et le jeune mec terrorisé.

C'est alors qu'elle la vit briller dans la lueur de la lampe. Une lame effilée, tranchante, celle du couteau du père de Raoul, relique de son enfance qu'il astiquait avec adoration.

Ensuite, tout se passa très vite. Le jeune mec pointa un flingue sur la tempe de Raoul en criant, mais Carmen n'entendit rien, elle se rua dans la cabine en poussant un hurlement.

Surpris, Raoul lâcha son couteau. L'autre en profita pour l'immobiliser, mais Raoul était plus costaud et il réussit à le déstabiliser. Le pistolet était tombé et elle le ramassa, mais Raoul l'agrippa pour le lui arracher et un éclair assourdissant jaillit de ses entrailles couvrant le bruit des clochettes qui continuèrent à résonner dans sa tête.

Steve regarda l'ambulance disparaître dans le brouillard. Il avait complètement merdé sur ce coup-là et il pouvait dire adieu à sa promotion tant attendue. Robert, son collègue, celui qui était sensé le couvrir en cas de problème, éternua en pestant.

– Et merde, j'ai attrapé une crève.

– Ne t’inquiète pas, avec la suspension qui nous pend au nez, tu auras le temps de te soigner.

– Ecoute-moi bien, Steve. Je n’ai pas l’intention de trinquer pour tes conneries. Il va falloir que tu assumes.

Furieux, Steve lui dit:

– Mais pourquoi, tu ne l’as pas empêchée de monter sur le bateau?

– Je croyais qu’elle était complice.

– T’es encore plus con que je croyais. L’agresseur des bars a toujours agi seul. Et tu aurais dû te rendre compte que c’était une débutante. Elle ne les aurait jamais suivis en mobylette si elle avait été dans le coup.

Mais Robert avait raison sur un point. C’était lui qui paierait les pots cassés.

Épisode 046

– Entre Robin, je vais réchauffer ton repas, tu dois crever de faim.

Robin remercia chaleureusement sa belle-sœur. Oui, la journée avait été rude et il était affamé. Les interrogatoires des personnes présentes au vernissage n’avaient rien donné. Personne n’avait fait attention à Nicky, à croire qu’il était invisible. Et pour couronner le tout, ce soir Jobin l’avait appelé sur son portable alors qu’il se rendait au dîner d’anniversaire de son neveu. Il devait aller de toute urgence au port où une fusillade avait éclaté. Une femme était grièvement blessée. Sur place, il avait constaté les dégâts. Il ferait son rapport demain en essayant de ne pas charger Steve. Malgré son tempérament impétueux et son ambition parfois agaçante, c’était un bon flic. Quand au présumé agresseur des bars, c’était l’inspecteur Jobin qui s’en occuperait. Il avait assez à faire avec le meurtre de Nicky.

Alice le précéda dans le corridor en criant:

– Laurent, Loïc, éteignez cette télé, et venez nous rejoindre.

– On arrive.

Robin n'avait pas vu son neveu depuis plusieurs semaines et il fut frappé par sa ressemblance avec son père. Même regard malicieux, mêmes cheveux cuivrés. Il avait beaucoup grandi et son corps s'était modifié, il entrait dans l'adolescence et Robin eut la vision fugace d'un petit enfant blotti au creux de son épaule qui suçait son pouce en poussant des soupirs d'aise devant Bambi. Mais quand il serra Loïc dans ses bras en lui souhaitant un joyeux anniversaire, il croisa ses yeux pétillants et Robin oublia son éclair de nostalgie.

Pendant qu'il engloutissait son repas, les trois autres lui racontèrent les derniers événements. Comme d'habitude, Robin avait du mal à les suivre car ils parlaient tous en même temps. Ils racontaient bien la même histoire, mais chacun y allait de sa version personnelle. Les points de vue variaient, surtout quand il était question du travail scolaire de son neveu. Lui trouvait que c'était suffisant, mais ses parents pensaient qu'il pouvait faire beaucoup mieux. Alors, invariablement, Loïc prenait son oncle à témoin en l'implorant de lui raconter pour la centième fois ses frasques d'écolier. Et invariablement, Robin racontait les mêmes histoires en inventant des détails, ravi des éclats de rire de son neveu. Il se sentait bien ici. C'était sa petite famille, et depuis son divorce, la seule qui lui restait.

Après le dessert, son frère et son neveu retournèrent devant la télé. C'étaient des mordus de football. Robin n'aimait pas regarder courir des athlètes depuis un fauteuil, cela lui donnait mauvaise conscience. Alors il resta avec Alice et l'aida à ranger la cuisine.

– Ça avance ton enquête?

– Pas vraiment, j'ai le sentiment étrange d'être mené en bateau.

Robin parlait rarement de son boulot, mais Alice avec sa grande oreille savait écouter et trouver les mots justes pour l'encourager quand il avait l'impression de tourner en rond.

– Ce n'est pas étonnant, personne n'a envie de réveiller des fantômes.

– En effet. Mais c'est surtout ce qui touche à la galerie Maudet qui m'intrigue.

Alice brandit son torchon dans sa direction.

– Elle, je la connais.

Le ton incisif de sa belle sœur le surprit. Elle continua.

– Florence, elle était avec moi au collège.

– Et tu l'as revue depuis?

– Oui, quelques fois. Par hasard. L'année passée nous avons eu une soirée des anciens du collège Rousseau. Elle était là. Elle ne m'a pratiquement pas parlé, mais ses paroles m'ont blessée, et j'ai eu l'impression de me retrouver à dix-huit ans, petite boulotte mal dans sa peau en admiration devant la belle Florence. Tu vois, Robin, les choses ne changent pas: vingt ans plus tard, Florence porte sa quarantaine sans une ride, et moi, je suis toujours aussi rondelette. Florence aimait exploiter ses admirateurs. J'en étais une, peut-être la plus fervente, elle était tout ce dont je rêvais. Bref, pendant cette soirée, elle m'a fait une réflexion du style «ça fait plaisir de voir que certaines choses ne changent pas» en faisant mine de caresser mes bourrelets. Alors, lorsque l'autre jour je l'ai vue sortir de l'hôpital en pleurant, je ne me suis pas arrêtée.

Alice se leva, posa sa tasse dans l'évier et dit:

– Je m'en suis voulu après coup, mais j'étais en retard pour mon service et je ne voulais pas faire attendre l'infirmière de nuit.

Plus tard, en marchant dans les ruelles désertes en direction de chez lui, Robin se demanda ce qui avait bien pu faire verser des larmes à la belle Florence.

Épisode 047

Son lit jonché de sacs à main ressemblait à un repère de pickpockets. Claude avait toujours eu un faible pour les sacs, mais elle ne se souvenait pas en avoir accumulé autant. C'est vrai qu'elle avait du mal à se débarrasser de ce qu'elle n'utilisait plus, elle gardait tout, comme si chaque objet était une pièce d'un gigantesque puzzle dont elle serait la seule à connaître le motif final.

Après avoir longuement hésité, elle opta pour un sac bleu marine en cuir souple. Sobre et élégant. C'était parfait. Mais finalement, elle choisit le beige et, avant de changer d'avis, fourra les autres dans l'armoire.

Elle avait décidé de se rendre au restaurant à pied, un peu d'exercice ne lui ferait pas de mal et elle détestait conduire de nuit. Raoul aurait pu l'amener, mais il était introuvable. Carmen aussi d'ailleurs. Claude était légèrement contrariée par leur absence, même si Maria lui avait assuré qu'elle s'occuperait de Lilie. Pour une fois qu'elle sortait, elle aurait préféré que Carmen soit là. On ne savait pas ce qui pouvait arriver avec une dame âgée et une petite fille sujette à des crises d'angoisses.

Claude avait exceptionnellement autorisé sa fille à regarder un dessin animé avec Maria. Depuis qu'elles avaient emménagé chez sa mère, elles n'avaient plus la télévision. Claude ne voulait pas que sa fille passe ses journées devant le petit écran. Ne pas regarder la télé l'obligeait à lire, à bricoler, à s'occuper sans s'abrutir. En plus, elle ne voulait pas imposer le bruit d'une télévision à sa mère. Mais parfois Claude autorisait Lilie à aller dans la chambre de Maria pour regarder une cassette. Alors Lilie s'installait sur le canapé avec un paquet de bonbon et ne décollait pas jusqu'à la fin du film.

Ce soir, elle avait choisi de revoir Merlin l'Enchanteur, son dessin animé préféré, même si à chaque fois elle fermait les yeux quand la sorcière se transformait en dragon.

Avant de partir, Claude entra doucement dans la chambre de Maria pour leur dire bonsoir. La pièce était plongée dans la pénombre et elle attendit un moment sur le pas de la porte que ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Alors elle devina trois silhouettes serrées sur le petit canapé qui avait été déplacé devant l'écran pour l'occasion. En s'approchant pour embrasser sa fille, elle réalisa que la troisième spectatrice était sa mère. Incroyable. Elle n'avait jamais vu sa mère regarder la télévision et d'habitude, à cette heure-là, elle était déjà couchée. En apercevant sa fille, Louise se leva et l'embrassa chaleureusement.

– Bonne soirée ma chérie, et ne t'inquiète pas pour Lilie, nous veillons sur elle.

Suffoquée, Claude ne répondit pas. Elle n'aurait jamais cru sa mère capable de veiller sur qui que ce soit.

Arrivée en bas de l'escalier, elle remonta son col et ajusta les pans de son manteau pour affronter le froid. C'est seulement au coin de la rue voisine qu'elle se rendit compte qu'elle chantonnait, comme si les branches ballottées par la bise lui soufflaient une mélodie.

Chapitre XII

Épisode 048

David commanda un apéritif. Il était en avance et il avait besoin d'un remontant pour se détendre.

En regardant par la fenêtre, il vit une petite silhouette emmitouflée dans un manteau noir sautiller sur les pavés pour éviter les flaques. La pluie commençait à tomber et elle tenait son sac sur la tête pour se protéger. Elle était si frêle, si vulnérable. David sentit une bouffée d'émotion le submerger et quand elle lui sourit en agitant la main, il réalisa que les accusations de Philippe n'étaient pas sans fondement, il était en train de tomber amoureux.

Le restaurant commençait à se remplir, il avait choisi un endroit animé pour qu'elle se sente à l'aise. Il voulait que cette soirée soit parfaite.

Le repas était délicieux, le serveur discret mais efficace et après avoir commandé le dessert Claude soupira d'aise en plantant ses coudes sur la table.

– Merci David pour cette soirée. Vous avez choisi le restaurant idéal, celui qui fait les meilleures crèmes brûlées de la ville si on en croit le serveur. Comment saviez-vous que c'était mon péché mignon?

– Ce doit être mon instinct de gastronome, une chose est sûre, je ne l'oublierai pas.

– C'est étrange, malgré l'inquiétude que j'éprouve pour l'entretien de demain, je me sens bien. C'est idiot, n'est-ce pas?

Comme si toutes ces années d'angoisses pouvaient se résoudre en un après-midi. Ridicule.

Elle avait parlé à voix basse, mais David avait entendu. Doucement, il prit ses mains dans les siennes.

– Non, tout ne sera pas résolu en un après-midi. Mais c'est un début, une porte qui va s'ouvrir pour nous indiquer le chemin à suivre.

Le regard de Claude s'était voilé et David s'empressa de changer de sujet.

– Maintenant montrez-moi le dessin dont vous m'avez parlé, celui du personnage masqué.

Claude rapprocha sa chaise de celle de David et ils examinèrent le dessin. Le personnage noir entouré d'eau semblait jaillir de la feuille, comme s'il voulait les attaquer, ou, comme le suggéra David, leur livrer un message. Mais le trou au niveau de la bouche supposait une interdiction de parler. Lilie, à travers ce sinistre personnage, lançait un appel au secours. Elle risquait de se noyer. Du moins, c'est ainsi qu'ils interprétèrent la présence de toute cette eau autour du personnage.

– Claude, j'aimerais montrer ce dessin à un confrère spécialiste en analyse iconographique. Ce serait intéressant d'avoir son point de vue. David pointa une masse grise sur la droite du dessin. Il pourra peut-être nous éclairer sur la signification de cette forme arrondie.

Ils continuèrent à spéculer sur l'interprétation du dessin puis préparèrent une série de questions qu'ils soumettraient demain à l'inspecteur Morales avant l'entretien.

A aucun moment, ils pensèrent qu'elle avait dessiné ce qu'elle avait vu.

Plus tard, David insista pour la ramener chez elle. Sur le chemin du retour, ils croisèrent une ambulance qui fonçait en direction de l'hôpital. Le hurlement de la sirène semblait traîner dans la rue comme si le bruit n'arrivait pas à suivre le véhicule. Claude frissonna et secoua la tête pour chasser des images morbides qui menaçaient de venir gâcher la soirée.

Ce n'était pas l'ambulance qui troublait David mais le désir. Il fallait qu'il fasse quelque chose, la prendre dans ses bras, l'embrasser, n'importe quoi, mais surtout ne pas la laisser partir comme ça. Pour une fois, il devait agir, sortir de sa réserve.

Mais lorsqu'ils arrivèrent devant l'entrée de son immeuble, David n'avait rien fait et quand Claude lui tendit la main en lui souhaitant bonne nuit, il sut que c'était trop tard.

Épisode 049

Robin passa une partie de la nuit à consulter le dossier de l'affaire de la station-service. Il y avait trois classeurs, dont un composé uniquement de photographies. Images sinistres de cadavres calcinés. Sur un cliché, le corps du pompiste était recroquevillé comme s'il avait voulu se cacher derrière un minuscule abri. Des lambeaux de salopette lui collaient au corps, seules les bretelles étaient intactes.

En regardant les photographies du corps de Paolo, Robin ressentit une bouffée de colère qui le surprit. S'il évitait de s'impliquer affectivement dans ses enquêtes, il ne s'habituaient pas aux atrocités que les humains s'infligeaient entre eux. Un tas d'habits déchiquetés gisait au milieu de sachets calcinés. Le visage tourné vers le plafond était méconnaissable. Bouillie informe défigurée par la haine de son assassin. Paolo n'avait pas été tué, il avait été massacré. Aucun mot n'aurait pu exprimer la force de cette haine. Robin examina l'arrière plan à la loupe. Le comptoir noirci était visible derrière des étagères métalliques entassées sur le cadavre. Sur le comptoir, la caisse enregistreuse trônait, intacte. Pas de tiroir éventré, aucune miette de billet. Non, le vol n'avait rien à voir dans cette affaire. Paolo avait été tué à bout portant. Son assassin devait être derrière le comptoir, il s'était débarrassé du pompiste et avait attendu tranquillement que Paolo vienne payer son essence, comme chaque samedi.

Sur la photographie suivante, Robin découvrit le Paolo d'avant, celui qui avait déchaîné les passions. Un homme jeune le regardait d'un air conquérant. A l'arrière-plan, la mer brillait dans la lumière orangée d'une fin d'après-midi. La flamme de vie qui brillait dans les yeux de Paolo était insoutenable. Robin reposa la photographie en frissonnant.

Le dossier avait été soigneusement établi, mais Robin ressentit un malaise en refermant le troisième classeur. Différents articles étaient classés par ordre de parution. Les journalistes relataient les faits en amplifiant les détails sordides. Les motifs du double crime restaient obscurs, mais chaque journaliste proposait son hypothèse personnelle. L'affaire avait défrayé la chronique jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par une autre. Pourtant, malgré la diversité des articles, il existait un point commun entre eux. Aucun ne parlait de la petite fille. Robin rangea soigneusement le classeur avec les autres pièces du dossier. Il avait besoin de repos. L'appartement était calme, la ville s'accordait une pause. Robin profita de cet instant pour s'écrouler sur son lit. Une musique de jazz lui titilla l'oreille, et il s'endormit en se disant qu'il n'avait pas le courage de se lever pour éteindre la radio.

Épisode 050

La chambre était plongée dans la brume d'une journée sans soleil. Carmen somnolait sur son lit d'hôpital. Les médecins lui avaient assuré que l'opération s'était bien passée, qu'elle était hors de danger. Ils avaient été moins optimistes quant aux possibles séquelles liées aux blessures du poumon mais elle ne voulait pas y penser maintenant.

Elle s'était conduite comme une idiote, quel gâchis. Les images de la veille défilèrent à toute vitesse dans sa tête, elle essaya de se lever pour les chasser, mais des tuyaux rattachés à

une potence l'empêchaient de bouger. Elle était blessée et prisonnière. Bien fait pour elle, tout était de sa faute.

Une infirmière entra doucement dans la chambre et fixa un sachet transparent à la colonne du goutte-à-goutte. De sa voix calme, elle lui dit que le médecin lui avait prescrit de la morphine pour atténuer la douleur. Carmen n'avait pas mal, sa vie s'écoulait sans peine de son corps trop faible pour la retenir. Mais elle n'allait pas refuser un petit voyage dans l'oubli, un moment de répit dans cette tourmente. Elle fixa le liquide qui coulait dans ses veines. Les gouttes s'accrochaient au flacon comme si elles avaient peur de tomber, de se laisser aller dans ce tuyau qui les menait vers l'inconnu.

Bercée par la morphine, Carmen n'entendit pas frapper. Mais quand Raoul s'assit sur le rebord du lit, elle émergea de sa torpeur et ouvrit les yeux.

– Carmen, je suis si heureux de savoir que finalement tes blessures ne sont pas si graves. Tu pourras sortir dans quelques jours et ensuite tout sera comme avant.

Mais Carmen ne voulait surtout pas parler d'avenir ni de passé, d'ailleurs. Elle lui demanda:

– Alors, ils t'ont relâché, pourquoi?

Raoul semblait d'excellente humeur.

– Ils n'avaient pas assez de preuves pour m'arrêter. Après des heures d'interrogatoire, on m'a flanqué dans une cellule pour la nuit. Ce matin, on m'a passé les menottes et conduit en fourgon avec cinq autres gars dans une clinique pour une identification. Un mec avec une balafre sur le crâne nous a auscultés comme si nous étions un troupeau tout juste bon pour l'abattoir. Ensuite, les flics nous ont fait sortir et ils m'ont relâché avec les recommandations habituelles, à savoir ne pas quitter la ville.

Comme Carmen ne réagissait pas, il continua:

– Tu imagines, je suis libre. Et comme s'il se rendait compte que sa joie était déplacée dans cette chambre d'hôpital, il ajouta. Libre de changer, libre de redevenir l'homme que tu aimes.

Il lui prit la main et l'embrassa tendrement.

On frappa à la porte.

Sans attendre de réponse, Maria entra dans la chambre. En voyant le sourire satisfait de Raoul elle se raidit... Heureusement Raoul prétextait une course urgente et les deux femmes se retrouvèrent seules.

La porte à peine refermée, Maria explosa.

– Comment peux-tu supporter sa présence? Il a failli te tuer!

– Ce n'était pas de sa faute, le coup est parti tout seul.

– Peut-être, mais ne lui pardonne pas aussi facilement. Des accusations très graves pèsent sur lui.

Carmen soupira en fermant les yeux.

– La police n'a pas pu prouver qu'il était l'agresseur des bars, c'est pour cela qu'ils l'ont relâché.

Alors Maria remarqua la pâleur de la jeune femme. Elle avait l'air d'une toute petite chose engloutie par la blancheur de la literie. Un bandage lui entourait le torse et le bras gauche. La balle avait miraculeusement épargné les organes vitaux comme si elle avait modifié sa trajectoire en réalisant qu'elle s'était trompée de cible.

Épisode 051

Carmen s'en sortirait, c'était une costarde. Une de ces femmes fortes, pas une minette qui pleurnichait au moindre bobo. Il ne supportait pas les femmelettes qui se la jouaient fragile dès que leur homme montre qui était le chef. Au moins Carmen, elle, avait vite compris qui dirigeait leur couple. Il était irrésistible et elle n'avait jamais essayé de lui résister. Irrésistible. Il aimait bien le son de ce mot. Les «*rr*» roulaient sur le palais comme des boules de billard sur un tapis bien astiqué. «*Tiens, bonne idée, un petit billard avec les copains, histoire de faire un peu d'exercice et de me changer les idées.*» Raoul détestait les hôpitaux. L'odeur de désinfectant mélangé à celle de la pisserie qui devait s'échapper des lits des malades lui donnait la nausée. Et

aujourd'hui, en voyant sa femme avec ces tuyaux qui lui sortaient des trous de nez, il avait failli dégueuler le trop plein de pain rassis englouti à la prison.

En évoquant la prison, Raoul était submergé par une bouffée de colère. Ce salaud de flic avait osé lui tendre un piège. Pourtant, le petit cul avait adoré la balade en Mercedes, il en était certain, il avait bien vu la bosse qui déformait son pantalon. Mais il se vengerait, il élaborerait un plan. Et cette fois, il ferait bien attention de ne pas se faire pincer. La prison, c'était bon pour les bandits. Il était un justicier qui nettoyait la vermine. Les flics auraient dû lui donner une médaille, le féliciter pour ses actes de bravoure, l'encourager à continuer sa mission.

Lorsqu'il pénétra dans la salle de billard, Raoul était d'excellente humeur. Ses copains, l'accueillirent chaleureusement, ils voulaient tout savoir sur sa nuit passée au trou. Raoul leur raconta une version dans laquelle il se posait en martyr, pauvre victime tabassée par les flics. Lorsqu'un de ses copains s'étonna de l'absence de blessures sur son visage, Raoul lui répondit en chuchotant que ces porcs savaient exactement où frapper pour ne pas laisser de marques. Les autres hochèrent la tête en signe d'assentiment.

Un joueur de la table voisine prit part à la conversation, il connaissait les méthodes de ces salauds, sa femme lui en parlait quelquefois, elle avait l'occasion d'assister à des passages à tabac. Parfois, les mecs saignaient comme des cochons et elle avait beau frotter, les taches laissent des auréoles brunâtres sur le carrelage. Norbert – il s'appelait Norbert – raconta à son auditoire que sa femme travaillait comme femme de ménage au commissariat central. Il ajouta en savourant ses mots:

– Vous voyez, les gars, moi, les renseignements je les ai tout chauds, tout frais. Là-bas, personne ne s'intéresse à une boniche. Alors, si vous avez besoin d'un tuyau, n'hésitez pas à me demander.

Comme les autres, Raoul remercia chaleureusement le mec qui lui fait un clin d'œil entendu et il alla se commander une

bière. Installé au bar, il guettait discrètement le fameux Norbert. Il avait appris à se méfier des gars qui lui tombaient dans les bras Mais Norbert paraissait inoffensif. Sa nouvelle notoriété lui avait valu des compagnons de jeu inespérés et il avait l'air de bien s'amuser avec ses nouveaux camarades.

Rassuré, Raoul cessa sa surveillance. Ce mec était un balourd sans amis qui avait trouvé un truc pour se faire remarquer. Le rire de Norbert résonnait dans la salle. Non, cette couche de gras ne lui poserait aucun problème, elle pourrait même lui être utile, mais il resterait sur ses gardes. Il ne se ferait pas berner une deuxième fois.

Épisode 052

– Entrez, mais laissez votre parapluie sur le palier, j'ai déjà assez à faire sans devoir éponger le mauvais temps.

Robin ne répondit pas. En pestant, Maria fit mine de se désintéresser du policier et concentra son attention sur une toile d'araignée qui prenait naissance à l'angle de l'entrée et du corridor qui débouchait sur les chambres des domestiques.

– Ce n'est pas aujourd'hui que ces saletés vont être nettoyées.

C'était étrange, cette grosse femme qui grognait dans son coin. Elle ne s'adressait pas à lui, et Robin ne dit rien, mais il se rapprocha et déboutonna lentement son imperméable. Si Maria voulait lui parler, elle saisirait l'occasion.

– Si Carmen n'était pas à l'hôpital, elle pourrait s'en occuper, elle n'a pas son pareil pour astiquer une maison, une vraie perle.

Robin suspendit son imperméable au portemanteau et demanda à la cuisinière ce qui était arrivé à Carmen. Dès qu'il eut posé la question, Maria lui jeta un coup d'œil de conspirateur en posant un doigt sur ses lèvres.

– Attention, ici les murs ont des oreilles, Raoul risquerait de nous entendre. Je ne l'ai pas entendu rentrer, d'ailleurs, je me demande comment il ose encore se pointer dans cette maison

après ce qu'il a fait, mais c'est un malin, il sait comment la prendre. Carmen l'a toujours protégé envers et contre tout, mais maintenant trop c'est trop, il faut que cela cesse. Maria pointa un doigt menaçant sur le ventre de Robin. Comment avez-vous pu laisser sortir ce salaud?

– Écoutez Maria, je ne comprends pas de quoi vous parlez. Que s'est-il passé?

Alors Maria l'entraîna dans sa chambre et lui raconta la poursuite, la bagarre, les coups de feu. Elle s'enflamma en décrivant Carmen dans son lit d'hôpital, petite chose pâlotte harcelée par un mari repent.

– Mais Raoul ne changera jamais, il est mauvais.

Maria s'arrêta pour respirer et Robin en profita pour placer quelques mots.

– Si l'inspecteur chargé de l'enquête l'a relâché, c'est certainement qu'il n'y avait pas assez de preuves pour l'inculper.

– Arrêtez avec votre langage de flic, même si Raoul n'est pas l'agresseur des bars, c'est un fou dangereux capable de tuer sa femme.

– Carmen devrait porter plainte.

– C'est ce que je lui ai dit, mais elle ...

A ce moment, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Maria jeta un dernier regard à l'inspecteur Morales et quitta la pièce. Robin en profita pour fuir la petite chambre encombrée et s'engouffra dans un couloir étroit qui longeait la pièce. Les propos de la cuisinière l'avaient intrigué. Il se promit d'examiner l'affaire dès son retour au commissariat.

Le couloir débouchait dans la cuisine. Impressionné, Robin fit le tour de la pièce. Une gigantesque cheminée se découpait dans un mur noirci par des générations de viande grillée. En face, des dizaines de casseroles, poêles, couvercles et autres ustensiles étaient soigneusement suspendus. Chaque objet avait sa place et semblait attendre la maîtresse des lieux qui lui donnerait vie. Une petite table en bois recouverte d'une nappe en plastique se tenait en retrait de cette armée prête à concocter

des délices avec ses étranges ustensiles. Autour de la table, trois chaises semblaient converser. Robin s'assit sur celle qui faisait face à la fenêtre. La rumeur de la ville assourdie par les doubles vitrages semblait chantonner. En fermant les yeux, Robin respira profondément l'air chargé de résidus d'odeurs délicieuses imprégnées dans tous les recoins de la pièce. Le sandwich avalé en hâte au commissariat avant de venir avait déjà déserté son estomac qui gargouilla sous l'effet de ces images olfactives.

Une pression sur son avant-bras le fit émerger de sa rêverie. Incroyable, il s'était assoupi, aspiré par un bien-être qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps.

Épisode 053

Debout à ses côtés, une petite fille le dévisageait avec curiosité. Sans le quitter des yeux, elle grimpa sur un tabouret et saisit un paquet de biscuits posé sur le dernier rayon d'une étagère. Elle ne faisait aucun bruit, comme si son petit corps gracieux échappait aux contraintes de la gravité.

Aurélie bondit sur le carrelage. Elle aime faire de l'acrobatie, mais dans cette maison tout le monde le lui interdit. C'est le dernier paquet, il va falloir qu'elle supplie Maria d'en racheter, ce qui ne va pas être facile. Elle est devenue plus stricte ces derniers temps. Pour son bien-être paraît-il, pour éviter qu'elle finisse avec des trous dans l'estomac et des dents pleines de caries. Mais Aurélie aime le sucre. Même son médecin a reconnu que les sucreries l'aident à compenser. Compenser quoi? Depuis cinq ans, elle s'est conditionnée pour ne pas y penser. Mais aujourd'hui, elle va devoir se replonger dans ce cauchemar, revivre le jour de l'accident, ce samedi pas comme les autres qui a bouleversé sa vie.

Elle avait été si stupide! Si elle n'avait pas piqué sa crise pour avoir des bonbons, son papa serait toujours en vie, il ne l'aurait pas laissée toute seule avec ses remords.

Aurélie s'approche de Robin qui n'a pas bougé. Elle l'a observé depuis son arrivée dans l'appartement. Ce policier ne ressemble pas aux autres, ceux qu'elle voit passer dans la rue, ceux qui se baladent fièrement avec leur casquette grise vissée sur la tête et leur pistolet scotché à la ceinture, ceux qui ont l'air de chercher le méchant derrière chaque passant. Ce monsieur pas coiffé, avec son col élimé et ses chaussures aux lacets de différentes couleurs, a l'air plutôt sympathique et il a été gentil avec Maria.

Aurélie ouvre avec précaution le paquet de biscuits et le tend à Robin qui en prend deux.

– Merci, je viens de manger un sandwich, mais j'ai encore faim.

Lilie hoche lentement la tête. Elle a toujours faim après le déjeuner.

– Tu dois être Aurélie, moi c'est Robin. Tu me surprends en flagrant délit de gourmandise, je n'ai jamais pu résister à l'attrait d'une belle cuisine. Il marque une pause en fixant Aurélie. Tu sais, j'appréhende notre entretien, cela va être pénible pour toi et je ne veux surtout pas te faire de peine, je crois que tu as suffisamment souffert.

Oui, il est gentil. Mais il ne peut pas comprendre, il ne sait pas pour la grosse voix qui hurle dans sa tête. Aurélie avale un biscuit et tend le paquet à Robin qui se sert généreusement. Il fallait la faire taire. Avant elle se bouchait les oreilles et la grosse voix partait. Mais depuis quelque temps, elle insistait, emplissant son crâne de ses paroles menaçantes comme si elle voulait la dévorer. Un jour elle se réveillerait à l'intérieur du monstre, dans la puanteur de ses entrailles. Lilie frissonne. Non, elle ne se laisserait pas faire. Sans un bruit, elle prend un objet sur une étagère du vaisselier et le tend au policier. C'est sa

photo préférée. Une image d'avant l'accident. Il l'examine attentivement puis lui rend en disant :

– La petite fille de la photo est adorable et semble heureuse. Aujourd'hui, elle a grandi, elle est devenue ravissante, mais elle semble si triste. J'aimerais pouvoir l'aider à retrouver son sourire.

Aurélié baisse la tête pour masquer son trouble. Il a raison, elle a grandi Ses yeux embués rencontrent ceux de la fillette qui sourit en la regardant. Elle aime ce sourire, mais elle sait qu'elle devra verser beaucoup de larmes pour le retrouver.

Épisode 054

– Entrez Docteur, Madame est au salon et l'inspecteur doit rôder dans les parages.

David sourit intérieurement. L'inspecteur Morales avait dû essayer les foudres de la cuisinière et son instinct de survie l'avait poussé à fuir. Il le comprenait. Maria pouvait se montrer extrêmement désagréable avec les inconnus et il connaissait son aversion pour la police. Après le meurtre de Paolo, Maria lui avait confié qu'elle considérait les flics comme une bande d'incapables prétentieux. «Ils fouinent depuis des mois à la recherche de leurs précieux indices, mais leur bêtise les aveugle, ils ne trouveront jamais rien.» David soupira en s'engageant dans le long corridor, la suite avait donné raison à la cuisinière. Et aujourd'hui, avec le meurtre de Nicky, il craignait que l'histoire ne se répète.

Claude n'était pas au salon. Figée dans l'embrasement de la porte de la cuisine, elle observait Lilie et l'inspecteur Morales. Absorbés par leur conversation, ils ne l'avaient pas remarquée. Oui, c'était bien une conversation, même si Lilie ne parlait pas. Claude se sentait exclue de cette scène intime, de ce monologue fragile qui tissait des liens mystérieux entre ces deux êtres si différents.

L'inspecteur avait raison, Lilie avait grandi. Sa petite jupe bleue était trop courte et les manches de sa blouse lui arrivaient au-dessus du poignet.

Si Lilie et Robin s'étaient retournés à cet instant, ils auraient vu une larme couler le long de la joue de Claude, une larme qu'elle n'essaya pas d'essuyer, une larme qui vint s'écraser sur le carrelage comme une goutte d'innocence qui aurait déserté son nid. Mais ils se retournèrent plus tard, lorsque la voix forte de Maria surgit dans la cuisine pour les chasser de son repaire.

En entrant dans le salon, Robin eut l'étrange impression d'être devenu subitement aveugle. Des rideaux de velours rouge masquaient les grandes fenêtres qui semblaient étouffer sous l'épaisseur du tissu. Lorsque ses yeux se furent habitués à la pénombre, il distingua les silhouettes de Claude et du médecin debout au centre de l'immense pièce.

Lilie se faufila dans le salon par la porte du petit bureau. Elle observe les adultes se saluer, se dire les banalités d'usage, se rassurer sur le bien-fondé de cet entretien. Bientôt ils vont se demander où elle est, et ils l'appelleront.

– Lilie, nous t'attendons au salon.

Épisode 055

Son médecin prend sa main et lui murmure:

– Nous avons besoin de ton aide pour démasquer le meurtrier de ton papa qui a vraisemblablement aussi tué son ami Nicky. Je sais que depuis cinq ans tu es hantée par ce maudit samedi mais aujourd'hui, nous sommes là pour t'aider à comprendre ce qui s'est passé, pour t'aider à chasser les fantômes qui te terrorisent.

Lilie aime bien David, il est gentil, mais il a la sale habitude de parler si doucement qu'elle a l'impression d'être sourde. L'inspecteur prend le relais, il s'approche d'elle.

– Lilie, j’aimerais que tu te replonges cinq ans en arrière, au moment où ton papa t’installe dans la voiture pour aller à la station-service. Tu vas mimer ce qui s’est passé, en utilisant les objets qui sont dans la pièce pour t’aider. N’oublie pas, à n’importe quel moment tu peux t’arrêter. Ton témoignage est très important, mais je ne veux surtout pas te faire du mal.

L’inspecteur lui caresse doucement le bras. Il a l’air inquiet et elle aimerait le rassurer. Elle connaît la scène par cœur, depuis des années elle la joue dans la forteresse de son crâne, aujourd’hui elle est prête pour affronter les spectateurs.

Pendant quelques minutes, Lilie ne bouge pas, comme si des mains invisibles la retenaient. Puis, lentement, elle s’assoit sur une chaise et regarde, sur sa gauche. Elle se rappelle les nuages et la pluie. Son père lui parle de la pluie. Elle n’écoute pas, elle boude. Elle veut ses bonbons, elle doit réussir à convaincre son père. Ses pieds cognent le bord du siège, le bruit énerve son père qui lui dit d’arrêter. Il crie. Elle continue. Le tic-tac du clignotant résonne dans la voiture qui tourne lentement. Lilie ne voit pas où ils vont, la fenêtre est trop haute. Papa ne voulait pas s’encombrer du siège pour bébé.

Après la longue courbe, la voiture s’immobilise. Papa se tourne vers elle et lui dit: «Surtout ne bouge pas, je reviens tout de suite.» Mais Lilie a un plan, elle va attendre qu’il ait terminé de mettre l’essence et elle le suivra dans le kiosque. Elle connaît l’endroit, ses bonbons préférés se trouvent juste à côté de la caisse. Le monsieur du garage l’aime bien, Papa n’osera pas refuser. La pluie a redoublé de violence. Elle a peur toute seule dans la voiture. Quand il a fini de mettre l’essence, Papa lui fait un signe de la main. Sa chemise blanche est trempée, elle voit qu’il grelotte et tout à coup elle a envie de lui sauter dans les bras pour le réchauffer. Mais il est déjà parti. Lilie se tortille pour s’extraire de la ceinture de sécurité et se faufile entre les sièges pour atteindre la portière avant. Elle tire de toutes ses forces sur la poignée et lorsque la porte s’ouvre elle est projetée sur le sol.

Surtout ne pas pleurer.

La pluie masque le kiosque et Lilie ne sait plus où elle est. Elle reste assise par terre à regarder le sang qui s'écoule de sa blessure au genou. Le filet rouge se mélange aux gouttes d'eau et dégouline le long de sa jambe. Un bruit la fait sursauter. On dirait le bruit d'une casserole qui s'écrase sur le carrelage de la cuisine, mais en plus fort. Elle se cache derrière la voiture, elle tremble.

Papa va la gronder, elle a désobéi.

Alors elle le voit. Le monstre.

Sauf que c'est pas un vrai monstre, c'est quelqu'un déguisé en monstre. Il a un sac noir qui lui recouvre le visage et une sorte de grande salopette grise qui masque son corps. Il avance en boitant dans sa direction, oblique vers la colonne d'essence, saisit le pistolet et commence à gicler le liquide poisseux sur sa voiture. Lilie sort de sa cachette, elle pleure. Le monstre s'approche d'elle, la saisit par le devant de sa robe. «Qu'est-ce que tu fous là?» Sa voix est dure, il crache les mots avec ses dents qui se découpent dans l'ouverture du masque. Alors elle ose le regarder, elle voit ses yeux, deux billes de colère qui la dévisagent en ricanant. Le monstre la soulève, sa robe se déchire. Un rictus méchant tord sa bouche, il est tout près, Lilie sent son haleine de monstre. Il lui murmure «Attention petite fille, si tu parles, je te tue...»

Puis, comme s'il avait autre chose à faire, il la lâche et sort un objet de sa poche. Lilie est terrorisée, elle court en direction de la forêt qui se trouve de l'autre côté de la route. Elle entend l'explosion avant de voir les flammes. Recroquevillée derrière un arbre, elle lève les yeux, des millions d'étoiles dorées crépitent dans le ciel. Puis tout devient noir, fin de la scène. Rideau.

Chapitre XIII

Épisode 056

Robin alluma ses phares quelques kilomètres avant d'arriver chez Borel. Il aimait ce moment où la pénombre offre quelques minutes de répit avant que la nuit s'installe. Autour de lui, les champs semblaient animés d'une lumière propre, comme si des poussières de soleil s'étaient infiltrées dans les cultures.

Un parfum de bien être le saisit dès qu'il entra. Robin n'aurait pas vraiment pu dire pourquoi. Le feu de bois, peut-être, ou l'odeur du chat qui sommeille en boule dans l'angle du canapé.

– Alors Morales, vous semblez prendre goût à la campagne. Il avança vers lui en lui tendant une main accueillante. Ravi de vous revoir.

Plus tard, assis à côté du chat qui avait posé une patte sur son pantalon, Robin lui parla du récit d'Aurélie.

– Elle était fascinante. Sans prononcer un mot, elle a raconté une histoire. Une histoire de colère et de peur. Une histoire qu'elle a vécue et qui la hante depuis cinq ans.

– Inspecteur, Aurélie avait trois ans au moment du meurtre de son père. Franchement, je doute qu'elle puisse se souvenir de quoi que ce soit. Ne vous emballez pas trop vite. Aucun tribunal n'accepterait ce genre de témoignage.

– Vous avez raison, mais le tribunal aurait tort.

Robin fit une pause et continua en fixant les flammes.

– L'Aurélie de huit ans avait fait place à une toute petite fille qui se déplaçait à genou entre les meubles. Un fauteuil représentait sa voiture et le canapé, les arbres derrière lesquels

elle s'était réfugiée. Entre les deux, un espace vide dans lequel a surgi un personnage masqué. Pour jouer ce monstre, Aurélie s'était redressée et se déplaçait en boitant, comme si ses jambes ne pouvaient pas la supporter. Soudain elle s'est immobilisée et a projeté son poing dans la bouche de la fillette imaginaire qui gisait terrorisée à ses pieds. Alors le monstre a disparu pour laisser la place à Lilie qui a couru se réfugier derrière le canapé.

Borel bourra sa pipe et dit:

– Imaginons que cette histoire soit vraie. Que nous apprend-elle sur l'identité du meurtrier? Rien de nouveau. Ecoutez-moi, Morales, vous avez de la compassion pour cette fillette et je vous comprends, mais ne vous laissez pas guider par vos émotions, considérez les faits.

– Justement, voici des faits. En sortant de la voiture elle est tombée et s'est blessée au genou. Alors qu'elle pleurnichait assise par terre, elle sursauta et courut se cacher derrière la voiture.

– Et alors?

– En lisant l'expression de stupeur sur son visage, j'ai eu la certitude qu'elle avait entendu une détonation. Quelques instants plus tard, le personnage masqué entra en scène.

– Désolé, Morales, mais je ne vois pas du tout où vous voulez en venir.

Borel se leva pour mettre une bûche dans la cheminée. Ses gestes maladroits trahissaient son agacement. Son ancien collègue s'était toujours méfié des ses intuitions, même si elles s'étaient souvent révélées exactes.

– Aurélie aurait dû entendre deux détonations, une pour le pompiste, une pour Paolo.

– Vous croyez vraiment qu'une petite fille de trois ans aurait fait la différence?

Robin se détourna du chat qui ronronnait sous sa main et dit:

– Je lui ai demandé si elle était sûre de n'avoir entendu qu'un seul coup de feu. Sans hésiter, elle a hoché la tête en signe d'assentiment.

Borel ne semblait pas convaincu. La gamine pouvait se tromper.

Robin continua:

– Lorsque Paolo est rentré dans le kiosque pour payer l'essence, le pompiste était déjà mort. Le meurtrier attendait sa victime, caché derrière le comptoir. Dès que Paolo s'est approché de la caisse, il a tiré à bout portant. Vous aviez raison, Monsieur, ce crime a été soigneusement prémédité.

– Peut-être, mais ce n'est pas avec les divagations d'une gamine que vous allez le prouver.

Le feu s'était éteint, mais Borel ne bougea pas pour le raviver. Un malaise s'était infiltré dans la pièce et Robin frissonna en regardant l'âtre mort.

Épisode 057

– J'hésite à mettre en vente le Friedrich.

Edouard avait parlé doucement, comme s'il redoutait sa réaction. Mais Florence s'en fichait, il pouvait disposer à sa guise de ses précieux tableaux. Pourtant, en voyant l'air dépité de son mari, elle dit gentiment:

– Mon chéri, c'est ton tableau préféré, pourquoi voudrais-tu le vendre?

– La vente d'un tableau aussi prestigieux pourrait attirer une clientèle plus internationale. Et si nous voulons créer une nouvelle galerie à Rome, nous aurons besoin de fonds pour l'achat des locaux. Il enchaîna rapidement. Il y a encore autre chose. Les événements de ces derniers jours t'ont beaucoup affectée et j'ai pensé qu'un voyage de quelques mois te permettrait de prendre des distances avec ces moments tragiques. Claude pourrait s'occuper de la galerie pendant notre absence. C'est toujours calme l'été. La vente du Friedrich nous aiderait à financer ce voyage.

Comme Florence ne disait rien, il continua.

– Nous partirons juste après la vente aux enchères.

Lentement, Florence s'arracha à la contemplation des nuages qui se disputaient les rayons du soleil et se tourna vers son mari qui souriait, planté au milieu de ses tableaux.

– Excuse-moi chéri, je n'ai pas bien entendu, tu as parlé d'un voyage?

– Oui. Pendant quelques mois nous irons visiter les principales capitales d'Europe.

Edouard se rapprocha et mit tendrement son bras sur l'épaule de sa femme.

– Juste toi et moi. Alors, ma chérie, qu'en penses-tu?

Florence se dégagea gentiment de l'étreinte de son mari.

– J'aimerais pouvoir y réfléchir tranquillement.

Devant l'air dépité d'Edouard, elle enchaîna.

– C'est certainement une bonne idée, tu as raison, je suis fatiguée et un voyage me ferait du bien. Laisse-moi juste un peu de temps pour m'y faire.

Florence ne pourrait pas supporter les manies de son mari ailleurs. Ici, dans leur quotidien, elle s'en accommodait. Mais dans des hôtels, des taxis, des aéroports, non. L'idée de se retrouver seule avec lui était insupportable.

Elle ne l'aimait plus. Le confort qu'il lui procurait avait masqué la réalité de ses sentiments. Et ce n'était pas un voyage, aussi merveilleux fut-il, qui pourrait les raviver.

Edouard s'était approché du Friedrich et semblait converser avec le personnage du tableau. Il ne vit pas la tristesse qui déforma pendant quelques instants le visage lisse de sa femme, il ne vit pas, non plus, la silhouette immobile qui les observait depuis l'entrée.

Philippe hésita. Il était passé à l'improviste à la galerie pour discuter d'un éventuel achat de tableaux pour sa banque, mais visiblement, il tombait mal.

Florence debout devant la fenêtre triturait le bas de sa blouse, les yeux vides et Edouard figé devant un tableau semblait aspiré par les flots tourmentés qui venaient s'écraser sur le cadre.

Il regarda sa montre. Il avait rendez-vous avec un client important à trois heures et il ne pouvait pas se permettre de le faire attendre. Alors, sans faire de bruit, il s'éclipça.

Dans sa fuite, la porte d'entrée gémit faiblement, comme si le gardien des lieux avait fait un mauvais rêve.

En entendant la porte se plaindre, Florence sentit son cœur se refermer. Comme elle ne voulait voir personne, elle alla se réfugier dans la petite cuisine. La maquette du catalogue de leur prochaine vente aux enchères était posée sur la table et elle se mit machinalement à la feuilleter. Elle pensait au voyage. Comment faire part à Edouard de ses réticences sans lui montrer son dégoût? Quel prétexte inventer pour se dérober? Elle pourrait lui proposer d'y aller seul en promettant de le rejoindre plus tard. Non, il n'accepterait pas, ce voyage il l'organisait pour elle.

Florence sentit une bouffée de colère lui grimper au visage. Pour elle! Edouard prenait toujours des décisions sans la consulter. Il était convaincu d'agir pour son bien et lorsqu'elle osait lui faire une remarque, il prenait son air malheureux, s'excusant de sa maladresse en la regardant avec adoration. Florence aurait préféré qu'il s'énerve, qu'il lui parle de son ingratitude, lui qui ne veut que son bonheur. Alors peut-être qu'elle aurait osé lui avouer la vérité, lui dire qu'elle ne voulait pas faire ce voyage avec lui, qu'elle ne voulait plus faire aucun voyage avec lui.

Mais c'était trop tôt, elle n'avait pas ce courage, pas encore.

Elle s'était levée pour préparer du café, lorsque son regard rencontra la dernière photo du catalogue. Un personnage habillé en noir était juché sur un rocher face à la mer déchaînée. Il semblait défier les éléments, mais son audace paraissait désespérée. Florence soupira en refermant la maquette. Le Friedrich n'avait pas atterri par hasard dans le catalogue,

Edouard avait minutieusement planifié son coup.

La sonnerie du téléphone retentit dans ses oreilles comme un rappel à l'ordre. Elle devait cesser ses divagations et se

concentrer sur ce qu'elle avait à faire pour la galerie. Florence saisit le combiné au moment où la sonnerie cessa. Tant mieux. Edouard avait dû répondre.

Quelques instants plus tard, son mari vint la retrouver dans la cuisine. Il semblait d'excellente humeur, il lui dit:

– Un client vient de téléphoner, il passera dans une heure pour visiter la galerie. J'ai l'impression que c'est un homme riche qui a de l'argent à placer dans des œuvres d'art. Je compte sur toi pour t'en occuper.

– Pourquoi ne pas le recevoir toi-même?

– J'ai rendez-vous avec l'imprimeur à quatre heures. Et n'oublie pas, c'est toi la carte de visite de la galerie, moi, je ne suis que le fournisseur.

En prononçant ces mots, Edouard déposa un baiser sur son front puis sortit de la cuisine.

Épisode 058

En arrivant dans son cabinet, David se laissa tomber sur le fauteuil réservé à ses patients. La nuit s'infiltrait par les jalousies entrouvertes et il savoura le calme de cette pénombre. Il était passé pour régler des dossiers en attente avec son assistante, mais elle avait profité de son absence pour partir plus tôt. Tant pis, de toute façon, il n'avait pas l'énergie pour s'occuper de la paperasse maintenant. Il avait la main sur la bouteille de whisky lorsque son portable sonna. C'était Philippe qui voulait passer le voir. D'accord, il l'attendait. David repoussa la bouteille, il boirait plus tard.

La sonnerie de la porte d'entrée le tira de sa somnolence. Il alla ouvrir en baillant, et retourna s'asseoir avec un Philippe volubile qui semblait avoir oublié leur querelle de la veille. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas vu son ami aussi bavard.

– J’ai signé un contrat avec un nouveau client cet après-midi, une grosse fortune. Cette affaire tombe bien, tu sais que nous agrandissons nos locaux et les travaux coûtent très chers.

– Ta banque est une valeur sûre. Je me souviens que Paolo parlait de toi comme le dernier gardien de coffre fiable dans le panier de crabe de la finance locale.

Philippe se dirigea vers l’armoire, sortit la bouteille de whisky et versa deux généreuses rasades.

– Paolo me manque. Non seulement comme collaborateur, mais aussi comme ami.

L’alcool fit rapidement son effet, David se sentait mieux. Il dit sur un ton amical.

– Pourtant vous n’étiez pas toujours d’accord.

– C’est vrai. Il était impulsif et prenait parfois des décisions importantes sans consulter le conseil d’administration.

David sourit intérieurement. Le conseil d’administration c’était Philippe entouré de quelques rigolos qui lui mangeaient dans la main. D’ailleurs Paolo s’était souvent moqué d’eux. David lui dit :

– Vous vous étiez même battus, ce qui avait rendu Claude furieuse. Elle ne comprenait pas comment deux adultes responsables pouvaient en arriver là.

– Claude est une femme adorable, mais à l’époque, elle était obnubilée par son mari. Elle se laissait aveugler par ses qualités et ignorait ses défauts. C’était d’ailleurs à cause d’elle que nous nous étions disputés.

– Pourquoi ?

Philippe contempla le fond de son verre et le reposa avec un bruit sourd.

– Paolo avait une femme magnifique, mais il ne pouvait pas s’empêcher d’en séduire d’autres. Je lui avais fait une remarque qu’il n’avait pas appréciée. Mais je ne me souviens plus exactement de quoi il s’agissait.

David n’insista pas, mais il eut l’impression que Philippe se souvenait parfaitement du motif de leur querelle.

– A propos, comment s’est passé l’entretien avec Lilie et l’inspecteur?

Sans révéler de détails, David lui résuma la scène que Lilie avait mimée.

– Aurélie a grandi, ses souvenirs se sont précisés, elle comprend mieux aujourd’hui ce qui s’est passé. C’est pour cela qu’elle a accepté de nous raconter son histoire. Je crois que son état va s’améliorer. Mais il faudra du temps. Pendant cinq ans, elle s’est conditionnée pour ne rien dire, maintenant elle doit réapprendre à parler.

– Penses-tu qu’elle pourrait reconnaître l’homme qui a tué son père?

– Non, je ne crois pas. Maintenant elle sait que c’était un personnage masqué, non un monstre, mais si elle a vu ses yeux et ses dents, je suis presque certain qu’elle n’a pas vu son visage.

Épisode 059

Philippe se leva et tâtonna à la recherche de l’interrupteur. Lorsque ses yeux s’habituerent à la lumière David fut frappé par l’aspect de son ami. Sa cravate défaite pendait le long de sa chemise entrouverte dont les manches étaient retroussées sur les coudes, et il boitait légèrement en marchant, comme si ses pieds ne supportaient plus leur enveloppe de cuir. David ne l’avait jamais vu comme ça, Philippe avait l’air négligé et malheureux. Et ivre.

Après un long silence, David dit:

– Tu sembles inquiet, est-ce que je peux t’aider?

Philippe ne répondit pas, et David crut qu’il n’avait pas entendu. Mais il avait tort, Philippe ruminait sa réponse et lorsque le verre se fracassa à ses pieds, David comprit que ce n’était pas la tristesse, mais la colère qui animait Philippe.

– M’aider? Bien sûr que tu peux m’aider, laisse Claude tranquille. Sous prétexte de t’occuper des angoisses de la fille, tu

veux te taper la mère, tu crois que je n'ai pas compris ton manège?

– Calme-toi.

– Non, cela fait des années que je suis calme, trop calme. J'aime Claude, je l'ai toujours aimée. Avant toi, avant Paolo. Si elle m'avait épousé, elle ne porterait pas le poids d'une culpabilité qui la ronge et elle n'aurait pas à supporter une enfant à moitié folle. Mais non, il a fallu qu'elle se laisse éblouir par Paolo.

– Et Nicky, tu oublies Nicky.

Philippe fixa David comme s'il ne comprenait pas. Ses épaules s'affaissèrent et, lentement, il se rassit sur le canapé.

– Tu as raison, j'oublie Nicky. A l'époque, quand il sortait avec Claude, je l'enviais, mais je savais que cette liaison ne durerait pas, Nicky était trop discret, trop commun pour Claude. Tout le monde a oublié Nicky.

– Pas tout le monde, quelqu'un l'a tué, son meurtrier ne l'a pas oublié.

Philippe s'était calmé. Il alla chercher un autre verre et dit:

– David, occupe-toi de la fille et laisse moi prendre soin de la mère, j'espère que tu m'as bien compris?

– Serais-tu en train de me menacer?

Mais Philippe ne répondit pas. Il rajusta sa cravate, enfila son veston, agrippa son imperméable et sortit.

Après son départ, David éteignit la lumière et tendit la main vers le téléphone. Mais il arrêta son geste, il appellerait plus tard. Oui, plus tard, ou demain. Il n'y avait pas d'urgence.

Claude aida sa mère à enfiler sa vieille robe de chambre, celle qu'elle adorait, mais qu'elle n'osait plus mettre de peur de vexer sa fille qui lui en avait offert une neuve pour son dernier anniversaire.

Elle venait de lui parler, de lui avouer, pour la robe de chambre et pour le reste. La tumeur au sein. «Ne t'inquiète pas,

ma chérie, à mon âge, un cancer évolue très lentement, et ma décision est prise, je ne veux suivre aucun traitement. Par contre, j'aimerais passer plus de temps avec toi et avec Lilie. Nous pourrions également faire quelques changements dans cet appartement.» Alors sa mère avait parlé de peinture blanche, de lumière, de musique, de télévision. Ces mots que le Colonel avait bannis de son vocabulaire prenaient une dimension de fête dans la bouche de sa maman.

En caressant le velours élimé de la vieille robe de chambre, Claude se rendit compte qu'elle n'avait pas peur, au contraire; l'avenir, la maladie, les changements, elle avait hâte de s'y atteler, maintenant elle n'était plus seule. Elle sourit à sa mère et la prit par la main pour rejoindre Lilie et Maria. Ce soir on mangeait à la cuisine. En passant devant le buste du Colonel, Louise lui fit un petit signe. Le Colonel n'aurait jamais mangé à la cuisine.

Épisode 060

Raoul se lave soigneusement les mains. Ces chiottes puent la vieille pisser et il a l'impression que des milliards de microbes s'accrochent à sa peau. Il se retourne en entendant la porte grincer. Un homme le frôle et se précipite dans les toilettes. Sans réfléchir, Raoul tend la jambe, l'autre trébuche et s'effondre. Il se relève en jurant, et commence à pisser à côté de la cuvette. Son pantalon baille sur ses grosses fesses blanches. Lorsqu'il se retourne, Raoul voit la tache sombre près de la braguette. Ce porc n'a pas pu se retenir, il s'est à moitié pissé dessus. Ecœuré, Raoul se dirige vers la porte.

– Ah, ça fait du bien. Je crois que j'ai un peu forcé la dose.

Raoul se retourne vers le gros gars qui lui sourit. La lumière violette fait ressortir ses dents et ses baskets. On dirait un personnage échappé d'un train fantôme. Grotesque et pathétique. La mâchoire lui dit:

– Ça va vieux? Tu en fais une tête.

Norbert. Avec cet éclairage saccadé il ne l'avait pas reconnu. Incroyable. Il l'a suivi jusque dans les chiottes. Cette fois plus aucun doute, c'est un flic. Il n'y a que les flics pour être aussi tenace.

– Ça baigne. Juste besoin de me soulager, comme toi.

Le gros porc grimace un sourire complice.

– Ce soir, ma femme dort chez sa mère qui est malade. Il se rapproche de Raoul et continue d'un air entendu. Ces bonnes femmes, toutes les mêmes. Elles ne comprennent pas que nous, les hommes, on a certains besoins qui...

Raoul n'écoute pas la suite. Il regarde fasciné les mouvements de ces dents qui bougent dans la nuit. Une idée géniale lui traverse l'esprit. Il va appâter la balance en lui lançant des cacahuètes, des miettes de renseignements que l'autre con gôbera avec sa grande bouche.

En souriant il entraîne Norbert.

– Viens vieux, la nuit n'est pas terminée. C'est ma tournée.

Épisode 061

Quelques heures plus tard, Raoul se dirige vers la gare. Les lueurs de l'aube recouvrent la ville endormie d'une lumière blafarde. Une bise glacée pénètre sous ses habits imbibés des odeurs de sa nuit mouvementée. Fumée, vapeurs d'alcool, relents de mots oubliés. Il se sent crasseux. En tâtant sa poche il sent quelques pièces de monnaie. Ça suffira pour la douche. Pas question de retourner dans l'appartement des femmes dans cet état, Maria lui sauterait à la gorge en le traitant d'assassin. Il attendra que Carmen sorte de l'hôpital et il rentrera avec elle.

L'eau chaude coule délicieusement le long de son corps musclé. Il repense à sa nuit. A Norbert. Après l'histoire des chiottes, ils ont bu et parlé pendant des heures. Au début Raoul était sur la défensive, il cherchait à coincer ce merdeux. Mais Norbert est habile, il ne s'est pas trahi. Pourtant Raoul n'est pas

dupe, il ne croit pas à son histoire de femme qui récuré le commissariat. C'est du bidon. Au fil des heures, sa méfiance s'est relâchée et il a même apprécié la compagnie de Norbert. Dommage que ce soit un flic. Comme lui, Norbert déteste les pédés. Il lui a confié que parfois, il les suit, repère leur bagnole dans les parkings et dès qu'ils sont hors de portée, il s'attaque à leur caisse. Oh, pas des gros dégâts, un pneu crevé, une rayure sur l'aile. Des broutilles. Il a dit:

– Ils n'ont que ce qu'ils méritent. J'ai l'impression que la communauté devrait me remercier. Raoul n'avait pas répondu. Trop risqué. Il pourrait se trahir. D'ailleurs, avec tout ce qu'ils avaient ingurgité, Raoul a peur de s'être laissé aller à des confidences. Mais son esprit embué ne se souvient plus. Il a des blancs, des trous, des gouffres. Raoul frissonne. L'eau est devenue tiède et il n'a plus de monnaie.

Les voyageurs pressés d'aller travailler débouchent des quais et se ruent dans les escaliers roulants. Raoul se fait bousculer. Il déteste la foule. Tous ces gens lui pompent sa force, le laissant inerte et vulnérable. Devant la gare, les arrêts de bus sont bondés. Raoul décide de se rendre à l'hôpital à pied.

En fourrant les mains dans ses poches il sent un morceau de papier. L'adresse et le numéro de téléphone de Norbert. Il lui a proposé de l'héberger jusqu'à ce que Carmen sorte de l'hôpital. «J'habite tout près et ma femme va rester quelques jours chez sa mère, on aura l'appartement pour nous.» Bien joué. Une fois infiltré chez l'ennemi, Raoul pourra fureter à sa guise.

En pénétrant dans le hall de l'hôpital, il surprend son reflet dans la porte vitrée. Ses cheveux noirs lui tombent sur les yeux. Il a l'air inquiet du mari qui va rendre visite à sa femme blessée. Parfait.

Épisode 062

Il arrive chez Norbert à dix-neuf heures. L'entrée minable de l'immeuble sent le graillon et Raoul se demande pour la centième fois ce qu'il fout là.

Sa journée s'est mal passée. Il est allé deux fois à l'hôpital pour persuader Carmen de rentrer à la maison. Mais elle n'a pas semblé comprendre ce qu'il voulait. Elle l'a regardé avec son air de chien battu en hochant la tête. «Ce n'est pas moi qui décide, c'est les médecins.» Justement, il les a cherchés ces fameux médecins, mais il ne les a pas trouvés. L'infirmière responsable du service lui a fait comprendre que ces messieurs ont des horaires irréguliers et qu'il ne sert à rien de les attendre. Alors il est parti. Pourtant Carmen a l'air en forme. Demain, il l'obligera à le suivre et ils rentreront ensemble. Elle aura tout le temps de se reposer à la maison. Raoul avait hâte de retrouver la Mercedes.

En attendant, il doit supporter cet immeuble minable qui pue le pauvre. Norbert habite au quatrième étage. Sans ascenseur.

Arrivé devant la porte de l'appartement, Raoul rajuste son blouson et lisse ses cheveux. Norbert vient lui ouvrir en brandissant une spatule en bois dans sa main gauche. Un linge de cuisine maculé de sauce tomate tapisse son gros ventre comme un pansement fait à la hâte pour stopper une hémorragie.

– Entre, je t'ai préparé ma spécialité, spaghetti bolognaise à la mode Norbert. J'ai piqué la recette à ma femme. Une italienne pure souche. La bouffe c'est son rayon, c'est d'ailleurs le seul, si tu vois ce que je veux dire.

Suit un rire gras qui rebondit dans les oreilles de Raoul. L'appartement est minuscule. Trois pièces. Une seule chambre. L'ensemble est agréable. Des meubles simples en bois, un canapé-lit dans le salon, une énorme télé. La cuisine est bien équipée et décorée avec goût.

– Chouette, hein? Ma femme s’occupe de la décoration, elle adore acheter des bricoles pour l’appartement. Moi, je m’en fiche, je lui fais confiance.

Pendant la visite, Raoul remarque un ordinateur dissimulé derrière une plante, dans la chambre à coucher. Norbert a suivi son regard. «Ma femme planque l’ordinateur, elle le trouve encombrant et laid. Et elle déteste me voir rester des heures devant des jeux de baston. On se dispute régulièrement à ce sujet.» Raoul fait mine d’acquiescer, mais dès qu’il aura un moment il ira jeter un coup d’œil sur le disque dur de cette bécane.

Le repas est délicieux. Raoul se détend, il se sent bien dans cette petite cuisine qui transpire l’Italie. Après le café, Norbert sort la grappa et sert un grand verre à chacun.

– J’ai réfléchi à notre conversation d’hier. Tu as raison.

Raoul est mal à l’aise, il ne sait pas à quelle conversation Norbert fait allusion.

– Explique-toi.

Norbert avale une gorgée d’alcool et dit en regardant son verre.

– On pourrait faire un coup ensemble.

– Quel genre de coup?

– On suit un pédé à la sortie d’un bar, on le coince au moment où il ouvre sa bagnole et on l’emmène faire une balade.

– Et après?

Après, on le pose dans une forêt et on laisse la caisse avec quelques petits souvenirs au bord d’un fossé.

Raoul ne dit rien. Norbert lui tend un piège et il doit être assez malin pour jouer le jeu tout en faisant très attention. Il est victime des machinations d’un voyou qui veut casser du pédé. C’est ce qu’il dirait lorsqu’on l’interrogerait. «Norbert a tout manigancé, je n’y suis pour rien.»

Norbert se charge de régler les détails, ils prévoient de faire le coup dans deux semaines, rien ne presse.

Plus tard, recroquevillé sur le canapé, Raoul pense à Carmen. Finalement, elle peut rester encore quelques jours à l'hôpital, il s'amuse bien avec Norbert.

Épisode 063

– Bien. Je crois que nous avons fait le tour de ce qu'il reste à faire. Un peu de repos serait le bienvenu.

Claude leva la tête de ses papiers et regarda Edouard. Ses cheveux d'habitude lisses et soigneusement coiffés étaient éparpillés autour d'un visage tendu et strié de rides profondes. Il avait l'air exténué.

– Rentrez chez vous, Edouard. Je vais rester encore un moment pour régler quelques détails, puis j'irai me plonger dans un bain chaud.

Mais Edouard ne se décidait pas à partir. Il semblait soucieux. Claude n'était pas intime avec lui, mais lorsqu'il se planta devant elle les yeux plongés dans le vague, elle lui dit :

– Vous semblez préoccupé Edouard.

Il sursauta et la fixa comme s'il ne la reconnaissait pas.

– Excusez-moi, Claude. J'ai peur de ne pas être très efficace aujourd'hui. Il fit une pause et continua. Je m'inquiète pour Florence. Elle semble se désintéresser de la prochaine vente et préfère rester à la maison. Elle a eu plusieurs rendez-vous de médecin cette semaine, mais elle refuse de m'en parler. Je la sens nerveuse et déprimée. Et je ne sais pas quoi faire.

En voyant l'air désesparé d'Edouard, Claude lui posa doucement la main sur l'avant-bras.

– Ne vous inquiétez pas, Florence a toujours été de constitution fragile. Elle m'a confié que la mort de Nicky l'avait beaucoup touchée et qu'elle avait besoin de repos. Je ne voudrais pas m'immiscer dans votre vie privée, Edouard, mais vous devriez lui proposer de repousser la date de votre voyage. Attendez qu'elle se sente mieux.

Edouard soupira.

– Les réservations sont confirmées, je ne peux pas tout annuler. Mais si c'est juste un problème de repos, je vais la rassurer. Elle pourra se reposer dans les meilleurs hôtels d'Europe.

Claude retourna à sa table de travail. Décidément, Edouard ne comprenait pas grand-chose aux états d'âme de sa femme. Il y a quelques jours, Florence lui avait confié qu'elle appréhendait ce voyage, qu'elle n'avait pas envie de traîner pendant plusieurs mois dans les musées. Elle avait essayé d'en parler à Edouard, mais dès qu'elle abordait le sujet, il baissait les yeux et lui parlait de son ingratitude.

En disposant les chaises autour de l'estrade, elle se dit que les disputes de ses patrons ne la regardaient pas. Elle avait d'autres préoccupations.

Après lui avoir fait ses dernières recommandations concernant l'organisation de la vente du lendemain, Edouard enfila son pardessus en pestant contre le froid et partit. Claude regarda par la fenêtre sa silhouette disparaître au coin de la rue. Autour de lui, les flocons échappés des giboulées tourbillonnaient dans le ciel comme des milliers de perles.

Elle recula. La bise glacée s'infiltrait à travers la vitre et Claude sentit son souffle insidieux lui frôler la joue. En frissonnant, elle alla se réfugier dans la cuisine et se prépara une tasse de café.

La petite pièce était plongée dans la pénombre mais Claude n'alluma pas, elle aimait se fondre dans la torpeur de fin d'après-midi.

Tout en buvant son café, elle repensa aux deux dernières semaines. Depuis l'entretien avec l'inspecteur, Lilie avait changé. Elle était plus vive, plus lumineuse. Comme si le voile de tristesse qui la recouvrait s'était enfin levé. Claude l'avait surprise une fois devant son miroir en train de faire des grimaces avec sa bouche, comme si elle essayait de parler. Mais

aucun son n'était sorti. David lui avait dit que c'était trop tôt, qu'il fallait patienter, ne pas la brusquer.

David.

Ces derniers jours, ils s'étaient vus à plusieurs reprises pour parler des progrès d'Aurélie. Hier soir, il devait venir à huit heures, mais retenu par une urgence, il était arrivé plus tard. En l'attendant, Claude s'était mise à arpenter les pièces, incapable de s'occuper. Son attitude n'avait pas échappé à sa mère qui lui avait dit tout en faisant mine d'épousseter le buffet: «Très gentil ce garçon. Allez manger dehors, il doit être affamé et tu n'as rien avalé ce soir.» Elle avait suivi son conseil. Dès que David arriva elle lui proposa d'aller au restaurant. Il parut surpris, puis ravi. A cet instant, Claude sut qu'elle était amoureuse.

La sonnette retentit au moment où elle posait sa tasse dans l'évier.

Chapitre XIV

Épisode 064

Robin allait sonner une deuxième fois lorsque Claude vint lui ouvrir. Il ne l'avait pas revue depuis l'entretien avec sa fille, et il fut frappé par son changement. Elle semblait plus gaie, plus belle aussi.

En pénétrant dans la galerie, Robin remarqua les dizaines de tableaux soigneusement étiquetés, accrochés aux murs de la galerie. Au centre de la pièce une estrade faisait face à plusieurs rangées de chaises parfaitement alignées. Claude avait suivi son regard.

– Notre vente aux enchères annuelle aura lieu demain soir. C'est un événement important pour la galerie.

Robin se débarrassa de sa veste, posa son écharpe sur le bras du canapé et dit:

– Monsieur Maudet a décidé de vendre son tableau préféré?

Etonnée, Claude vit l'inspecteur se diriger vers le Friedrich, elle ignorait qu'il s'intéressait à la peinture.

– Oui. Il offre un magnifique voyage à sa femme. La vente du tableau aidera à le financer. Les Maudet ont également le projet d'ouvrir une galerie à Rome. Ils ont besoin de fonds pour le concrétiser.

A première vue, les couleurs semblaient s'enchevêtrer sans ordre apparent. Robin était fasciné par ces taches lumineuses. Seul le personnage noir face à la mer restait intact, comme si le chaos des couleurs environnantes ne le concernait pas.

Robin murmura:

– Il doit être très amoureux de sa femme pour sacrifier son plus précieux tableau.

– C'est vrai.

En reculant, Robin observa les couleurs se replacer dans le paysage.

– C'est incroyable. De près, ce tableau ne ressemble à rien, des taches colorées au hasard d'une toile. Par contre, dès que l'on s'éloigne, la structure du paysage jaillit des couleurs.

Il se tourna vers Claude et lui dit:

– Comme dans une enquête. Des indices éparpillés qui petit à petit s'organisent pour faire apparaître la solution.

Mais Claude n'était pas d'humeur à dissenter sur les méthodes d'investigation de la police, elle avait encore plusieurs téléphones à faire pour organiser la vente. Elle ajouta:

– A propos d'enquête, où en est celle du meurtre de Nicky?

A regret, Robin se détacha du tableau et alla s'asseoir sur le canapé.

– Difficile de vous répondre. Aucun élément nouveau n'est venu alimenter la théorie du meurtre crapuleux exécuté au hasard d'une ruelle déserte. Au contraire. Les différentes pistes mènent à Paolo. Quelqu'un voulait empêcher Nicky de parler. Le meurtrier a dû agir vite.

– Comme pour Paolo.

Robin regarda Claude. Son visage était tendu, elle attendait qu'il lui confirme le hasard, la malchance du meurtre de l'homme qu'elle adorait. Alors Robin se mit à parler doucement, comme s'il s'adressait à une enfant.

– J'ai passé ces deux dernières semaines à m'imprégner de l'affaire de la station-service. Photos, interrogatoires, indices retrouvés sur les lieux du crime, déposition des proches, articles de journaux. J'ai découvert des éléments négligés par l'enquête qui méritent d'être examinés aujourd'hui. Il ajouta rapidement. Ne vous emballez pas. Ce sont des pistes de travail. Cinq ans se sont écoulés. Le meurtrier a eu cinq ans pour effacer les traces de son crime.

Claude se laissa tomber sur une chaise face à l'inspecteur. Elle n'était pas vraiment étonnée par son hypothèse. La violence du meurtre de Paolo transpirait la haine et la vengeance, mais Paolo n'avait pas d'ennemi, tout le monde l'aimait.

Épisode 065

Soudain elle réalisa que Lilie était en danger. Si le meurtrier de Paolo avait tué Nicky cela signifiait qu'il faisait partie de son entourage. Un client de la galerie? Un livreur? Le concierge? Elle ne le connaissait pas, mais lui savait parfaitement qui elle était. Il connaissait ses habitudes, ses goûts. Il savait que Lilie allait bientôt parler. Elle dit d'une voix tremblante.

– Lilie. Le meurtrier va vouloir l'éliminer, elle l'a vu.

Robin alluma une cigarette. La fumée voltigea autour de son visage comme pour l'encourager à parler.

– Non, elle ne l'a pas vu. Elle a vu les yeux et la bouche d'un homme masqué. Impossible de le reconnaître.

– Comment pouvez-vous en être sûr?

– Je ne suis sûr de rien. Mais le meilleur moyen de protéger Lilie, c'est d'en être convaincu et de le dire à votre entourage. Sachant que Lilie ne peut pas le reconnaître, le meurtrier va la laisser tranquille. Il fit une pause.

Tandis qu'il parlait, Claude s'était approchée et se tenait debout devant lui:

– Inspecteur, comment pouvez-vous prévoir la réaction d'un malade?

Robin détourna les yeux. Il comprenait son désarroi. Mais il était convaincu que le meurtrier n'était pas un tueur d'enfant. Il y cinq ans, il avait laissé la vie sauve à Aurélie, elle ne faisait pas partie de son plan. Mais Robin n'arriverait jamais à persuader une mère en colère. Alors il dit:

– Deux hommes sont chargés de surveiller votre appartement. Je suis venu pour discuter des détails avec vous.

Pendant la demi-heure qui suivit, Robin réussit à rassurer Claude. Lilie ne serait jamais seule et personne n'entrerait dans l'appartement sans que les deux hommes postés dans une fourgonnette devant l'entrée de l'immeuble ne soient avertis. Le lendemain matin, Robin irait parler à Maria, il lui demanderait son aide pour assurer la surveillance de Lilie.

En évoquant Maria, Claude sourit faiblement:

– Je ne sais pas ce que nous ferions sans elle. Elle s'occupe de tout. Elle joue même le rôle d'infirmière pour Carmen qui vient de rentrer de l'hôpital.

Quelques minutes plus tard, Claude raccompagna l'inspecteur jusqu'à la porte. Au moment de prendre congé, Robin lui dit:

– J'ai rendu visite à Philippe Monfort hier. Il s'inquiète pour vous. Vous devriez l'appeler.

Masquée par le rideau, Claude regarda l'inspecteur s'éloigner. Son écharpe s'agitait autour de son visage comme si elle voulait le protéger des assauts de la bise. Elle pensait à Philippe. Il viendrait à la vente demain. Et elle lui parlerait. Elle lui parlerait de Lilie, de l'enquête, elle feindrait la fatigue, elle éviterait l'insistance de son regard, la main qui resterait sur son bras.

Elle lui mentirait, comme toujours.

Épisode 066

Raoul finit son bol de corn flakes et va le poser dans l'évier. Il hésite à le rincer puis renonce, Norbert s'en occupera en rentrant. Quand il lui a dit que Carmen ne sortirait pas avant plusieurs jours, il savait qu'il l'inviterait à rester chez lui. Evidemment, Norbert pourrait l'espionner à sa guise.

Raoul se dirige vers la salle de bain. Depuis deux semaines, il mange les mêmes corn flakes, boit le même vin bon marché, se douche dans la même baignoire pourrie. Une ouverture dans le mur de la salle de bain amène des odeurs de grailon venant des étages inférieurs. En entrant dans la pièce, Raoul retient sa

respiration, se déshabille en vitesse et se précipite sous la douche tiède. Lorsque la buée camoufle les odeurs, il recommence à respirer.

Ils sont prêts.

Au début, Norbert a voulu imposer un plan ridicule, une histoire de mec qui demande son chemin à une lopette qui sort d'une boîte de nuit, mais Raoul lui a vite fait comprendre la faiblesse de son plan. Alors Norbert lui a demandé de préparer le coup. «Tu es plus malin que moi, tu as toujours des bonnes idées.»

Mais Raoul reste méfiant, il a dit plusieurs fois à Norbert: «Je veux bien organiser le coup, mais n'oublie pas que c'est toi qui en as parlé en premier.» Il doit assurer ses arrières, au cas où ça tournerait mal. Il ne doit jamais oublier le double jeu de Norbert.

Alors il passe ses journées à échafauder son plan. Le soir, pendant que Norbert prépare à manger, Raoul lui raconte ses dernières trouvailles. Mais il ne lui dit pas tout. Il ne lui parle pas de la fuite, de sa fuite, organisée jusque dans les moindres détails. Il lui parle du lieu, de l'heure, de la bagnole. Norbert est enthousiaste, Raoul est génial, il pense à tout.

Raoul sourit en attrapant la serviette de bain. Une eau froide et glauque stagne au fond de la baignoire mais Raoul s'en fiche, cet après-midi il ira chercher Carmen à l'hôpital et ils rentreront chez eux. Il a hâte de retrouver le confort de l'appartement des femmes.

Le magasin de fleurs se trouve à quelques centaines de mètres de l'hôpital. Malgré le froid qui transperce la veste empruntée à Norbert, Raoul est de bonne humeur. Il choisit un bouquet de jonquilles. C'est ce qu'il y a de moins cher et Carmen aime les fleurs jaunes.

Ces derniers jours, il n'est pas allé lui rendre visite. Il ne supportait plus ces couloirs sombres qui puent la mort. Il a prétexté une grippe. «J'ai dû attraper cette cochonnerie à l'hôpital.»

Carmen n'a rien dit ce qui l'a étonné. Depuis l'accident, elle s'est calmée. Elle a enfin compris qui est le chef.

Lorsqu'il lui a dit qu'il habitait chez un copain pour être plus proche de l'hôpital, elle n'a pas posé de questions. Bien. Raoul n'avait pas envie de parler de Norbert.

Le couloir de l'unité 5 CL est désert. Raoul se rend directement à la chambre 523. Quatre lits sont recouverts de housse en plastique. Les draps bleu clair des deux autres laissent deviner les formes inertes de leurs occupantes. On dirait que l'odeur de détergent les a plongées dans un sommeil empoisonné. Son bouquet dans la main gauche, Raoul se dirige vers le lit de sa femme. C'est celui près de la fenêtre. Alors, il remarque la bouteille d'eau gazeuse. Carmen ne boit pas d'eau gazeuse, elle prétend que cela lui donne des ballonnements. Il se penche sur le lit. Une plainte s'élève des draps. La forme remue en gémissant et laisse entrevoir des cheveux gris sale. Raoul recule, écœuré. Il faut qu'il sorte d'ici, tout de suite.

De retour dans le couloir, il se calme. Carmen doit certainement l'attendre à la cafétéria. Raoul descend rapidement les escaliers. Dans sa course, il se trompe d'étage et lorsque dix minutes plus tard, il arrive à la cafétéria, c'est pour constater que Carmen ne s'y trouve pas.

Épisode 067

– Je cherche ma femme.

L'infirmière de garde lève les yeux de son classeur et dévisage Raoul. Il insiste.

– Elle était dans la chambre 523, mais elle n'y est plus.

Il a déjà vu cette grande femme bourrue. Stylos, ciseaux, thermomètres débordent des poches de sa blouse qui pendouille le long de ses cuisses. Elle prend une enveloppe sur son bureau et la tend à Raoul.

– Votre femme est partie en début d’après-midi. Elle m’a demandé de vous remettre ceci.

Raoul saisit l’enveloppe. La grosse le regarde avec un sourire narquois. Il va la buter. Une onde de haine le traverse, il s’approche, il va la buter. Mais il retient son geste et s’enfuit sans dire un mot.

La bise glacée le calme. Il ouvre l’enveloppe. Une seule feuille et des billets. Il ne réalise pas tout de suite que c’est une lettre de Carmen.

«Cher Raoul,

Tu vas sûrement être fâché en lisant cette lettre. Ces derniers jours, au téléphone, j’ai essayé de t’en parler, mais tu changeais de sujet à chaque fois. Je te crois quand tu me dis que tu vas faire des efforts, que tu vas redevenir l’homme dont je suis tombée amoureuse. Mais j’ai besoin de temps pour me remettre de l’accident. On ne peut pas recommencer à vivre comme si rien ne s’était passé. De ton côté, tu pourrais réfléchir à ce que tu as fait et te débrouiller pour trouver un autre travail et un appartement. Maria ne veut pas que tu reviennes vivre dans l’appartement des femmes et elle pense que la patronne ne le voudra pas non plus. Tant que tu n’as pas trouvé un nouveau travail, je garde ma place. On ne peut pas se permettre d’être les deux sans boulot. J’ai mis dans l’enveloppe cinq cents francs, c’est tout ce que j’ai pour le moment, mais donne-moi l’adresse de ton ami, je t’enverrai ce que je peux ces prochaines semaines. Appelle-moi quand tu auras des bonnes nouvelles à m’annoncer.

N’oublie pas que je t’aime.

Carmen

P.-S.: N’en veux pas trop à Maria, elle s’inquiète pour moi, mais elle n’est pas méchante.»

Pas méchante! Tu parles! Cette grosse vache a tout manigancé pour se débarrasser de lui et la pauvre Carmen s’est laissée embobiner. Elle le paiera. Raoul n’en revient pas. Incroyable! Comment a-t-elle osé? Le jeter dehors en lui faisant la morale. Salope.

Raoul froisse d'un geste rageur la feuille de papier et la balance dans une haie avec les fleurs. Elles ne se débarrasseront pas de lui aussi facilement. En se retournant, Raoul aperçoit un jeune homme avec des béquilles qui le regarde. Alors, en croisant son regard, Raoul comprend qu'il est victime d'un complot. Carmen, Maria la patronne, Norbert, la grand-mère, ce boiteux, tout le monde est dans le coup. Ils veulent sa peau. Mais il est plus malin qu'eux, il ne se fera pas avoir par cette bande d'abrutis.

La bise agite les branches des marronniers qui parsèment le trottoir de bourgeons. Raoul marche vite, il n'a pas de temps à perdre. Après avoir fait quelques achats, il se dirige vers l'appartement de Norbert. Il va devoir supporter cet endroit minable encore quelques jours, le temps de prouver à Carmen et à la patronne qu'elles se font manipuler par la cuisinière. Alors il retrouvera sa place dans l'appartement des femmes. Mais il n'a pas vraiment le temps de penser à tout ça, il doit se concentrer sur le coup. Tout est soigneusement prévu. Tout, sauf la victime. Un inconnu qui se trouvera au mauvais moment au mauvais endroit. L'idée de l'inconnu avait beaucoup plu à Norbert. «Excellent. Comme ça personne ne pensera à nous, aucun motif.» Parfois, Norbert était si convaincant que Raoul oubliait que c'était un flic. Un sacré comédien ce Norbert.

Épisode 068

Arrivé chez Norbert, Raoul déballe ses affaires et pose sur le lit une petite valise en cuir brun. Il est content de son achat. La valise pourrait être celle d'un prof, quelconque et usée. La clef tourne facilement dans la serrure fraîchement huilée. A l'intérieur, un pistolet repose sur un support en plastique noir. Raoul ne connaît rien aux armes. Il a choisi le moins cher. Aucune importance. Le vendeur a joint quelques balles. Raoul prend la boîte et hésite à en glisser une dans le chargeur.

Finalement, il repose la boîte. Il s'en occupera plus tard, pour le moment, il a autre chose à faire.

Confortablement installée dans son lit, Carmen réfléchissait en regardant les nuages qui couraient dans le ciel bleu.

Lorsque Maria était venue la chercher à l'hôpital, Carmen n'était plus aussi sûre de vouloir rentrer avec elle. Elle se sentait lâche et se faisait du souci pour Raoul. Qu'est-ce qu'il allait devenir? Il serait furieux en lisant sa lettre et elle ne voulait pas le fâcher. Mais Maria avait raison, il devait lui prouver qu'il voulait changer. Et pour cela, elle devait le laisser se débrouiller seul. Mais voilà, Raoul était incapable de se débrouiller seul et elle craignait qu'il profite de cette situation pour faire d'autres bêtises. Il était influençable et elle se méfiait de ce mystérieux copain qui l'hébergeait. Au moins, il n'était pas à la rue, ce qui la rassurait un peu. Elle ne supportait pas la vision d'un Raoul pelotonné sur un banc dans un jardin public.

Maria entra dans sa chambre, une tasse brûlante à la main.

– Tiens, ça te fera du bien.

Tout en parlant, la cuisinière s'activait dans la pièce. Elle approcha une table basse sur laquelle elle posa des magazines, une petite radio, des médicaments et la tasse de thé.

– Surtout, n'hésite pas à m'appeler si tu as besoin de quelque chose. Je suis là pour ça.

– Merci Maria. Elle fit une pause et ajouta. Je regrette nos disputes de ces dernières années.

Maria se tenait dans l'embrasement de la porte. Son tablier à carreaux rouges et bleus laissait entrevoir sa robe en coton gris. La main sur la poignée de la porte, elle se retourna en souriant et dit:

– Inutile de revenir sur ces vieilleries. Maintenant, il faut penser à toi. Tu dois reprendre des forces.

En refermant la porte, Maria surprit le regard de gratitude que lui adressa Carmen. C'est seulement en arrivant à la cuisine qu'elle essuya la larme qui coulait le long de sa joue.

Chapitre XV

Épisode 069

En regardant par la fenêtre du bistrot, Robin vit des traînées grises se diluer dans le ciel noir, mais la pâle lumière du jour n'arrivait pas à percer cet écran d'obscurité. Décidément, le temps ne s'arrangeait pas. Il était à l'image de son enquête, glauque et déprimant.

Depuis quelques jours, Porchet le harcelait. Robin lui parlait de suspects, mais son chef voulait une arrestation, un coupable à offrir en pâture aux journalistes. Depuis l'affaire de l'office des faillites, Porchet n'avait pas la cote auprès des contribuables et les élections s'approchaient. Le conseiller d'État aimait le pouvoir et il n'hésiterait pas à sacrifier son inspecteur chef en lui faisant porter l'entière responsabilité d'un échec.

Robin posa quelques pièces sur la table, finit son café au lait, regarda sa montre, tendit la main vers la corbeille des petits pains, hésita, prit un croissant et le reposa. Il appréhendait son entretien avec la cuisinière. Elle allait lui parler du mari de la femme de chambre et il n'aurait aucun élément nouveau à lui apporter. L'inspecteur qui avait interrogé Raoul s'occupait de sa surveillance et Robin lui faisait confiance. Mais Maria ne se contenterait pas de cette explication. Elle voulait le voir derrière les verrous, elle voulait l'empêcher de nuire.

A regret, Robin quitta la chaleur du bistrot et s'engouffra dans la morosité matinale.

– Vous essayez de me faire croire que deux hommes planqués dans une voiture vont pouvoir arrêter un assassin.

Non, inspecteur. C'est moi qui protégerai Lilie, je veillerai sur elle jour et nuit, personne ne lui fera du mal.

Maria agitait ses gros bras et Robin fut impressionné par la force que dégageait la cuisinière. Lilie ne risquait rien. En avalant son deuxième morceau de tarte aux pommes, Robin se détendit. Maria n'avait pas insisté pour connaître les détails de l'enquête sur Raoul, elle s'était contentée de hocher la tête en le regardant d'un air méprisant.

– Votre tarte est délicieuse.

Maria grogna, mais le compliment la radoucit.

– J'ai du travail aujourd'hui. Ce soir, c'est la grande vente annuelle à la galerie. Chaque année, je prépare des gâteaux. Madame Maudet prétend que les clients les adorent. Le traiteur s'occupe du salé mais il n'y connaît rien en pâtisseries.

– Madame Maudet a du goût. J'hésitais à me rendre à cette vente, mais maintenant j'ai une bonne raison d'y aller.

Tout en sortant les ingrédients du réfrigérateur, Maria dit:

– Elle est gentille, mais elle vit dans un autre monde. Dans un monde de belles choses protégées par un mari qui l'agace.

– J'ai plutôt eu l'impression d'un couple parfaitement assorti.

– Inspecteur, vous êtes un gamin. Méfiez-vous des apparences. Elle...

Robin se rapprocha de la table.

– Elle quoi?

– Vous savez faire parler les gens, inspecteur, mais je ne suis pas une commère. Malgré ses grands airs, je l'aime bien et je ne voudrais pas lui faire du tort. D'ailleurs j'ai pu me tromper, ma vue n'est plus aussi bonne qu'avant.

Robin prit un morceau de pâte qu'il pressa dans sa main. Des signaux d'alerte s'étaient enclenchés dans sa tête. Il devait rester calme, surtout ne pas montrer son excitation.

– Florence Maudet est une très belle femme.

Maria était concentrée dans la préparation d'un mélange crémeux et semblait n'avoir pas entendu, mais finalement elle dit:

– Pas aussi belle que ma patronne. C'est pourquoi, je n'ai pas vraiment compris ce qui se passait.

Épisode 070

Maria se leva, alla chercher des fraises qui s'égouttaient dans l'évier, prit une planche pour les couper et revint s'installer à la table.

– C'est étrange, j'avais complètement oublié cet incident. C'est en entendant sa voix au téléphone que je me suis souvenue très précisément de ce repas. D'habitude, Madame Maudet est réservée, plutôt sévère, mais hier soir, elle paraissait joyeuse, sa voix riait, comme il y a cinq ans, avant que Paolo soit assassiné. A l'époque, les Calvi habitaient une petite maison jumelle dans un nouveau quartier. Parfois, Madame Claude me demandait de l'aider à la cuisine quand elle avait des invités. Ce soir-là, elle avait donné une grande réception pour l'anniversaire de Paolo. Il faisait très beau. Une magnifique soirée d'été. Des torches éclairaient les tables dressées dans le jardin. Après le repas, les gens se mirent à danser. Vous comprenez, Inspecteur, tout le monde avait beaucoup bu. Mais bien sûr cela n'excuse pas tout. Ils étaient assis à une table avec d'autres personnes. La discussion était animée, on parlait fort. Mais ces deux-là ne parlaient pas. Je ramassais les bouteilles vides lorsque je vis leurs jambes enlacées. On aurait dit un couple de serpents lubriques. Leurs chaussures gisaient sur l'herbe, la sandalette vautrée sur le mocassin. Vous comprenez, inspecteur, ce n'était pas juste se faire du pied. La jambe poilue entortillait l'autre comme si elle voulait l'engloutir, la posséder. C'est cette frénésie qui m'a choquée. Alors j'ai attrapé ma bouteille et je me suis relevée.

– Qui était autour de la table à ce moment-là?

– Plusieurs invités. Mais à part nous, personne ne ramassait les détrit.

Maria était redevenue méfiante, il devait l'amadouer en jouant carte sur table.

– Maria, depuis des jours, j'analyse les rapports, j'échafaude des hypothèses, j'interroge des personnes qui ne m'apprennent rien; bref, je stagne dans l'enquête d'un double meurtre. L'assassin est un proche de la famille, j'en suis certain. Un ami peut-être, ou une femme que vous côtoyez quotidiennement sans savoir que c'est un meurtrier. Il a déjà tué deux fois sans être inquiété, pourquoi pas un troisième meurtre?

– Arrêtez, vous me faites peur. Elle fit une pause et continua en soupirant. C'était il y a cinq ans, il faisait sombre, les visages éclairés par des torches semblaient danser dans l'obscurité. Il y avait d'autres personnes à la table. Maria ferma les yeux et murmura. Philippe Montfort, toujours très élégant fumait un cigare, je venais de lui apporter un cendrier. En face de lui, Monsieur Maudet le regardait d'un air mécontent. Edouard Maudet a toujours détesté l'odeur de la fumée. Une femme blonde lui parlait avec des grands gestes, mais il ne l'écoutait pas. Légèrement en retrait, le docteur Forestier buvait une bière en compagnie d'une jolie brune. Madame Calvi était à l'autre bout du jardin, elle discutait avec une amie, je suis certaine qu'elle n'avait rien remarqué. D'ailleurs, nos regards se croisèrent et elle me fit un signe joyeux de la main. A ce moment-là, j'ai détesté son mari, comment osait-il tromper une femme aussi merveilleuse? Maria ouvrit les yeux. C'est tout. Mais vous pourriez demander à Carmen, elle était là, nous ramassions les bouteilles ensemble.

– Est-ce que vous pensez qu'elle a vu ce qui se passait?

– C'est possible, mais je n'en ai jamais parlé avec elle. D'ailleurs, maintenant je me rappelle, elle s'est sentie mal pendant la soirée et quelqu'un l'a raccompagnée chez elle.

– Qui?

– Je ne me souviens pas. Et maintenant, laissez-moi, je vais aller réveiller Lilie. Nous avons des gâteaux à faire. Je vous

verrai ce soir, j'ai promis à Madame Maudet de l'aider pour le service.

Robin se leva, enfila sa veste et dit:

– Vous n'êtes pas une personne rancunière, Maria.

– Au contraire, inspecteur, je pardonne difficilement. Mais, Florence Maudet a été victime du charme latin de Paolo, il savait trouver les mots justes avec les femmes. Impossible de lui résister.

Robin n'insista pas et quitta l'appartement en se demandant pourquoi le visage de Maria s'était assombri en prononçant sa dernière phrase.

Épisode 071

Il était déjà mort quand elle se rendit compte qu'elle était enceinte. Un bébé de Paolo, oui, elle était certaine qu'il était de lui. Son enfant. La haine qu'elle avait ressentie pour Paolo se transforma en amour impérissable. Bien sûr elle ne pourrait plus revenir en arrière sur ce qui avait été dit, sur ces mots remplis de colère qui avaient assassiné tout espoir de retrouvailles. Et surtout, elle ne pouvait pas défaire ce qui avait été fait. Il était trop tard. Pour lui. Mais pas pour elle. Ce bébé viendrait illuminer sa vie, ce serait sa raison d'exister. Elle n'avait jamais auparavant ressenti cette force qui l'animait. Elle sourit en pensant que c'était peut-être ça l'instinct maternel, cette rage de vivre pour deux, cette fureur d'exister pour protéger son enfant. Elle serait toujours là pour lui, pour partager ses joies et ses peines, pour lui donner tout cet amour que son père avait refusé. Pour la première fois de sa vie, elle allait vivre pour un autre être, elle serait son esclave elle expiera sa faute par son amour. Oui, cet enfant serait sa rédemption.

Mais, deux semaines plus tard, une fausse couche mit fin à ses espérances. Elle n'avait pas été capable de garder ce cadeau,

Paolo avait gagné, il était venu chercher leur enfant pour l'emporter dans sa tombe.

Maintenant, elle ne serait plus jamais pardonnée.

Après avoir reposé le téléphone, Florence s'écroula sur son lit. Sa valise était prête. Elle ne contenait pas grand-chose, juste quelques vêtements, ses affaires de toilette et de l'argent, une petite fortune qu'elle avait réussi à amasser à l'insu de son mari. Elle avait toujours été prévoyante.

Ce matin, Edouard était parti tôt pour régler les derniers détails de la vente.

Il ne se doutait de rien.

Elle lui parlerait ce soir. Elle lui expliquerait que ce n'était pas de sa faute, qu'il était un mari attentionné, mais qu'elle avait rencontré quelqu'un, qu'elle ne pouvait pas vivre avec lui dans le mensonge, qu'elle allait partir. Ce soir, cette nuit.

Son regard balaya la chambre et rencontra ceux des personnages encadrés. Des hommes et des femmes austères qui semblaient la juger. Les précieux tableaux d'Edouard. Il se consolait auprès d'eux, témoins muets de la conduite dépravée de sa femme. Ce n'était pas la première fois qu'un autre homme croisait sa route, mais Richard était différent. Il lui donnait envie de vivre mieux. Pourtant elle ne le connaissait que depuis deux semaines, mais c'était suffisant. Elle était prête à vivre autrement, à prendre des risques, à échanger sa vie terne, contre une autre, différente, nouvelle.

Épisode 072

Florence s'arracha au confort du lit et se planta devant sa penderie. Des dizaines de tailleurs, robes, manteaux ronronnèrent sous ses caresses. Des tissus soyeux débordaient des tiroirs. Avec un petit pincement au coeur, elle contempla sa

collection de chaussures soigneusement organisée dans des compartiments faits sur mesure. Elle devait tout abandonner. Une colère sourde la parcourut en pensant à ce gâchis. Elle avait supporté Edouard pendant toutes ces années, elle méritait ces belles choses, elles étaient à elle! Et pas encore partie elle les regrettait déjà.

Mais Richard avait raison, elle devait s'enfuir, rompre brutalement avec son ancienne vie. Sinon, elle n'aurait jamais le courage de partir. Edouard trouverait les mots pour la faire rester. Il lui parlerait de tout ce qu'elle allait perdre, du luxe qu'elle adorait et que Richard ne pourrait pas lui offrir. Il lui dirait qu'il l'aimait, qu'il avait besoin d'elle pour exister. Il insisterait, deviendrait tendre, attentionné, la couvrirait de cadeaux. Et il gagnerait, comme toujours.

Florence referma l'armoire en soupirant. Richard avait une bonne situation, une belle voiture, mais il ne serait jamais riche. Tant pis. Elle s'habituerait à vivre plus simplement. Pendant le quart d'heure qui suivit, elle emballa soigneusement ses bijoux dans sa plus belle robe de soirée et glissa le tout dans un grand sac à main. Richard lui avait déconseillé de les prendre mais c'était au-dessus de ses forces. Elle le lui dirait quand ils seraient partis. En voyant la beauté des pierres précieuses, il comprendrait.

Avant de sortir, Florence arpenta l'appartement pour lui faire ses adieux. Elle contempla tous ces beaux meubles qu'elle avait choisis avec soin et qu'elle ne reverrait jamais. Tout en caressant les tentures, elle pensa à Richard. Il venait de lui donner les détails de leur fuite. A onze heures il l'attendrait dans sa Jaguar devant l'entrée de son immeuble. Elle lui donnerait sa valise, elle n'allait pas la trimbaler avec elle à la galerie. Ce soir, vers vingt-et-une heures, il viendrait à la vente. En tant que client de la galerie, il avait reçu une invitation. Plus tard, en fin de soirée, elle parlerait à Edouard.

Ensuite, elle partirait. Richard l'attendrait dans la ruelle voisine. Et tout serait terminé.

Sauf qu'elle n'aurait jamais le courage de parler à Edouard.

Elle allait lui écrire une lettre pour lui expliquer. Son regard rencontra celui du cadran de l'horloge du salon. Elle avait trente minutes pour rédiger sa lettre.

Chapitre XVI

Épisode 073

Raoul sort de la douche en se frottant les cheveux avec une serviette. Il ne voit pas tout de suite la forme allongée sur son lit qui lui dit:

– Alors tu te fais beau pour ce soir?

– Qu'est-ce que tu fous là. Tu étais censé aller bosser comme d'habitude.

Norbert se redresse et appuie sa main sur son coude.

– T'inquiète pas, mon patron est en vacances, je peux me permettre d'arriver plus tard. Je suis tellement excité que je ne tiens pas en place. Et j'aimerais bien que l'on répète une dernière fois le plan.

– On l'a déjà répété des dizaines de fois, maintenant ça suffit. Et dégage de ma chambre, j'aimerais m'habiller.

– Ne te gêne pas pour moi. Il ajouta en tapotant le lit. D'ailleurs, je te fais remarquer que c'est ma chambre. Allez, ne te fâche pas. J'ai pensé que nous pourrions passer un peu de temps ensemble.

L'agacement de Raoul fait place à la terreur. Norbert le regarde béatement en se caressant le sexe. Son pantalon est déboutonné et une bosse gonfle son slip qui émerge de son gros bide. Alors Raoul prend conscience de sa propre érection. Il se détourne et pense à son père, mais cela ne suffit pas à le faire dégonfler. Avec maladresse, il enfile un slip et dit:

– Referme ta braguette, on s'amusera plus tard, j'ai besoin de concentration pour mettre au point les détails du coup.

La voix mielleuse de Norbert lui parvient étouffée par l'excitation.

– Allez, viens, je vois bien que tu en as autant envie que moi.

«Non gros porc, tire-toi, ou je te bute.» Raoul fulmine déchiré entre le désir de le rejoindre et celui de lui tirer une balle qui lui clouera définitivement sa grande gueule. Le pistolet est planqué dans un tiroir, il n'a qu'à tendre la main. Il ouvre le tiroir, le saisit. Le métal froid de l'arme lui donne un sentiment de puissance, il va enfin se venger de tous ceux qui se moquent de lui. Il n'est pas une lopette et il va le prouver. Il fouille dans le tiroir pour trouver les balles. A cet instant, Norbert dit:

– D'accord, j'ai compris. On se paiera du bon temps plus tard. Je te laisse. Fais comme chez toi.

Un rire gras accompagne sa dernière tirade. Raoul serre les poings, hésite à le suivre pour le descendre dans son foutu salon, mais sa colère le quitte d'un coup. Ce n'est pas le moment de faire une connerie, il doit rester calme. Surtout ne jamais oublier que c'est lui la victime. Il charge le pistolet et le repose dans le tiroir. Norbert ne sait pas que Raoul a une arme, il croit être le seul à en posséder une. Stupide et prétentieux petit flic.

Pourtant il doit s'avouer qu'il aime bien Norbert, il est gentil et facile à vivre. Demain, tout sera terminé, alors il retournera à l'appartement des femmes. Il parlera à Carmen, la prendra dans ses bras. Il se montrera très persuasif. En ricanant il imagine son visage pendant les caresses, il connaît ses désirs.

Mais ce n'est pas le visage de Carmen qui gémit, c'est celui de Norbert.

Épisode 074

– Je ne sais pas ce que je deviendrais sans vous, Claude, vous pensez à tout.

Edouard se tenait au milieu de la grande salle aménagée pour la vente. Il avait l'air content d'un seigneur qui aurait trouvé la

perle rare. Claude s'en voulut pour l'ironie de cette pensée. Mais ces derniers jours, occupé à préparer son voyage, Edouard avait négligé la galerie et déchargé l'entière responsabilité de la vente sur ses épaules.

Aujourd'hui, tout était prêt, la vente serait une réussite, comme toujours. Et comme toujours, les Maudet recevraient les félicitations des clients pour cette merveilleuse soirée.

En faisant le tour des tableaux, Edouard ajusta les étiquettes qui indiquaient le numéro de l'œuvre. En arrivant vers Claude, il lui dit:

– J'ai suivi votre conseil. Ce matin, j'ai modifié les réservations des hôtels. A la place, j'ai pris des hôtels de luxe réputés pour leur tranquillité. Florence pourra se reposer à son aise pendant que j'irai arpenter les musées.

Claude acquiesça en silence et se mit à consulter la liste des invités. Une trentaine de personnes avaient confirmé leur présence ce soir. Ironie du sort, les noms de David et de Philippe se suivaient dans la liste. Les lettres imprimées semblaient la narguer en reflétant sa lâcheté. Depuis toujours, elle évitait les conflits. Cela ne pouvait plus durer. Ce soir, elle parlerait à Philippe, elle lui dirait pour David. Inutile de perdre du temps, elle ne voulait pas gâcher cette nouvelle chance d'être heureuse.

La sonnerie du téléphone interrompit ses réflexions. Edouard, qui se trouvait à côté du combiné, répondit. Au ton condescendant que prit sa voix, elle comprit que c'était Porchet, le conseiller d'Etat du département de justice et police, un bon client de la galerie.

– Bien sûr, Monsieur, comptez sur nous, la plus grande discrétion. Vous ne serez pas déçu, c'est un tableau magnifique, Friedrich est un artiste très recherché par les collectionneurs de peinture romantique allemande.

– ...

– Aucune importance, nous vous attendrons pour le mettre en vente.

Claude n'entendit pas la suite, elle avait à faire dans la cuisine. Le traiteur allait bientôt arriver, il fallait débarrasser la paperasse qui encombrait la table. Elle rangeait les derniers papiers quand Edouard fit irruption. Il semblait tout excité.

– Monsieur Porchet a l'intention d'acheter le Friedrich.

– Il a fait une offre?

– Non. Mais c'est un passionné de peinture romantique. Il connaît la valeur d'une telle oeuvre.

Edouard continua de vanter les mérites du conseiller d'Etat, un homme de goût qui savait flairer les bonnes affaires.

Claude ne partagea pas son enthousiasme. Peu de temps avant sa mort, Paolo avait placé une grosse somme d'argent pour Porchet. Plusieurs centaines de milliers de francs dont il avait refusé de dévoiler la provenance. Paolo avait insisté, il ne voulait pas travailler avec de l'argent sale. Finalement, c'était Philippe, le grand patron de la banque, qui avait repris l'affaire. Il ne voulait pas perdre un client aussi puissant.

Paolo avait été écœuré pas la lâcheté de son patron.

Un soir, il était rentré tard, du sang maculait le devant de sa veste. Paolo lui avait dit qu'il s'était disputé avec Philippe, qu'il détestait ces magouilles, qu'il songeait sérieusement à changer de boulot. Deux jours plus tard il se faisait assassiner.

Claude soupira. Elle avait toujours évité de parler de cette dispute avec Philippe. Paolo était mort avant qu'ils aient eu le temps de se réconcilier et elle ne voulait pas l'accabler en ressasant ces vieilles histoires.

L'arrivée du traiteur mit fin au bavardage de son patron. Claude vérifia les cartons et félicita le chef pour ses excellents feuilletés au fromage. C'était un homme charmant mais susceptible, autant s'assurer de la qualité de sa marchandise avec quelques compliments. D'habitude, Florence réceptionnait le buffet. C'était toujours le même rituel. Elle ouvrait les cartons avec vénération et le traiteur la regardait s'extasier devant ses salés avec un œil attendri. Mais aujourd'hui Florence n'était pas là et Claude remarqua la déception du gros homme.

Épisode 075

Pendant l'heure qui suivit, Claude déballa les cartons. Elle espérait pouvoir rentrer chez elle en début d'après-midi afin de passer quelques heures avec Lilie avant de revenir pour la vente. La pluie s'était enfin arrêtée, elles pourraient aller se promener. Depuis quelques jours, Lilie acceptait de sortir de l'appartement. Pas longtemps, juste pour aller au parc. Elle se cachait derrière une grande écharpe et rasait les trottoirs. Mais elle sortait. Pendant ces promenades, Claude tenait fermement la main de la petite fille dans la sienne. Alors elle n'avait plus peur. Cet après-midi, elles sortiraient avec sa mère et Maria. Malgré ce sale temps, les forsythias étaient en fleurs et Lilie voulait les faire admirer à sa grand-mère.

Le téléphone sonna mais Claude continua ses rangements. Edouard répondrait, c'était sûrement un client. Mais Edouard ne répondit pas et finalement elle prit le combiné. C'était David. Il lui dit qu'il arriverait assez tard à la vente car il devait se rendre chez un confrère pour discuter du cas d'un patient commun. Le ton chaleureux de sa voix lui fit du bien. Elle le verrait ce soir.

Avec une énergie nouvelle, Claude arrangea les plats sur la grande table dressée dans l'entrée. Plus tard, en reculant pour admirer l'effet de l'ensemble du buffet, elle vit Edouard, debout devant le Friedrich. Son corps légèrement voûté mimait celui du personnage noir qui contemplait les flots déchainés depuis son rocher. Dans la pénombre d'un jour sans soleil, la ressemblance était frappante. Emue, Claude s'approcha de la silhouette, elle voulait le convaincre de garder le tableau, Porchet ne méritait pas ce chef-d'oeuvre. Elle allait lui mettre la main sur l'épaule quand le téléphone portable d'Edouard sonna. Sans bruit, elle retourna à la cuisine pour ranger les cartons. Elle lui parlerait plus tard.

Claude avait terminé, tout était prêt. Edouard lui dit qu'elle pouvait rentrer chez elle. Qu'il fermerait la galerie. Elle hésita à

lui parler du tableau, puis renonça. Le moment était passé. Il semblait contrarié, son humeur enjouée avait disparu.

Et en fermant la porte, Claude se demanda pourquoi.

Épisode 076

Confortablement installé dans son fauteuil de directeur, Philippe repensa à sa conversation avec Edouard. Il venait de lui annoncer que les membres du conseil d'administration avaient refusé le budget de deux cent mille francs pour l'achat de tableaux; ils voulaient donner une image plus dynamique de la banque en demandant à un artiste en vogue une installation composée de néons et de structures plastifiées.

Philippe connaissait Edouard depuis longtemps et il s'en voulait de lui faire rater une vente. Mais Edouard était resté calme lui assurant qu'il n'était pas responsable des états d'âme de son conseil d'administration. Il avait même insisté pour que Philippe vienne à la vente de ce soir, il comptait sur lui. Philippe lui avait répondu qu'il viendrait avec plaisir. En reposant le combiné, il était soulagé. Il se dit qu'Edouard avait plutôt bien pris la nouvelle.

Des clients attendaient depuis un quart d'heure, mais Philippe ne les fit pas entrer. Il se sentait vieux et désabusé. Pendant des années, il avait cru diriger la banque idéale, celle qui mettait le client au centre de ses préoccupations. Celle qui respectait la sphère privée en toute légalité. Mais cette banque-là n'existait pas, c'était ce qu'il avait essayé de faire comprendre à Paolo quand il y avait eu le différent avec Porchet. Paolo s'était entêté, et lui aussi, alors ils s'étaient battus comme deux gamins dans une cour de récréation. En repensant à cette bagarre, Philippe ferma les yeux de honte et de tristesse. Il revoyait Paolo, le poing levé devant son visage baigné de colère, il l'avait menacé, il allait tout raconter, porter l'affaire devant les juges qui trancheraient. Deux jours après, Paolo s'était fait assassiner.

La sonnerie de l'interphone le fit sursauter. Sa secrétaire s'inquiétait, ses clients commençaient à montrer des signes d'impatience. Philippe se leva, ajusta sa cravate et alla ouvrir. Deux hommes entrèrent. Avec eux les politesses usuelles étaient inutiles. Ils puaien l'argent sale, mais depuis longtemps Philippe avait perdu l'odorat.

Il prit la bouteille et alla la vider dans les toilettes. La journée n'était pas terminée, il devait faire un effort, résister à la tentation d'une dernière gorgée. Le liquide brunâtre tournoya dans la cuvette puis disparut. Il n'était pas très courageux, il ne l'avait jamais été. Il était faible et alcoolique. David se secoua, inutile de s'apitoyer sur son sort, mais l'alcool le rendait mélancolique.

La discussion avec Philippe l'avait bouleversé. Avec ses patients il arrivait à prendre des distances, le fardeau du malheur des autres était trop lourd à porter. Mais Philippe n'était pas un patient, c'était un ami. Et David ne voulait pas gâcher cette amitié. Il avait hésité à l'appeler après leur dispute, mais à chaque tentative, il avait renoncé. Par fierté. Ou plutôt par stupidité. Oui, il était stupide. Il prit le téléphone et composa son numéro. La ligne était occupée, il rappellerait plus tard.

Mais il ne rappela pas.

Épisode 077

Il pleuvait. Tant mieux. Ses traces de pas seraient vite effacées. Sa jambe lui faisait mal et il boitait légèrement pour contenir la douleur. Il était fatigué. En traversant le parc, il s'assit sur un banc quelques minutes, juste pour reprendre son souffle. Quelques rares enfants jouaient vers les balançoires. Ils s'amusaient à se gicler en sautant dans les flaques.

Il n'aurait pas cru que ce serait aussi facile. L'autre ne se doutait de rien, il n'avait pas résisté. Et jusqu'au dernier

moment, il n'avait pas compris qu'il allait se faire tuer. Le pistolet déformait la poche de son imperméable. Il devait s'en débarrasser. Son père adorait les armes à feu et il avait hérité de sa collection, mais il ne partageait pas sa passion, au contraire.

Le ciel gris semblait accabler les passants. Ils marchaient lentement, courbés en avant pour éviter les bourrasques. Mais le vent s'engouffrait dans les manteaux, arrachait les capuchons, flirtait avec les parapluies qui échappaient au contrôle de leur propriétaire. Les gens rentraient chez eux. Il était seulement quatre heures, mais il faisait presque nuit. C'était une de ces journées intemporelles qui se levait dans la grisaille et se couchait dans l'indifférence. Une journée qui serait vite oubliée, sauf pour lui. On tuait parfois par hasard, mais chaque meurtre laissait des traces.

En regardant les passants, il les envia. Ils marchaient vite, sans hésitation. Leur femme, leurs enfants les attendaient. Lui, il se sentait très seul. Il ne trouvait pas sa place dans cette communauté de gens simples. Son père lui avait dit qu'il serait différent, meilleur. Mais son père disait toujours ça. Il radotait les mêmes salades en caressant la crosse de ses précieux pistolets. Ses précieux pistolets! Aujourd'hui, il avait choisi un Remington des années soixante. Le préféré de son père. Un des bijoux de la collection.

A regret, il se leva du banc et remonta le col de son imperméable pour protéger sa chemise de la pluie. En sortant du parc, il jeta le pistolet. Il avait pris soin de l'emballer dans un sac en plastique noir, personne n'irait fouiller dans les poubelles avec ce temps.

Chapitre XVII

Épisode 078

En arrivant à la galerie, Robin trouva la porte close. Il voulait interroger Florence Maudet avant la vente, les propos de Maria l'avaient intrigué, il souhaitait en savoir plus. Porchet n'approuverait pas sa démarche, il tenait à préserver l'entourage de la galerie, mais Robin avait déjà perdu assez de temps.

Il alla sonner chez la concierge. La vieille femme le dévisagea et lui dit d'une voix rude:

– Attendez. Ils vont bientôt arriver.

En voyant dégouliner son imperméable elle ajouta:

– Abritez-vous dans le local à gauche de l'entrée, c'est ouvert.

Robin n'insista pas, il connaissait ce genre de cerbère, inutile de discuter. Au moins, il serait à l'abri de la pluie.

Des objets hétéroclites jonchaient le sol du minuscule local. Par habitude, Robin les examina. Pendant une enquête, ses sens étaient aiguisés, il ressentait les événements avant de les analyser, il flairait les pistes avant de les trouver. Robin s'immobilisa. Dans la pénombre du local son instinct lui envoyait des signaux. Il scruta les rangées d'étagères encombrées de bric-à-brac. Les bouteilles vides côtoyaient les pots de peintures entamés et les vieux magazines. En s'approchant d'une armoire, Robin découvrit un amoncellement de chaussures dépareillées qui débordaient d'un carton grignoté par les rats. Sur sa gauche, des habits jetés pêle-mêle sur un rayon dégageaient une odeur de tristesse. Il avait découvert la mémoire des habitants de l'immeuble, une mémoire qui sentait le renfermé.

– Alors, inspecteur, vous chassez les petites bêtes? Méfiez-vous, les rongeurs adorent cet endroit.

La silhouette de Florence s'encadrait dans l'embrasure de la porte. Elle se tenait très droite, les jambes légèrement écartées, comme si elle voulait l'empêcher de sortir. Robin fut frappé par la force qu'elle dégagait.

– Je vous attendais. J'aimerais vous parler.

Mais Florence ne répondit pas, elle avait disparu. Robin éteignit la lumière avec un sentiment de malaise, il avait l'impression d'être passé à côté d'un indice important masqué par la banalité des objets encombrant le local.

Elle devait se méfier de cet inspecteur qui frisait la stupidité. Il n'était pas dans ce local par hasard, il cherchait des preuves, il la suivait pour l'empêcher de partir. Comment avait-il su? Et qu'allait-il faire? Agacée, elle fouilla dans son sac, où avait-elle mis ses clés? D'habitude, elle les mettait dans la petite poche extérieure, mais elles n'y étaient pas. Finalement elle les trouva et ouvrit la porte. En entrant dans la galerie, Florence se prit les pieds dans les franges du tapis et se tordit la cheville en entraînant son sac dans sa chute. Il était si lourd! Papiers, clés, téléphone portable, passeport, se mêlèrent aux bijoux cachés dans la robe de soirée. Vite, elle devait ramasser ses affaires avant qu'il arrive. Florence s'agenouilla et fourra les objets dans son sac. Elle avait presque fini lorsque Robin lui tendit un bracelet en or.

– Je l'ai trouvé sous le portemanteau.

Florence leva la tête. L'inspecteur la regardait avec gentillesse. Il s'assit à ses côtés et lui proposa de l'aider. Elle refusa, elle se débrouillerait, il n'avait qu'à l'attendre dans la grande salle.

Son trouble n'échappa pas à Robin. Pour une raison qui lui échappait, la belle Florence avait peur.

Épisode 079

La galerie était plongée dans la pénombre. L'estrade en bois dressée pour la vente semblait animer un groupe de personnages figés dans la mémoire des chaises. Robin avança lentement comme pour respecter le silence de la scène. Mais ses chaussures crissaient sur le parquet brillant ponctuant chacun de ses pas de notes disgracieuses.

Il se dirigea vers une fenêtre. Dehors, la nuit s'insinuait dans la grisaille de l'après-midi. Ce moment d'entre-deux lui donnait envie boire; il aimait sentir les tensions de la journée se dissoudre dans un double whisky. Robin avait arrêté de boire depuis cinq ans, mais ce moment lui donnait soif de cet alcool fort qui brûlait l'estomac en noyant la raison.

– Excusez-moi, Inspecteur je vous fais attendre. Vous vouliez me parler? J'espère que l'obscurité ne vous dérange pas, j'aime le calme de la nuit.

Robin devina la silhouette de Florence assise sur le canapé. Ses jambes croisées se balançaient en ondulant et Robin sentit un léger souffle dans sa voix. Elle recommençait son numéro de femme fatale. Il s'approcha.

– J' ai justement une question concernant une certaine nuit à vous poser.

– Vous m'intriguez. Mais dépêchez-vous, les gens vont bientôt arriver et je serai accaparée par mon devoir d'hôtesse. Vous ne voudriez pas me détourner de ce devoir, n'est-ce pas inspecteur?

Elle le regardait, l'arrondi parfait de son visage tourné vers lui, les lèvres attentives prêtes à déverser des mensonges parfumés de rouge Dior.

Car elle lui mentirait.

– Quelqu'un a laissé entendre que vous aviez eu une liaison avec Paolo, peu de temps avant sa mort.

La bouche se referma, la silhouette abandonnée se redressa. Florence passait à l'attaque.

– C’est ridicule. Pourquoi perdez-vous votre temps avec ces bavardages? Vous n’avez rien d’autre à faire? Je croyais que vous étiez payé pour enquêter sur le meurtre de Nicky, pas pour colporter des ragots.

Mais Robin ne se laissa pas dérouter par l’attitude outrée de Florence,

– Tout ce qui pourrait donner un éclairage nouveau sur le meurtre de Paolo fait partie de mon enquête.

– Laissez tomber votre discours de flic et écoutez-moi bien. Dans quelques minutes, mon mari va arriver, je pense que vos divagations lui déplairaient profondément. Et vous connaissez ses accointances avec votre chef, n’est-ce pas? Alors cessez immédiatement ce petit jeu et allez fouiner ailleurs.

– Désolé, mais je reste. Votre mari m’a envoyé une invitation pour la vente, et je suis curieux de suivre le déroulement de la soirée.

Florence se leva pour allumer la lumière. La grande pièce s’anima, comme si elle émergeait d’un long sommeil. Le canapé, les fauteuils, les chaises se redressèrent, prêts à recevoir leurs occupants. Les tableaux firent miroiter la transparence de leurs glaces, impatients de découvrir la lueur d’émerveillement dans le regard des amateurs. Le spectacle pouvait commencer. Robin contempla ce décor dans lequel trônait Florence. Elle était à l’aise dans cette pièce et ses répliques consciencieusement répétées ne supportaient pas l’arrogance d’un inspecteur qui osait improviser.

La sonnette d’entrée retentit. Florence se dirigea vers la porte ignorant l’inspecteur qui lui dit:

– Nous reprendrons cette conversation un autre jour.

Épisode 080

Les bras encombrés de cartons, Maria n’arrivait pas à atteindre la sonnette. Finalement, elle réussit à se hisser pour

appuyer sur le bouton avec son coude gauche. Elle était fatiguée, elle n'aurait pas dû accepter de dépanner les Maudet pour cette soirée. Mais elle voulait aider Claude, la décharger. Edouard était maniaque et supportait mal les miettes de nourriture sur ses tapis d'Orient. Les domestiques devaient faire en sorte que les gens soient rassasiés tout en gardant la galerie impeccable. Elle avait souvent entendu Carmen se plaindre de ces pique-assiettes qui se goinfraient de petits fours en développant des discours artistiques. Mais Carmen était une râleuse qui n'y connaissait rien en peinture, elle non plus d'ailleurs.

Florence la guida vers la cuisine en la remerciant pour son aide. Elle était volubile, charmante. Pourtant Maria remarqua sa jupe froissée et le léger tremblement de sa paupière droite. La belle Florence avait des soucis, mais Maria songea que ce n'était pas ses oignons; à chacun ses problèmes.

Claude émergea de la cuisine et regarda avec satisfaction la grande salle. La vente battait son plein. Les clients étaient satisfaits. Ils étaient prêts à faire monter les enchères pour acquérir quelques belles pièces qui feraient frémir de jalousie leurs voisins moins fortunés.

Juché sur l'estrade, l'huissier judiciaire agitait son marteau avec l'agilité d'un professionnel ballonné par l'importance de son rôle. A chaque coup, sa panse rebondie vibrait d'orgueil en faisant frémir son veston. Il avait la tête de l'emploi, le cheveu gris rare avec la mèche rabattue sur le côté et les lunettes rondes cerclées d'or qui laissaient deviner des yeux usés à force de lire des étiquettes.

L'assemblée avait les yeux rivés sur une petite aquarelle du XIXe siècle qui trônait sur le chevalet réservé à l'objet mis aux enchères. C'était une œuvre assez quelconque et Claude s'étonna de la surenchère proposée par un client, ce devait être un amateur peu éclairé.

L'huissier toisa l'assistance guettant un signe qui relancerait la vente, mais personne ne se manifesta, alors il adjugea le tableau en frappant violemment son marteau sur la tablette en bois qui lui servait de souffre douleur.

– ... 2500.... une fois..., deux fois..., trois fois, adjugé à Monsieur pour deux mille cinq cents francs.

Claude se déplaça légèrement pour voir la tête de l'acquéreur, mais il s'était déjà levé, sa place était vide.

– C'est moi que tu cherches?

Épisode 081

Philippe se tenait devant elle, un verre de champagne dans la main. Elle vit tout de suite que ce n'était pas le premier.

– Je me demandais qui avait payé aussi cher cette aquarelle.

– Effectivement, j'ai offert le prix fort. Je dois me racheter aux yeux d'Edouard. Je m'en veux de lui avoir fait rater une grosse vente. Il marqua une pause. Ou peut-être que j'ai voulu t'impressionner par mon argent, juste pour que tu t'intéresses à moi. Ne fais pas cette tête, c'est une plaisanterie. Toujours est-il que j'ai réussi à attirer ton attention. Tu me fuis depuis le début de la soirée. Et ne me regarde pas avec cet air réprobateur. C'est vrai, je n'en suis pas à mon premier verre et je n'ai pas l'intention de m'arrêter. L'alcool m'aide à me supporter.

– Ecoute, Philippe, je dois m'occuper du buffet, nous pourrions nous voir plus tard.

Claude fit mine de s'éloigner mais Philippe la rattrapa par le bras.

– Non, reste ici. Il saisit une flûte de champagne posée sur une table. Et bois ça, tu verras, tu parleras mieux après. D'ailleurs, je vais te simplifier la tâche. Depuis quelque temps, j'avais remarqué votre manège, je voulais en avoir le cœur net. Je suis allé voir David.

– Je sais.

– Bien sûr. Le cher toubib s'est senti menacé, il sait que je peux être violent. Il ne m'a rien dit sur vous deux, mais son silence était parlant. Et tu vois, Claude, ce n'est pas tant sa lâcheté qui m'a blessée, c'est ma bêtise. Cela fait des années que j'attends mon tour. Que j'attends que tu me fasses une place dans ton cœur. J'étais le suivant sur la liste. Mais non David m'a doublé et moi j'ai été assez stupide pour le laisser faire.

– Je suis désolée.

– Pendant toutes ces années, tu m'as manipulé et moi, je n'ai rien vu. Je croyais que tu pourrais m'aimer, qu'il fallait juste te laisser un peu de temps. Mais je me trompais. Tu m'as utilisé comme pis-aller en attendant mieux. Et maintenant que tu as trouvé ce que tu cherchais, tu peux refermer la porte et me congédier.

Claude regarda Philippe avec inquiétude. Il parlait trop fort et son visage était écarlate. Autour d'eux, les gens commençaient à les remarquer, elle devait le calmer.

– Arrête, Philippe. Tu es mon ami. Je ne sais pas ce que je serais devenue sans ton aide, ta présence m'a réconfortée, nous avons partagé notre peine. Je ne t'ai jamais dit que je t'aimais, mais tu as raison, je n'ai pas été claire. Pourtant ce n'était pas pour te blesser, encore moins pour te manipuler, c'était par lâcheté et par ignorance. Je ne savais pas que tu attendais ton tour comme tu le dis.

– Ne fais pas ta sainte-nitouche, ce jeu est terminé.

Et Philippe continua sur le même ton agressif. On aurait dit qu'il déversait le trop plein d'années passées à se taire. Mais Claude n'écoutait plus, elle scrutait l'assemblée qui s'était levée des chaises pour se diriger vers le buffet. L'huissier prenait une pause. La vente continuerait avec le Friedrich. Elle fit un signe à Maria qui revint quelques instants plus tard avec les gâteaux.

– ... me mens depuis des années.

Philippe interrompit son monologue et ses épaules s'affaissèrent. Discrètement, Claude l'installa dans la petite cuisine et lui fit une tasse de café. Elle lui parlerait de ses doutes,

de ses peurs, elle tenterait de lui expliquer pour David, elle ne voulait pas perdre son amitié.

Elle lui parlerait, mais pas maintenant.

Épisode 082

La colère de Philippe n'avait pas échappé à Robin. Il était assis au dernier rang, face à l'estrade. Excellent poste d'observation. Personne ne faisait attention à lui, l'assemblée était concentrée sur l'huissier qui battait la mesure avec son marteau. Philippe et Claude se disputaient, mais leur scène de ménage l'intéressait moyennement, il guettait l'arrivée de Porchet. Depuis une demi-heure, Edouard Maudet regardait sa montre d'un air inquiet. Son meilleur client avait du retard et l'huissier voulait rentrer chez lui. Robin avait tenté de rassurer Edouard. Son chef était un homme surchargé mais il tenait toujours ses engagements.

Effectivement, quelques minutes plus tard, le conseiller d'Etat, fit son entrée dans la galerie. Il ne passait pas inaperçu avec son smoking grenat et sa cravate orange. Porchet aimait le luxe, mais une fois de plus Robin se dit qu'il n'avait aucun goût.

Florence se dirigea vers le conseiller d'Etat. En passant devant le miroir de l'entrée, elle jeta un coup d'œil à cette femme crispée qui souriait bêtement pour masquer son trouble. Richard allait arriver d'une minute à l'autre. Elle soupira en songeant qu'elle n'aurait bientôt plus à supporter cette mascarade.

– Chère Florence, toujours aussi ravissante.

Elle répliqua que oui, elle le savait, le temps n'avait pas de prise sur elle. Mais Porchet ne releva pas l'ironie, il était trop occupé à taper dans les petits fours.

– Délicieux, comme toujours. D'ailleurs, je viens ici pour le buffet, les tableaux ne sont qu'un prétexte.

Il souligna cette sortie d'un rire gras qui écœura Florence. Ce soir Porchet se surpassait. Il était encore plus répugnant que d'habitude. Des miettes de tartelette au citron nichaient dans les commissures de ses lèvres et des traînées rosâtres tapissaient le col de sa veste. Et ses dents. Jaunes avec du brun sur les bords, des dents sales et aiguisées qui puaien le politicien véreux.

Mais la pièce n'était pas terminée, Florence devait jouer son rôle, elle sourit et lui dit:

– Vous arrivez juste à temps pour la vente du Friedrich.

Porchet se rapprocha d'elle et lui murmura:

– Ce cher Edouard m'aurait attendu. Je suis son meilleur client. Il soupira en levant les yeux au ciel. Les temps sont durs pour tout le monde. Les œuvres d'art n'échappent pas à la crise. On peut vivre sans tableaux, mais tout le monde doit manger. Il lui fit un coup d'œil complice. Heureusement que nous avons notre petit arrangement. Entre amis on doit se tenir les coudes. D'ailleurs, il est délicieux ce champagne, pour le prix ce serait dommage de s'en priver.

Florence lui tendit machinalement le plat de griottes au chocolat. Elle ne s'était jamais intéressée aux magouilles de Porchet. C'était Edouard qui s'en occupait. A propos d'Edouard, où était-il passé? Enfin elle l'aperçut près de l'estrade. Il semblait chercher quelqu'un. Leurs regards se croisèrent mais Edouard ne sembla pas la voir. Il regardait derrière elle, en direction de l'entrée. Richard. Richard venait d'arriver et Edouard était au courant pour eux. Florence se retourna brusquement. Mais l'entrée était vide. Elle devait se calmer. Tout se déroulait comme prévu, Richard avait juste un peu de retard. Porchet venait de lui dire que plusieurs accidents bloquaient la circulation en ville.

Enfin sorti de sa léthargie, Edouard leur fit un signe amical de la main et se dirigea lentement vers eux. Il avait l'air épuisé. En remarquant le léger boitement de son mari, Florence ressentit une bouffée de tendresse. Il avait une jambe plus courte que l'autre, une différence de quelques millimètres, rien

de grave. Mais Edouard, amoureux de la perfection avait honte de ce défaut et il masquait cette malformation par une semelle compensée. Il ne boitait que lorsqu'il était très fatigué. Etrangement, cette imperfection le rendait vulnérable. Florence eut envie de le prendre dans ses bras, une dernière fois, pour se faire pardonner de sa trahison. Mais Edouard ne s'intéressait pas à elle, il faisait des courbettes à Porchet.

Elle s'excusa et laissa les deux hommes entre eux. En s'éloignant, elle trébucha sur la canne du conseiller d'Etat. Porchet la rattrapa de justesse par le bras. Florence le remercia. En arrivant dans la cuisine, elle regarda son bras nu. Des traces rouges marbraient sa peau.

Épisode 083

La pause était terminée. L'huissier engloutit la dernière bouchée de son millefeuille, s'essuya la bouche et se dirigea vers son estrade. Edouard avait installé le tableau de Friedrich sur le chevalet à sa droite. Le petit homme ajusta ses lunettes, se racla la gorge et se mit à lire d'une voix monocorde:

– Caspar David Friedrich, peinture à l'huile sur toile, 1818. Le personnage en redingote noire situé au premier plan a été repris par l'artiste dans le célèbre tableau «Voyageur contemplant une mer de nuages» exposé à Hambourg. Mise à prix, cinq cent mille francs.

A l'annonce de ce chiffre, un murmure parcourut l'assemblée. L'huissier se tenait debout, très droit, son marteau brandit en avant comme pour donner la bénédiction. Le murmure cessa. Les secondes silencieuses laissèrent pénétrer les bruits de l'extérieur, le sanctuaire était devenu perméable.

Alors Porchet se leva, se rapprocha lentement du tableau, regarda l'assemblée et dit:

– Six cent mille.

Robin devait avouer que son chef avait de l'audace. Les finances de l'Etat voguaient dans le rouge, on gelait les primes

des fonctionnaires, on réduisait les effectifs des représentants de l'ordre, les contribuables manifestaient leur mécontentement dans la rue, mais Monsieur Porchet, bien ficelé dans son smoking de maquereau s'offrait un caprice à six cent mille balles.

L'huissier était imperturbable, ce n'était pas un homme qui se laissait impressionner par des grosses sommes, il en avait vu d'autres, et il voulait rentrer chez lui, sa femme lui avait promis un ragoût de bœuf et il adorait le ragoût de bœuf. Au moment où son marteau frappa le troisième coup, Robin regarda Edouard. Il se tenait debout derrière l'estrade, très droit, le regard perdu dans le vide, comme si toute cette mascarade autour de son tableau préféré ne le concernait pas.

Florence profita de la vente du Friedrich pour s'éclipser. Il fallait absolument qu'elle l'appelle. Il était plus de dix heures et Richard n'était toujours pas là. Elle composa le numéro de son hôtel. La voix suave de la réceptionniste lui dit que monsieur Fortis était parti ce matin, comme prévu. Elle raccrocha et appela son portable. Les sonneries se succédèrent comme d'interminables points d'interrogations dans son esprit tourmenté. Réponds! Réponds! Alors une voix métallique interrompit les sonneries et lui demanda de laisser un message. Elle bredouilla quelques mots puis raccrocha. Un vent de panique la submergea. Il l'avait abandonnée. Il était parti sans oser lui avouer qu'il avait changé d'avis. Sans oser lui dire qu'il ne voulait pas s'encombrer d'une femme futile et capricieuse. Parce que c'était bien ce qu'elle était. Une dinde qui avait cru au prince charmant et failli tout plaquer pour un égoïste.

Mais une petite voix s'éleva pour faire taire les autres et ramener Florence à un peu de bon sens. Richard avait eu un empêchement, il ne l'aurait jamais abandonnée, il allait arriver dans quelques minutes. Et ensuite, ils partiraient, ensemble.

Mais les quelques minutes passèrent et Richard n'arriva pas.

Chapitre XVIII

Épisode 084

Il l’observait depuis le début de la soirée et lorsque Florence disparut, il comprit immédiatement pourquoi. Elle allait lui téléphoner. D’abord à l’hôtel, puis sur son portable. Inutile de la suivre, il avait pris soin d’éteindre le téléphone avant de s’en débarrasser.

La vente du Friedrich captivait l’assemblée, pourtant il avait l’impression que tous les regards étaient tournés vers lui. Lorsque l’huissier leva son marteau, il sentit une goutte de transpiration dégouliner le long de son cou avant de comprendre pourquoi il avait si chaud. Ce n’était pas la chaleur qui l’oppressait, c’était la panique.

Le téléphone de Fortis. Il voulait l’éteindre et s’en débarrasser, mais dans sa hâte il ne l’avait pas fait. Il s’était occupé de la valise, mais il avait oublié le téléphone dans la Jaguar.

Le marteau s’abaissa lentement, un bruit sourd suivi de murmures résonna dans ses oreilles. Comment avait-il pu être aussi stupide? Ses réflexes de maniaque l’avaient trahi, il l’avait laissé dans la poche du siège conducteur, là où il mettait le sien d’habitude. Florence allait laisser un message. Quand les flics retrouveraient la voiture de Fortis, ils écouteront le message et comprendraient. Il devait récupérer le téléphone. Et vite.

Des applaudissements fusèrent. Il se força à sourire, surtout ne pas se faire remarquer. Réfléchir. Trouver une solution. Florence se tenait debout au fond de la salle. Son visage pâle était tourné vers l’entrée. Elle l’attendait. Mais il ne viendrait pas,

et lui seul le savait. Cette idée le calma. Finalement, l'oubli du téléphone n'était qu'un fâcheux contretemps dont il s'occuperait ce soir même.

Il ne devait pas s'inquiéter, personne ne découvrirait le corps avant plusieurs jours.

David était en retard. Son entretien avait duré plus longtemps que prévu. Il pesta en augmentant le volume de la radio. La circulation en ville devenait impossible, il aurait mieux fait de prendre le bus. La pluie déferlait sur son pare-brise comme si elle voulait s'engouffrer dans l'habitacle. C'était un naufragé des temps modernes assis bien au chaud dans sa voiture.

Par association d'idées, cette image lui fit penser au Friedrich. L'homme en noir debout face à la mer déchaînée. Depuis quelques jours, il pensait souvent à cet homme qui lui rappelait le personnage masqué à trois pattes du dessin de Lilie. Ils ne se ressemblaient pas vraiment, mais ils avaient la même allure, fière et pathétique à la fois.

Il arriva à la galerie au moment de la vente du Friedrich. La lumière vive de la grande salle l'aveugla et ses yeux mirent quelques secondes à s'adapter. L'assemblée muette fixait l'huissier perché sur l'estrade. Alors il vit Porchet se lever et s'avancer sur le devant de la scène. Il souleva le tableau du chevalet et le montra au public qui applaudit avec enthousiasme.

Porchet venait d'acheter sa notoriété en partie avec leur argent, mais la plupart d'entre eux ne s'en rendaient même pas compte.

David se détourna écoeuré, il ne voulait pas assister à cette mascarade. Il partit à la recherche de Claude, où pouvait-elle bien être? En se dirigeant vers la cuisine, il croisa Florence. Elle ne le salua pas, et il se demanda pourquoi. Alors il remarqua ses traits crispés et sa démarche hésitante. Florence était malade, ou inquiète, ou les deux. Elle posa son téléphone portable sur la

commode de l'entrée et s'immobilisa, l'oreille tendue, comme si elle guettait un signe venu de l'extérieur.

La cuisine était plongée dans la pénombre. David allait repartir lorsqu'il entendit un soupir. Alors il distingua la silhouette d'un homme assis. C'était Philippe. Il ne voulait pas lui parler, pas maintenant, pas avant d'avoir vu Claude. Mais Philippe se retourna et lui dit de rester. Il avait l'air pitoyable dans son costume fripé. David prit un tabouret et s'assit à ses côtés. Philippe but tranquillement son café, comme s'il avait oublié sa présence. Finalement il dit:

– Je regrette notre dispute de l'autre jour. Depuis quelque temps, ma vie semble se désintégrer et je t'en ai rendu responsable. Paolo était un coureur, elle méritait quelqu'un de mieux. Un homme qui lui offrirait une vie harmonieuse, stable. Mais Claude ne m'aime pas et depuis notre dispute, je me rends compte que j'ai aussi cessé de l'aimer. Quel gâchis. Finalement Paolo est mort pour rien.

En entendant ces mots, David se crispa. Philippe était en pleine déprime, mais ce n'était pas un assassin. Pas lui. Pourtant le doute s'était insinué dans son esprit, il devait connaître la vérité. Mais à cet instant, Claude surgit, alluma la lumière et dit:

– Vous n'avez pas vu l'inspecteur Morales, on le demande au téléphone, c'est urgent.

Épisode 085

Devant leur air ahuri, Claude n'insista pas et retourna dans la grande salle. Les gens s'étaient levés et discutaient pas groupes autour du buffet. Elle se faufila entre les convives et finalement repéra l'inspecteur. Il parlait avec Edouard et Porchet. Elle les interrompit et tendit le téléphone à Robin.

– C'est pour vous.

L'inspecteur ne prononça que quelques mots, mais, au cours de la conversation, son visage s'allongea et il sortit un calepin de

la poche de son veston. Il écrivit quelques mots et un numéro de téléphone.

Les autres n'avaient pas bougé. Porchet sirotait une coupe de champagne et Edouard discutait avec Claude des détails concernant le rangement de la galerie. David et Philippe arrivèrent vers eux au moment où Robin raccrocha.

– Que se passe-t-il inspecteur? Vous semblez inquiet.

– On vient de découvrir le corps d'un homme dans une ancienne décharge.

Philippe s'exclama:

– C'est incroyable. A ma connaissance, il n'existe plus de décharge dans notre ville. Et comment est-il mort?

– Je n'ai encore aucun détail, je sais juste que c'est un paysan qui a trouvé le corps en cherchant son cochon.

Personne ne fit de commentaire, mais tous les visages étaient rivés à celui de l'inspecteur qui déclara:

– Je dois me rendre immédiatement sur place.

Quelques instants plus tard, Robin quitta la galerie. En annonçant la découverte du corps il avait guetté la réaction des gens qui l'entouraient. Surprise, inquiétude, compassion. Pourtant, pendant un instant, sur un des visages, Robin cru voir de la colère jaillir de la pitié. Cela n'avait duré qu'une fraction de seconde et, en s'excusant pour son départ précipité, il se demanda s'il n'avait pas rêvé.

Robin frissonna dans la nuit glaciale. Il pesta en se dirigeant vers sa voiture garée au coin de la rue. La pluie giflée par le vent s'acharnait sur lui. Il détestait être trempé. Il détestait rouler de nuit. Et il se détestait pour avoir encore oublié de faire réparer le chauffage de sa coccinelle.

Il croyait avoir tout prévu mais il s'était trompé. Un porc doublé d'un imbécile avait découvert le corps, beaucoup trop tôt. Maintenant ils chercheraient la Jaguar. Il devait agir vite. Il allait récupérer le téléphone et le détruire.

Épisode 086

La machine à café était en panne. Le gardien de nuit lui expliqua que cela faisait trois jours qu'ils attendaient le réparateur. Robin haussa les épaules et alluma une cigarette. L'entrée de la morgue était éclairée par des néons qui faisaient ressortir l'aspect sordide du lieu. Il n'avait jamais pu se faire à l'ambiance glauque de cet endroit malgré ses nombreuses visites. Une fois de plus, il détesta cet aspect de son métier. La mort ne le laissait jamais indifférent et chaque autopsie le plongeait dans une profonde tristesse malgré les plaisanteries douteuses des médecins légistes.

En arrivant sur le lieu du crime, une décharge désaffectée au nord de la ville, Robin s'était vite rendu compte qu'il était inutile de commencer les recherches d'indices cette nuit. L'homme n'avait pas été tué sur place, son corps sans vie avait été abandonné parmi les objets hétéroclites qui brillaient dans la nuit comme pour narguer les policiers.

L'ambulance allait bientôt arriver. Sa sirène n'était pas branchée. Pourquoi se presser lorsque l'on transporte un cadavre?

L'autopsie aurait lieu le lendemain, mais les causes du décès semblaient claires, l'homme avait été tué d'une seule balle tirée à bout portant qui lui avait transpercé un poumon et s'était logée dans le cœur. Le cadavre n'avait pas été identifié. Pas de papiers d'identités, ni photographies, ni clefs. Mais ce n'était pas un crime crapuleux, Robin en était persuadé. Il n'y avait aucune trace de lutte, pourtant l'homme était costaud, il ne se serait pas laissé agresser sans se défendre.

Une fois de plus Robin se demanda ce qu'il faisait là, au milieu de la nuit, en train de guetter l'arrivée d'un cadavre alors qu'il pourrait être bien au chaud dans son lit.

Mais il savait très bien pourquoi. C'était à cause du mort. Il ne pourrait pas dormir sans avoir revu le visage du mort. Un

homme d'âge mûr, distingué, un homme qu'il était certain d'avoir déjà vu. Récemment.

Chapitre XIX

Épisode 087

La pluie semblait s'acharner sur les ruelles désertes. David conduisait prudemment. La lumière diffuse des phares n'arrivait pas à percer l'écran humide de la nuit. Claude ne voulait pas le déconcentrer, alors elle se taisait. Ses yeux suivaient le mouvement des gouttes d'eau qui giflaient le pare-brise.

Malgré ses appréhensions, la vente s'était bien déroulée. Porchet avait été égal à lui-même, infantile et prétentieux. Avant de partir il lui avait glissé: «Je compte sur vous pour surveiller mon nouveau bébé. Je viendrai le chercher demain.» Et il s'était éclipsé. Claude avait soigneusement emballé le Friedrich avec un sentiment d'amertume. Porchet ne méritait pas ce chef-d'œuvre.

La voiture s'engagea dans la rue Sénebier. Le visage tendu, David scrutait la chaussée à la recherche d'une place. Il se gara à quelques mètres de l'entrée de l'immeuble, arrêta le moteur et soupira. Il semblait fatigué et vulnérable. Elle se pencha vers lui et lui demanda de monter un moment. Elle ne voulait pas qu'il rentre seul dans la nuit avec ce déluge. C'était dangereux. Alors elle lui caressa le visage. Sa peau était douce et chaude. Elle s'approcha, plus près, pour toucher son corps, pour sentir son souffle frôler sa joue, pour voir ses lèvres murmurer son nom, pour s'abandonner dans les bras de cet homme qu'elle osait enfin aimer. Ils restèrent plusieurs minutes enlacés. La pluie les rendait invisibles. Naufragés des temps modernes, ils voguaient au hasard d'une histoire qui venait de commencer.

C'est le froid qui les sortit de leur torpeur. Ils coururent jusqu'à l'entrée sans prendre la peine d'ouvrir le parapluie. Lorsque la lourde porte se referma sur eux, ils éclatèrent de rire. Ils étaient trempés. David saisit la main de Claude et l'entraîna dans les escaliers.

L'appartement était plongé dans la pénombre. Seul le salon était illuminé. En arrivant dans l'immense pièce, ils surprisent Louise en train de mettre une bûche dans la cheminée.

– Maman, tu n'es pas encore couchée?

– Non, je t'attendais. Nous avons passé une soirée merveilleuse et je voulais t'en parler.

David fit mine de s'éloigner.

– Restez David, je suis heureuse que vous soyez là.

La pièce sentait le sapin chaud, ce bois qui brûle vite en éclaboussant l'âtre de ses étincelles. C'était la première fois que la cheminée fonctionnait depuis la mort du Colonel. Enfant, Claude adorait s'occuper du feu, elle aimait voir surgir la première flamme dans les boulettes de papier journal. Une flamme verte qui s'étirait avec grâce puis enveloppait le petit bois. Elle restait des heures à contempler les braises. Le Colonel lui racontait des histoires de bataille, de guerres lointaines qui n'avaient jamais existé. Il parlait de la force du feu, une force de vie et de mort.

– C'est Aurélie qui a voulu faire un feu. Après le repas, nous nous sommes installées ici. J'avais froid, alors elle est allée me chercher une couverture. En revenant, elle a posé la couverture et m'a tendu une corbeille remplie de bois en m'indiquant la cheminée. J'ai hésité. Depuis la mort de Paolo, le feu sous toutes ses formes a été banni de notre maison. Je ne voulais pas déclencher des souvenirs douloureux. Mais elle a insisté. Alors je l'ai allumé. Aurélie s'occupait du bois. Nous sommes restées toute la soirée assises près du foyer. Je lui ai raconté les histoires du Colonel, celles que tu aimais entendre.

Claude écoutait, subjuguée par la voix mélodieuse de sa mère. Cette mère malade qui allumait des feux. Cette mère qui lui

parlait d'une petite fille qui aimait les histoires, comme toutes les autres petites filles.

Épisode 088

Robin enfonça plus profondément les mains dans les poches de son pardessus. Il était frigorifié. Les pieds surtout. Le cuir de ses souliers avait bu l'eau des pavés et à chacun de ses pas, un bruit de suction résonnait dans la nuit, comme si les chaussures étaient en train d'engloutir ses pieds.

En arrivant devant l'immeuble des Maudet, il fit une pause. La lumière diffuse d'un lampadaire éclairait la façade austère. Les stores étaient soigneusement descendus, les habitants calfeutrés dans leurs luxueux appartements ignoraient cet intrus, ils appartenaient à un monde chaud et soyeux. Un monde dans lequel on taisait les mauvaises nouvelles. Robin hésita. Il était presque minuit, il pourrait l'interroger demain. Oui, il pourrait l'interroger demain.

Pourtant quelques minutes plus tard, il appuya sur la sonnette. Il songea que Porchet serait furieux en l'apprenant.

Florence sursauta, qui pouvait venir à une heure pareille? Edouard avait peut-être oublié ses clés. Prétextant une migraine, elle était rentrée avant lui. Elle voulait récupérer la lettre avant qu'il ne la trouve. Richard l'avait abandonnée. Tout était de sa faute, elle n'avait pas su lui montrer à quel point elle l'aimait. Mais est-ce qu'elle l'aimait vraiment?

Florence frissonna, elle se sentait misérable, sa valise contenant ses précieuses affaires qui devaient assurer sa fuite de petite bourgeoise, s'était envolée avec ses espoirs de midinette. Richard l'avait bien eu, depuis le début il voulait son fric. Comment avait-elle pu être aussi stupide? Une vague de colère la submergea en pensant aux belles paroles débitées par cet hypocrite.

Deuxième sonnerie, plus insistante. Puisant de l'énergie dans sa colère, Florence se redressa et alla ouvrir.

Sa première impression fut que le corps de l'inspecteur était en train de fumer. Il se tenait immobile dans l'embrasure de la porte, mais il était auréolé d'une brume blanchâtre qui cherchait à pénétrer dans son appartement. Puis l'impression se dissipa, la buée se résorba et Florence croisa le regard de l'inspecteur.

– Que voulez-vous?

– Il faut que je vous parle.

– Edouard n'est pas encore rentré.

Florence sentit ses forces l'abandonner, sa colère avait fait place à la panique. Elle se détourna, et la voix de l'inspecteur lui parvint assourdie:

– Cela n'a pas d'importance, c'est vous que je veux voir.

A regret, Florence s'écarta pour le laisser entrer. En l'escortant jusqu'au salon, elle lui demanda.

– Que voulez-vous?

Sa voix chevrotante transpirait la culpabilité et elle se dit qu'elle ferait mieux de se taire. Inutile de s'enfoncer.

– Le corps d'un homme a été découvert dans une ancienne décharge. Il a été tué d'une balle tirée à bout portant. Pas de portefeuille, photos, documents, clés de voiture qui permettraient de l'identifier. Des habits élégants pour un cadavre anonyme.

Florence était anéantie. Son esprit avait pris le large, elle était incapable de penser. Elle se tenait immobile, elle attendait la suite. L'inspecteur continua:

– Le visage de l'homme ne m'était pas inconnu. Je l'avais déjà vu mais j'étais incapable de me souvenir où. Alors j'ai attendu que le cadavre soit exposé en pleine lumière à la morgue et là, sous les projecteurs, je me suis rappelé. Cet homme était au gala de charité il y a trois semaines.

– Et alors?

– Alors j'ai pensé que vous pourriez m'aider à l'identifier. Comme elle ne disait rien, il continua. Ce soir-là, en traversant

la salle vous avez eu un malaise et un homme s'est précipité pour vous aider. Sur le moment, son visage m'a frappé, il semblait décalé dans cette assistance plutôt guindée de soirée mondaine. Il était plus... vivant. Oui, vivant. Quelle ironie. Aujourd'hui, cet homme est mort, et vous allez m'aider à trouver qui l'a tué.

Florence ne répondit pas, elle s'effondra et éclata en sanglots.

Robin s'éloigna et se planta devant la fenêtre. Dehors, le brouillard avait pris possession de la rue. Il aurait voulu se laisser emporter par ce masque blanc, oublier quelques instants ces meurtres qui rythmaient sa vie comme des danseurs maladroits. Bientôt, les sanglots de Florence s'espacèrent pour faire place à des gémissements de petit animal blessé. Robin se détourna du spectacle de la nuit, il était épuisé mais incroyablement lucide.

– Vous le connaissiez, n'est-ce pas?

Épisode 089

Oui, elle le connaissait, bien sûr. Richard, l'homme qui devait lui permettre enfin d'exister. Et il était mort, assassiné. Comme Paolo. Elle portait la poisse, tout était de sa faute. Florence hésita. Elle devait peser ses mots pour ménager Edouard. Richard était mort, elle ne pouvait rien y faire. Maintenant elle devait penser aux vivants.

– Oui, je le connais. Il s'appelle Richard Fortis. Ce n'est pas un ami, juste une connaissance.

L'inspecteur se redressa dans la pénombre de la pièce et s'approcha d'elle. Florence se campa dans son fauteuil, prête à répondre à son agressivité de flic. Mais, sur son visage, aucune colère, seulement de la compassion. La compassion d'un homme pour une femme blessée. Alors Florence abandonna son rôle laissant libre cours à son chagrin. Elle pleurait sur les

corps de ces hommes aimés, sur ces instants heureux qu'elle avait laissés filer sans tenter de les retenir.

Robin attendit qu'elle se calme. Il ne voulait pas remettre leur entretien au lendemain. Florence allait parler, maintenant. Demain il serait trop tard, la bourgeoise aurait repris le dessus sur la femme blessée. Un sentiment d'urgence le poussait à agir. Il sentait confusément que les meurtres de Paolo, Nicky et Richard étaient liés. L'assassin avait prémédité le meurtre de Paolo, un meurtre raffiné et violent. Pour Nicky il avait dû agir vite pour l'empêcher de parler. Tuer deux, ou trois fois, finalement quelle différence? Il n'y avait pas de temps à perdre, il voulait à tout prix éviter un nouveau meurtre.

Alors Florence se mit à parler. Les mots avaient de la peine à se frayer un chemin à travers ses larmes, mais bientôt, sa voix s'affermir. Elle parla de sa vie avec Edouard, son mari, cet homme admirable et ennuyeux. Elle raconta sa liaison avec Paolo, brève et passionnée. Un Paolo égoïste, amusé par leurs jeux amoureux mais vite lassé dès qu'il avait compris qu'elle s'accrochait à lui. Il avait rompu brutalement, un soir, dans la chambre où ils venaient de faire l'amour, en lui disant: «Je ne veux pas m'encombrer d'une femme qui s'amourache, j'ai ce qu'il faut à la maison. Nous avons passé du bon temps ensemble, maintenant chacun retourne chez soi. J'ai une famille qui m'attend pour le repas. Et toi, tu ferais bien de te rhabiller vite fait et d'aller retrouver ton croque-mort de mari.»

Maintenant, Florence parlait à toute vitesse comme si les mots refoulés depuis des années venaient de briser les barreaux qui les retenaient prisonnier. Elle raconta sa fausse couche. Le bébé de Paolo qu'elle avait été incapable de garder. Son amitié grandissante pour Claude qui n'avait jamais su qu'elles avaient aimé le même homme. Sa tendresse pour Lillie. Sa vie avec Edouard qui avait repris son cours monotone et rassurant. Et puis, il y avait trois semaines sa rencontre avec Richard Fortis. Elle ne l'avait pas encouragé, mais Richard était un homme

passionné. Il l'avait rendue vivante, elle qui s'était depuis longtemps résignée à sa petite existence terne et raisonnable.

– Pensez-vous que votre mari était au courant de votre liaison avec Fortis?

Épisode 090

Florence sursauta et s'interrompit au milieu d'une phrase. Elle regarda l'inspecteur comme si elle ne le reconnaissait pas. Robin répéta sa question. Finalement, elle dit:

– Edouard est un homme merveilleux. Depuis des années, il collectionne les pièces rares et aujourd'hui, sa collection est impressionnante. Il évolue dans un monde de belles choses. Ces œuvres d'art ne sont pas à vendre, elles lui appartiennent.

– Vous n'avez pas répondu à ma question.

Florence semblait perdue dans la contemplation de la cheminée éteinte. Lentement, elle releva la tête et Robin cru voir une étincelle de fierté briller dans son regard.

– Je suis la pièce maîtresse de sa collection. Elle baissa les yeux. Edouard n'imagine pas que sous la couche dorée de son précieux joyau se cache un bijou de pacotille. Et je compte sur vous pour qu'il ne le découvre jamais. Edouard me fait confiance. J'ai souvent abusé de cette confiance, mais aujourd'hui, je me rends compte de la valeur de ce sentiment et je vais faire en sorte de ne plus jamais le trahir.

Robin en avait assez entendu. Cet appartement peuplé d'objets précieux lui donnait la nausée. Il se dirigea vers l'entrée et enfila en hâte son pardessus, pressé de retrouver la solitude de la nuit.

Avant de franchir le seuil de la porte, il marqua un temps d'arrêt et observa Florence. Elle était figée sur son siège, les jambes bien serrées, comme un automate dont on aurait oublié de remonter le mécanisme. Malgré lui, il ressentit un élan de

pitié pour cette petite bourgeoise aux rêves d'adolescente et il lui dit:

– Vous ne devriez pas rester seule. Où est votre mari?

Mais Florence, perdue dans la contemplation de ses bonnes résolutions ne répondit pas.

Robin n'insista pas. Sur le palier, la cage de l'ascenseur était faiblement éclairée par des appliques dorées qui semblaient le dévisager. Il descendit rapidement les escaliers pour échapper à ces regards.

Son téléphone portable sonna au moment où son pied se posa sur la dernière marche.

Chapitre XX

Épisode 091

Il avait mal au ventre. Sa femme l'avait pourtant prévenu: «Martin, arrête de te goinfrer, tu vas être malade!» Mais il ne l'avait pas écouté. C'était son anniversaire, toute la famille était réunie, il n'allait pas se priver sous prétexte que son patron l'avait collé pour le service de nuit. Il appuya rageusement sur l'accélérateur en pensant à son chef. Dans trois mois, il serait à la retraite. Le jour de son départ, il lui sortirait ses quatre vérités. Depuis dix ans, il attendait ce moment.

Il n'aurait pas dû travailler aujourd'hui, il avait réservé sa journée pour la fête. Mais cette ordure lui avait téléphoné ce matin. «Mon cher Martin, désolé de vous déranger, mais...» Et bien sûr, il avait accepté. Il n'avait pas eu le choix. Heureusement, tout cela serait bientôt terminé. En pensant au voyage qu'il allait faire avec sa femme dans les îles, il se détendit. C'était une surprise, elle n'était pas au courant. Avec leurs quatre enfants, ils n'avaient guère eu le temps de penser à eux. Maintenant, ils méritaient de prendre un peu de bon temps.

La pluie avait recommencé à tomber. Des grosses gouttes à la limite de la neige. Martin pesta. Les essuie-glaces laissaient des traînées sur le pare-brise, il avait oublié de les faire changer, il le ferait demain, sans faute. L'autoroute était déserte. Les phares de son camion éclairaient le bitume qui scintillait sous l'assaut de la pluie. Martin n'aimait plus conduire la nuit. Sa vue baissait. Il avait de la peine à distinguer les courbes de la route. Surtout dans les tunnels avec les éclairages jaunes.

Et surtout ce soir, avec son mal de ventre.

Les crampes empiraient, il allait devoir s'arrêter pour reprendre son souffle et essayer de vomir.

Mais on ne s'arrêtait pas sur l'autoroute avec un camion-citerne de quarante tonnes. Il connaissait bien le trajet jusqu'à Bellegarde, il prendrait la prochaine sortie puis suivrait la nationale. Il n'aimait pas changer ses itinéraires, mais il ne voulait pas prendre de risques. Le client attendrait. Lorsque Martin mis son clignotant pour sortir de l'autoroute, il se sentit mieux. Les crampes diminuaient, il respirait normalement. C'est en sifflotant qu'il alluma la radio. La voix de Serge Lama s'engouffra dans la cabine.

Martin sourit en augmentant le volume, il adorait cette chanson.

Il avait cru que la vente ne finirait jamais. Le public était enthousiaste, il avait serré des dizaines de mains. Les gens l'aimaient. Il avait du charisme et du goût, c'était un homme raffiné. Sa réussite sociale couronnait des années de travail. Il méritait ce succès. Et ce n'était pas une stupide histoire de téléphone portable qui allait bouleverser son ascension.

Il allait récupérer le téléphone oublié dans la voiture de Fortis et ensuite il rentrerait chez lui.

Dans la grande salle quelques personnes étaient encore en train de converser autour du buffet lorsqu'il se retira. Personne ne fit attention à lui.

Épisode 092

Sa voiture était garée tout près. Il la dépassa puis revint sur ses pas en scrutant les alentours. Le froid s'infiltrait dans ses habits trop légers pour une balade nocturne. Le mauvais temps jouait en sa faveur, les gens marchaient vite, les yeux rivés au sol pour éviter d'exposer leur visage à la pluie. Ils étaient pressés de

rentrer chez eux. Pressés d'oublier cette solitude qui régnait sur la nuit glaciale.

Le cuir crissa lorsqu'il se laissa tomber sur le siège. Il démarra le moteur et attendit. Sa jambe lui faisait mal. Mais pas seulement sa jambe. Tout son corps semblait enflammé, comme s'il se révoltait contre cette expédition. Il avait laissé la Jaguar de Fortis au nord de la ville, dans le parking d'un entrepôt reconverti en discothèque. Un endroit mal famé fréquenté par des paumés. La police les laissait se défoncer. Elle avait assez à faire avec les dealers qui sévissaient en ville. Personne ne ferait attention à lui.

Il respira lentement. Ce n'était pas le moment de faire une crise d'angoisse. Il devait agir, et agir vite. Avec la ventilation la buée sur le pare-brise s'estompa. Il enclencha les essuie-glaces et mit la radio. La voix puissante de Serge Lama se déversa dans l'habitacle comme une marche funèbre. Agacé, il coupa le son et manœuvra avec précaution pour sortir de la place. Ce n'était pas le moment de se faire remarquer.

Au fil des kilomètres, le bitume noyé sous la brume semblait lui indiquer le chemin à suivre. Il traversa rapidement la ville et se retrouva sur une grande route qui traversait une zone industrielle dans la banlieue nord. Il détestait ce quartier. Des bâtiments bon marché côtoyaient des garages désaffectés envahis par des squatters qui prétendaient défendre une culture alternative. Cet hypocrite de Porchet tolérait leur présence, soulagé de laisser s'exprimer la violence en dehors des murs de la cité.

Il était presque arrivé. Le bâtiment en tôle ondulée émergeait au milieu d'un immense parking. Un groupe de jeunes avait transformé une ancienne usine en discothèque. Un must pour les personnes en mal de rencontres. On venait ici pour s'éclater sans distinction de race, d'âge, de sexe. L'endroit était vite devenu populaire. Au début, les flics avaient tenté de sanctionner les dealers et de chasser les camés, mais ils avaient vite abandonné. Il les avait vus une fois, quand il était venu seul

boire un verre, curieux d'examiner cette frange de la société qu'il fuyait comme la peste. Ces gens laids, sales et vicieux. Des gens qui ignoraient la beauté et se vautraient dans l'ignorance de leur vie d'abrutis.

Des dizaines de voitures s'enchevêtraient dans la boue du parking. En zigzaguant entre elles, il eut un instant de panique. Et s'il restait bloqué dans cette gadoue? Sa voiture n'était pas équipée pour ce terrain détrempe.

Épisode 093

Une fois de plus, il se félicita d'avoir gardé les clés de la Jaguar. Dire qu'il avait failli les jeter dans un container avec la valise de Florence! Il ne voulait surtout pas se faire remarquer en déclenchant une alarme. Il soupira et se cramponna à son volant. Bientôt, tout serait terminé. Ses phares transpercèrent l'écran de pluie à la recherche d'un passage qui lui permettrait d'accéder à la Jaguar. Il avançait lentement, le visage collé au pare-brise, fouillant le brouillard qui semblait narguer la lumière.

Il le vit au dernier moment. Un trou béant surgit pour le piéger. Pendant un instant, il jubila, les roues avant étaient passées, alors la voiture capota puis s'immobilisa. Il aurait pu l'éviter, mais plus maintenant.

Maintenant c'est trop tard.

Le moteur cale, puis redémarre. Il sait qu'il doit rester calme, ne pas mettre de gaz pour éviter de s'embourber encore plus profondément. Mais la panique s'empare de sa raison et il enfonce l'accélérateur. Un bruit aigu de scie circulaire résonne dans l'habitacle, puis plus rien. Machinalement, il essuie une goutte de transpiration qui coule le long de sa joue. Il n'y a plus rien à faire. Alors il entend des rires fuser à travers la pluie. Il les voit dans le rétroviseur. Trois jeunes chevelus qui lui font des signes en pointant l'arrière de sa voiture. Ils sont ivres, ils vont l'attaquer, le dépouiller. Un d'entre eux frappe à sa fenêtre. Il

descend la vitre et attend, résigné, vidé. Autant en finir. Rapidement.

Des yeux brillants se découpent dans un visage maquillé. La bouche vulgaire s'ouvre, immense, puis elle parle, mais il ne comprend pas, alors elle répète.

– Eh Papi, t'es méchamment coincé. T'en fais pas, on va t'aider à sortir de ce trou, on voudrait pas que ta vieille se fasse du mouron.

Il ne comprend pas ce que ce gars lui raconte, pourquoi voudraient-ils l'aider, lui qui représente tout ce qu'ils méprisent? Pourtant, quelques secondes plus tard, il quitte le sol, porté par des bras vigoureux et des rires imbibés. Il veut les remercier mais il n'ose pas, il a peur qu'ils reconnaissent cet homme élégant coincé dans sa grosse BMW. D'ailleurs, le groupe s'est déjà éloigné et s'engouffre dans une vieille Volvo. Alors il se remet en marche et avance lentement. Il se gare à côté de la Jaguar. La pluie a cessé et, les yeux fermés, il écoute le sifflement de sa respiration qui trouble le silence de la nuit. Il ne s'en rend pas compte, mais il sourit. La chance est avec lui. La main crispée sur la clé de la Jaguar, il reprend confiance. Il a eu tort de s'abandonner à la panique. Heureusement, maintenant tout est rentré dans l'ordre. La buée tapisse l'intérieur de la BMW, mais il ne le remarque pas. C'est le froid qui le sort de sa somnolence. Il se décide à sortir. La portière est si lourde, il doit s'arquer bouter pour l'ouvrir. Finalement, il se dirige vers la Jaguar. Ses chaussures en alpaga prennent l'eau, il regarde ses pieds englués dans la boue et détourne le regard, écoeuré.

Les phares de la Jaguar s'éclairent au moment où il active la télécommande. La voiture semble l'inviter à faire une balade. Mais il veut seulement récupérer le téléphone et partir retrouver le confort de ses habitudes. Il se souvient l'avoir mis dans le compartiment à côté du siège passager. Ses yeux mettent quelques secondes à s'adapter à l'éclairage cru de l'habitacle et ses mains pressées bousculent maladroitement les objets blottis dans le compartiment. Pièces de monnaie, grattoir, stylos. Pas

de téléphone. Finalement, il le trouve. Il jubile. Il a réussi. Maintenant, il peut rentrer.

A l'instant où il referme la portière, il sent une douleur exploser dans le bas de son dos. Puis plus rien. Juste un froid visqueux qui rampe sur son visage. La boue. La boue a jailli du chemin et s'est collé sur son visage.

C'est au moment où il réalise qu'il est couché par terre qu'il perd connaissance.

Chapitre XXI

Épisode 094

– Tu ne crois pas que j’y suis allé un peu fort?

Raoul regarde Norbert avec une pointe d’admiration. Il a tabassé ce type sans hésiter. Un grand coup dans les reins avec une batte de base-ball. Beau travail. Mais ce n’est pas pour ça qu’il l’admire. Il l’admire pour son jeu d’acteur. Malgré sa vigilance, Raoul n’a pas réussi à le coincer. Norbert est resté fidèle à son rôle de gentil gars un peu simplet.

Ces derniers jours, pendant son absence, Raoul a fouillé son appartement et inspecté le disque dur de son ordinateur, mais il n’a rien trouvé de suspect. Juste le reflet de ce que Norbert paraît être, un mec sympa avec un faible pour les histoires de baston. D’ailleurs, c’est ce qui a conforté ses doutes. Un mec normal ne serait pas aussi régulier. Décidément, Norbert est un bon flic, mais il manque d’imagination. Heureusement, lui en a à revendre. Il a minutieusement préparé leur coup. Si ça tourne mal, Norbert sera le seul responsable. Il imagine déjà ce qu’il racontera à l’inspecteur: «Je croyais que Norbert était mon ami, il m’a hébergé, soutenu dans ces moments difficiles. Quand il m’a proposé d’aller dans cette discothèque, je ne me suis pas méfié, il a trahi ma confiance en manigançant ce sale coup.»

Raoul regarde l’homme affalé à ses pieds. En découvrant l’élégant costume couvert de boue, il réalise qu’ils se sont trompés de cible. Ils veulent casser de la lopette bon marché, pas du pédé des beaux quartiers, c’est beaucoup trop risqué. Le visage de l’homme repose dans l’eau saumâtre. Un filet de bave

s'écoule de la bouche entrouverte. Instantanément, ce détail le met en colère. Il se souvient. Son père bavait. Dès qu'il enlevait sa ceinture pour le battre, de la bave épaisse, jaunâtre, dégoulinait du coin de sa bouche. Alors il frappe l'homme à terre comme son père le frappait. Des coups de pieds dans les couilles, par derrière.

– Hé, ça suffit. Aide-moi à le porter, on l'embarque.

Norbert lui sourit. Il continue de jouer son rôle de mec sympa. Raoul se calme. Il doit garder son sang froid, ne pas se laisser déborder par ses pulsions. Pourtant, en regardant ce corps affalé en train de bouffer la boue, il a envie de l'achever à mains nues. Ses beaux habits et sa caisse de luxe devraient lui appartenir, il le mérite. Alors, les yeux brillants, il dit à Norbert:

– Prenons sa Jaguar, on va bien s'amuser.

Mais Norbert n'a pas l'air de trouver ça drôle du tout. Il va craquer. Le petit flic va enfin sortir de son trou.

– Ce n'est pas ce qui était prévu. Je ne veux pas courir le risque que ma bagnole se fasse repérer.

– Ne t'inquiète pas, le parking est plein et il le restera pendant plusieurs heures. Nous reviendrons bien avant. Tu ne vas pas cracher sur un petit tour en Jaguar?

Raoul est persuasif, il s'est rapproché tout près de Norbert qui soupire en hochant la tête.

– D'accord, mais on traîne pas.

Épisode 095

Alors, Raoul saisit le visage de Norbert dans ses mains et l'embrasse sur la bouche. Il se sent fort, invulnérable. Il lui murmure:

– Tu ne le regretteras pas.

Norbert est ravi, il veut le retenir pour lui rendre son baiser. Mais Raoul le repousse.

– Plus tard. Occupons-nous de lui. Prends sa clé de bagnole.

L'homme recouvert de boue visqueuse est difficile à porter, il glisse. Finalement ils le couchent sur la banquette arrière. Norbert se met au volant et introduit la clé de contact. Au moment où le moteur démarre, un piano hurle dans les hauts parleurs. Les notes se déchainent comme les perles d'un chapelet qui aurait perdu la foi. Raoul déteste la musique. Il cherche le bouton du volume, mais il fait noir, il ne voit pas les commandes alors il cogne au hasard dans l'acajou précieux du tableau de bord. Enfin, il se redresse, et dit:

– Foutons le camp d'ici. Et n'allume pas les phares, attends d'être sorti de ce foutoir.

Norbert conduit prudemment. Arrivé sur la route principale, il allume les phares. Le brouillard diffuse une lumière glauque qui semble les protéger des attaques du monde extérieur. Pour se calmer, Raoul compte les voitures qui roulent en sens inverse. Mais, dès qu'ils sortent de la zone industrielle, les routes sont désertes. Le siège en cuir de la Jaguar l'accueille avec douceur. Il est confortablement assis, et, en fermant les yeux, il imagine ce que serait sa vie avec cette bagnole de luxe. Norbert lui assène une grande tape sur l'épaule.

– Hé, réveille-toi, ce n'est pas le moment de roupiller.

Raoul lui en veut de l'avoir sorti de sa rêverie. Il lui dit:

– Fous-moi la paix, je réfléchis.

– C'est ça. Redescends sur terre et explique-moi ton plan.

Le petit flic commence à avoir la trouille. Raoul prend son temps avant de parler.

– On va rouler encore un peu et après le prochain bled, on prendra à gauche, en direction du Rhône. Personne ne s'aventure là-bas. Trop sombre, trop dangereux.

Norbert se dandine sur son siège, il a besoin de pisser. Il veut s'arrêter. Raoul le regarde avec mépris et lui dit en mettant la main sur son sexe:

– Tu tiendras bien encore cinq minutes, c'est la trouille.

– Je n’ai pas peur, mais regarde la gueule du gars, il a eu son compte, inutile d’en rajouter. Retournons chercher ma bagnole on laissera la Jaguar près de la discothèque.

– T’inquiète pas, nous allons rentrer. Mais pas tout de suite. Il se retourne vers le corps gluant écroulé sur la banquette arrière et lui dit:

– Alors, elle te plaît la balade? Confortable la banquette? Trop sombre? C’est vrai qu’on manque de lumière, attends, j’allume, j’ai envie d’admirer ta petite gueule de lopette.

Épisode 096

C’est la lumière qui le sort de l’inconscience. Une lumière crue, désarticulée, une lumière qui l’oblige à détourner la tête. Mais, il se retient. Surtout ne pas bouger, ne pas montrer un signe de vie. Imperceptiblement, ses mains agrippent l’accoudoir.

Mais Raoul ne remarque rien, il est concentré sur le visage de l’homme affalé. La boue a séché, laissant des vilaines croûtes brunâtres autour des yeux, les cheveux emmêlés ont perdu leur couleur, la bouche est agitée de soubresauts obscènes, et pourtant il le reconnaît. Alors, à cet instant précis il sait qu’il va le tuer. Tout simplement parce qu’il n’a pas le choix.

Il le regarde plus attentivement. Il détaille ses habits, ses chaussures. Il continue de lui parler, calmement.

– T’as fait quoi à ta godasse? Tu triches, tu te trouves trop petit? Ah non, je comprends, une semelle compensée, une seule. Un petit défaut de fabrication. Il se rapproche, le touche, lui murmure à l’oreille. Difficile d’accepter de ne pas être parfait. Rassure-toi, après ce que je vais te faire, tu n’auras plus rien à craindre.

En entendant ces mots, Norbert réalise que son ami est fou. Il va tuer ce mec, ensuite les flics les arrêteront, il sera accusé de complicité de meurtre et il finira sa vie en prison. Et ça jamais.

Il a juste voulu s'amuser un peu, épater Raoul par son audace, pour une fois qu'il a un ami.

Mais il n'a pas prévu la folie de cet ami.

Norbert agrippe le volant, se concentre sur la route. Surtout ne pas montrer sa peur, rester calme. Mais lorsqu'il parle, il ne reconnaît pas sa voix. Une voix de pédé.

– Qu'est ce que tu vas lui faire?

– Le tuer. Je connais ce mec. Il n'y a pas d'autre solution.

– T'es dingue. Il ne t'a même pas vu. Et c'est qui ce gars?

– Edouard Maudet. Riche propriétaire d'une galerie d'art. Je travaille parfois pour lui les soirs de vernissage. Un homme prétentieux obsédé par ses tableaux. Il s'adresse au corps inerte. Tu fais moins le malin maintenant.

Norbert se retourne furtivement et voit avec horreur, le canon d'un pistolet pointé sur la tempe du mec. Surtout rester calme. Il dit:

– On va le larguer par ici, avant qu'il se réveille, ensuite, on rentrera. Ne t'en fais pas. Si les choses tournent mal, je demanderai à ma femme de nous couvrir, on ne risque rien. Pose ce pistolet.

Raoul se détourne du corps inanimé et se penche vers Norbert.

– Tiens, tiens. On se réveille enfin. Bas les masques. Le petit flic sort de sa coquille.

– De quoi tu parles?

– Tu crois que je n'ai pas compris ton petit jeu. Tu as voulu me piéger, dès le premier jour. Mais je ne suis pas tombé dans le panneau. J'ai fait semblant de te suivre dans tes délires, pour voir jusqu'où tu irais avant de craquer. Maintenant, j'ai vu.

– Je ne comprends pas ce que tu dis, je voulais juste que tu sois mon ami.

Norbert s'éloigne de Raoul et se concentre sur la route, il ne veut pas montrer ses yeux brillants, le tremblement de ses lèvres. Il doit résister à la terreur qui menace de se déverser en larmes de honte.

Épisode 097

Couché sur la banquette arrière, Edouard fait le mort. Mais il est bien réveillé. Et il n'a pas peur. Son cerveau fonctionne à toute vitesse. Il avait presque réussi. Une fois le téléphone récupéré, personne ne l'aurait soupçonné. Mais il a fallu qu'il tombe sur ces deux idiots. Comble de malchance, un des deux le connaît. Quel gâchis. Sa tête lui fait mal, les maigres résidus de sa vie éclatée s'agglutinent derrière ses tempes en grosses boules de souffrance. Il aimerait étirer ses membres meurtris. Il est fatigué. Autant en finir tout de suite. Pourtant, il ne bouge pas. Il écoute. Raoul dit:

– Tu ne vas quand même pas te mettre à chialer. Je te croyais plus courageux.

– Je ne suis pas un flic, je suis ton ami. Il continue d'une voix suppliante. Alors pose ton flingue et rentrons.

Raoul n'hésite qu'un instant, il appuie le canon du pistolet sur la tempe de Norbert et lui dit:

– Tu m'agaces avec tes pleurnicheries. Je suis très déçu.

– Je t'en prie, Raoul, pose ton flingue.

Mais Raoul n'entend plus, il est avec son père, il a dix ans. Son vieux caresse son arme. Des gestes lents. Il effleure le canon, s'attarde sur la crosse, il murmure des mots tendres au pistolet abandonné au creux de sa main. Ses doigts agiles fouillent dans la boîte en carton. La balle brille dans la lumière de la cuisine. Une seule balle. Il fait tourner le barillet en riant. Le vieux aime jouer. Alors il se retourne vers lui, vers ce fils qui va payer pour tous les ratages de son existence. «Viens, prouve-moi que t'as des couilles, espèce de mauviette.» Il est terrorisé, mais il ne recule pas, il s'assoit et ferme les yeux. Il retient ses larmes, il n'est pas une mauviette. Son père s'approche, colle le canon du pistolet contre sa tempe et tire. Raoul est mort. Non, pas cette fois. Ni la suivante.

Un soir, un copain de son père arrive à l'improviste. Son père est sorti, mais il insiste pour l'attendre. La boîte de balles est

restée sur la table de la cuisine. Raoul lui dit de ne pas y toucher, mais le mec le repousse et examine les balles. Alors il se met à rire, un rire qui couvre le bruit des pas de son père qui débarque dans la cuisine. «Qu'est-ce qui se passe?» Le rire cesse. D'un coup. «Des balles à blanc, t'as fait peur au même avec des balles à blanc! Y a de quoi se marrer, non?» Il n'avait jamais revu le copain. Depuis ce jour-là, plus personne n'est venu à la maison.

– Raoul, fais pas le con, pose ton flingue.

La voiture ralentit.

Le petit flic a peur, il gémit comme une femme. Mais Raoul ne se laisse pas attendrir et lui crie:

– Accélère!

Cramponné à son volant, Norbert le regarde en tremblant et dit:

– Il faut absolument que je pisse. Maintenant Raoul, arrête tes conneries et pose ce flingue. Il grimace un sourire et ajoute. T'oseras jamais tirer.

Les mêmes mots. Ceux que son père lui a craché au visage, juste avant de mourir. La veille, Raoul avait acheté des balles, des vraies, à un pote de son vieux. L'idiot lui avait donné la marchandise sans hésiter, il connaissait Raoul, c'était un brave même. En rentrant, le brave même avait mis les balles, les vraies, dans le barillet, les six. Raoul n'avait pas tremblé en posant le canon du pistolet sur la tempe de son père. Il ne voulait pas le tuer, juste lui faire peur. Alors son vieux avait ri en disant: «T'oseras jamais tirer.» Mais il avait osé. Il se souvient du bruit assourdissant de la détonation puis du silence. Et du rouge. Sur le carrelage de la cuisine.

Il regarde Norbert, ses doigts agrippés au volant ressemblent à des crochets de boucher. Il veut juste lui faire peur pour qu'il avoue son double jeu. Mais ses pleurnicheries l'agacent, il va lui donner une leçon. Il tire presque par hasard, comme si ses gestes lui échappaient. Un bruit de verre cassé. Une vitre, à l'arrière. Norbert sursaute et se met à hurler.

– T'es dingue, t'as failli me tuer.

Épisode 098

La balle l'a frôlé. Il se lève d'un coup, l'instinct de survie. Étonnant pour quelqu'un qui n'a plus rien à perdre. Raoul le voit. Il détourne le pistolet de Norbert et le pointe dans sa direction.

– Désolé de t'avoir réveillé. Mais t'inquiète pas, tu vas bientôt pouvoir te rendormir.

Edouard n'a pas peur, il sait qu'il va mourir.

La voix de Norbert lui parvient, lointaine.

– Raoul, laisse-le. On va s'arrêter et le poser au bord de la route. Il ne nous a jamais vus, et nous non plus. N'est-ce pas, dites-lui!

La voix est suppliante, Norbert veut le sauver, il croit que c'est un honnête homme pris au piège par un fou. Il ne sait pas que c'est un meurtrier qui a tué de sang froid. Edouard ne dit rien. Il regarde le pistolet de Raoul, un vieux Smith & Weston avec des traces de rouille sur le canon. Dommage de se faire descendre par une arme aussi mal entretenue.

– Laisse-le!

Norbert s'est redressé et pointe un flingue vers Raoul qui se met à rire.

– Le petit flic se décide enfin à sortir l'artillerie. On va voir ce que t'as appris dans ton école.

Il bondit et saisit Norbert par le poignet.

– Lâche ce joujou!

Mais Norbert ne le lâche pas, il s'accroche à son arme. Quel idiot. Raoul doit avoir raison, c'est sûrement un flic pour être aussi con.

La voiture se met à zigzaguer sur la route. Les deux hommes s'agrippent en poussant des cris de bêtes sauvages. Des coups de feu. Deux. Et puis la lumière des phares. Edouard est calme. Il voit le camion émerger du brouillard.

Un quarante tonnes.

En pleine nuit.

Qui leur fonce dedans.

Etrange.

Et plus rien, juste des éclats de lumière vive qui envahissent son âme déjà morte.

Chapitre XXII

Épisode 099

La petite pièce sentait le renfermé. Une odeur écœurante. Martin chercha la fenêtre pour l'ouvrir, il avait besoin d'air. Mais ici, pas d'ouverture sur le monde extérieur, juste une table et quelques chaises, une salle d'interrogatoire, comme dans les films.

En quarante ans de route, il n'avait jamais provoqué d'accident. Il était connu pour sa prudence. D'ailleurs ses collègues le charriaient souvent pour ses excès de zèle.

Ce soir, il avait eu la poisse, c'est tout. Ce n'était pas de sa faute. Pourtant, les flics ne semblaient pas convaincus de son innocence. Ils l'avaient immédiatement emmené pour l'interroger et depuis, il attendait.

La porte s'ouvrit et trois hommes entrèrent. Martin se leva et se rassit. Il était encore sous le choc. Tout s'était passé très vite, mais il n'oublierait jamais les hurlements. Au moment de l'explosion, ou avant, tout s'embrouillait.

L'homme en noir assis à sa droite lisait un texte en le fixant. Il parlait d'avocat, de droits, mais les mots glissaient dans son esprit confus comme vidés de toute signification.

– Vous avez compris ce que je viens de vous dire?

L'homme s'était rapproché, il insistait. Mais Martin s'écarta, il n'avait besoin de personne pour le défendre. Il n'était pas coupable.

La porte se rouvrit au moment où il commençait à parler. Un gars qui semblait sorti d'une machine à laver entra avec fracas

dans la pièce. Martin regarda, fasciné, les gouttes d'eau s'évader de son imperméable et atterrir sur le linoléum dans un bruit de tache humide. Il lui tendit la main en disant:

– Inspecteur Morales. Désolé de vous avoir fait attendre. Il s'adressa à l'homme en noir: «Sergent, allez chercher un thermos de café.»

Son regard se reporta sur Martin et il continua avec compassion:

– Vous devez être bouleversé.

Martin se laissa tomber sur le dossier de sa chaise et détourna les yeux. Il sentait des picotements taquiner ses paupières. Il se redressa en refoulant ses larmes.

– Oui, bouleversé. Il pleuvait, mais mes phares étaient allumés et j'étais garé sur une place d'évitement. La route était déserte. D'habitude je prends l'autoroute, mais aujourd'hui, j'étais malade, alors j'ai préféré la nationale. Pour pouvoir m'arrêter si nécessaire. Martin continua très vite. L'estomac. Ma femme m'avait prévenu, mais je ne l'ai pas écoutée. Je voulais profiter de la fête.

– De la fête?

– Pour mon anniversaire. Il ajouta, très vite. Mais je n'avais rien bu, je ne bois jamais avant de conduire. C'est la nourriture, trop de nourriture.

Robin tendit sa tasse au chauffeur qui la saisit machinalement. Il avait reçu l'appel de la brigade en sortant de chez Florence. Ironie du sort. En arrivant sur les lieux de l'accident, les policiers lui remirent un portefeuille soigneusement emballé dans un sachet en plastique transparent. Il le retourna. Une carte d'identité s'échappa des lambeaux de cuir et Robin eut la désagréable impression d'être happé par le visage noirci qui le fixait. Le nom inscrit sous la photographie était illisible, mais l'homme était reconnaissable. Edouard Maudet, plus jeune, souriant pour la postérité.

Le service de police scientifique analyserait les objets et les restes humains retrouvés dans le brasier pour tenter d'identifier

avec certitude les victimes. Il faudrait attendre plusieurs jours avant de connaître leurs résultats.

Robin regarda le chauffeur qui reniflait en buvant son café. Il avait déclaré aux policiers avoir vu trois personnes dans la voiture lorsqu'elle avait surgi dans la lumière des phares du camion, juste avant l'explosion. Mais le chauffeur était bouleversé et Robin ne pouvait pas se fier aux déclarations d'un homme en état de choc. Edouard Maudet était une personnalité connue. Robin devait attendre les résultats des analyses pour échafauder des hypothèses.

Le chauffeur posa sa tasse avec précaution puis s'affaissa contre le dossier de la chaise, le regard perdu dans les plis de sa chemise pleine de sang. Une des victimes était morte dans ses bras. Il n'avait rien pu faire, c'était trop tard.

Le chauffeur du camion-citerne n'avait rien à se reprocher, Robin était convaincu que le drame avait eu lieu avant son entrée en scène.

Robin sortit son calepin et dit:

– Racontez-nous ce qui s'est passé.

Martin se redressa et fixa l'angle du mur comme s'il cherchait une fissure dans le crépi fraîchement refait.

– J'étais malade. Des crampes, insupportables. Il fallait que je m'arrête. J'ai garé le camion sur le côté et je me suis éloigné pour vomir. C'est le crissement des pneus qui m'a sorti de ma torpeur, le crissement des pneus et les hurlements.

– Les hurlements?

– Oui, juste avant l'explosion, des cris de bêtes sauvages. Il fit une pause. Je ne les oublierai jamais.

Épisode 100

Robin baissa les yeux et regarda discrètement sa montre. Son geste n'échappa pas à son voisin qui soupira, choqué par ce manque de respect. L'église sentait le vieux bois entreposé

depuis trop longtemps dans une cave humide. Les centaines de fleurs qui montaient la garde autour du cercueil n'arrivaient pas à masquer cette odeur de pourriture. Robin croisa les mains, non pas pour participer à la prière, mais pour se réchauffer. L'église était bondée, pourtant il avait froid.

Du haut de sa chaire, le pasteur semblait au-dessus de ces préoccupations terrestres. Il s'était lancé dans un monologue déclamé avec fougue. Il vantait les mérites du mort, un homme raffiné, honnête, généreux. Un mécène sensible aux mouvances du monde artistique passionné par son métier. Un homme investi d'une mission, amener de la beauté dans un monde trop souvent habité par la laideur.

Le pasteur s'enflammait, sa voix s'élevait au-dessus des fidèles subjugués. A la fin de la tirade, ses mains blanches émergèrent de la robe noire dans un geste ample et théâtral. Il leva la tête et s'adressa aux anges.

– Dieu miséricordieux, prends soin de notre ami Edouard Maudet, cet homme exceptionnel arraché brutalement à la vie qu'il aimait tant. Amen.

Murmures dans l'assistance, recueillement. On baissait la tête, gêné par cette mort brutale qui nous rappelait la fragilité de notre existence. Le son de l'orgue se répandit comme une bénédiction dans l'église. Les murmures cessèrent, chacun repensait à ses propres morts, à ces personnes aimées disparues trop tôt.

Robin profita de ce moment de répit pour observer les proches d'Edouard Maudet qui se tenaient au premier rang, juste en face du cercueil recouvert de roses rouges. Florence semblait dormir, les yeux mi-clos, la tête légèrement penchée vers Claude qui lui tenait la main avec tendresse. Alors, des images du passé lui traversèrent l'esprit. Claude, plus jeune fixant hébétée le cercueil de son mari assassiné. Un cercueil rempli de cendres et d'habits calcinés.

Aujourd'hui aussi, le cercueil était vide, enfin presque vide. Quelques objets avaient été retrouvés sur le lieu de l'accident.

Un portefeuille déchiqueté et une montre éventrée par la violence de l'explosion. La police avait également retrouvé une chaussure qui avait résisté à la violence du choc. Une chaussure en daim noir avec une semelle compensée. La même que Robin avait trouvé dans le réduit, à côté de la galerie, le jour de la vente aux enchères. Le jour où il sut avec certitude qu'Edouard était le meurtrier de Paolo et de Nicky. Le jour de l'accident, le jour de sa mort.

Il l'avait soupçonné dès le début de l'enquête. Sa compassion pour Claude, sa manière de protéger sa femme l'intriguaient. Edouard cachait mal ses sentiments, il haïssait Paolo. C'est cette haine qui avait attisé ses soupçons. Lorsque Maria lui révéla ce qu'elle avait vu, les pieds enlacés de Florence et de Paolo, il fut certain d'avoir raison. Pourtant, il avait besoin de preuve, Porchet se moquait de ses intuitions.

Maintenant Edouard était mort dans des circonstances mystérieuses. Que faisait-il dans la voiture de Richard Fortis, l'amant de Florence retrouvé mort quelques heures auparavant?

Pour Porchet l'affaire était simple. Edouard Maudet avait été kidnappé par les deux voyous qui avaient sauvagement agressé et tué Richard Fortis. Un hasard malheureux. Un accident tragique. Point final. Affaire classée. Pourtant, Robin avait insisté. Il lui avait parlé de la liaison de Florence avec Paolo, de l'homme en noir du dessin d'Aurélie, celui qui marchait sur trois pattes, comme s'il boitait, de l'attitude étrange d'Edouard pendant les dernières heures de sa vie et de son adoration pour sa femme qui le trompait avec Richard Fortis, l'homme qui venait d'être assassiné.

Il lui avait relaté le plus troublant, le témoignage de trois jeunes gens qui affirmaient avoir vu Edouard Maudet dans le parking de la discothèque. Un d'entre eux avait dit: «Je l'ai tout de suite reconnu avec son air coincé. Pendant des années, mon vieux m'a traîné à ses vernissages. Je me suis demandé ce qu'il foutait là, embourbé dans ce parking. Les autres auraient bien voulu lui piquer son fric, mais moi je voulais juste qu'il dégage.

Alors on l'a sorti de son trou. Mais il n'est pas parti, il s'est garé à côté d'une Jaguar. Il est resté un moment sans bouger de sa caisse, puis on a vu les phares de la Jaguar clignoter. A ce moment il était seul.» Ces jeunes étaient des petits dealers notoires, mais Robin les avait crus.

Après avoir tué Fortis, Edouard avait dû planquer la Jaguar dans ce parking sordide. Et il était revenu, plus tard, pour effacer une preuve qui aurait permis à la police de l'identifier. Oui, Edouard Maudet était coupable, il avait tué de sang froid, et même mort, il devait payer pour ses actes.

Épisode 101

Mais Porchet n'avait rien voulu entendre. Il avait même refusé de lui donner les résultats des analyses de la police scientifique. Il ne permettrait pas à Robin de salir la mémoire d'un homme d'exception, d'un homme qui avait été son ami. Porchet avait son coupable; Raoul, un bon à rien soupçonné d'être l'agresseur des bars, qui connaissait Edouard pour avoir parfois travaillé à la galerie. Un voyou qui avait déjà eu des démêlés avec la justice étant gamin. Une histoire sordide. Son père avait été retrouvé mort dans sa cuisine. L'enfant avait parlé d'une histoire de roulette russe avec des balles à blanc, mais ce jour-là, les balles étaient bien réelles et les empreintes retrouvées sur l'arme étaient les siennes. Il avait douze ans. Raoul avait passé quelque temps dans une maison de redressement, puis on l'avait lâché dans la nature. Pour Porchet, c'était une mauvaise graine qui avait germé en marge d'une société en panne de héros. Raoul se voulait justicier, il voulait éliminer les lopettes de la terre. Mais son jeu dangereux s'était retourné contre lui.

Oui, Raoul faisait un coupable parfait. C'était le troisième homme qui dérangeait Porchet, il avait du mal à le caser dans son récit. Norbert Bonzon, cet homme insignifiant, bon

travailleur, bon mari, ne cadrait pas avec les autres personnages. Après l'explosion, le chauffeur du camion avait retrouvé son corps à quelques mètres du brasier. Malgré ses blessures, il respirait encore. Juste avant de mourir, il s'était cramponné à la manche du chauffeur et lui avait dit: «Je ne suis pas un flic, dites-lui que je suis son ami.» Et il était mort.

Mais l'autopsie révéla que ce n'était pas le choc de l'accident qui l'avait tué, il avait reçu deux balles dans la poitrine. Les balles provenaient d'un revolver que Raoul avait acheté quelques jours auparavant. Oui, Norbert était gênant, il avait eu l'indécence de s'incruster dans un tableau qui ne supportait pas les intrus. Alors Porchet avait parlé d'un vague complice, un homme sans scrupules qui avait participé à l'enlèvement. Il n'avait pas parlé de Norbert Bonzon, bon mari, fidèle employé des services du gaz apprécié pour sa disponibilité et sa gentillesse.

La veille, Porchet avait exposé sa théorie lors d'une conférence de presse. Les journalistes relatèrent l'événement avec fracas. Le public adorait les histoires sordides. Et aujourd'hui, la vie d'Edouard Maudet, figure importante dans le milieu artistique local, s'étalait sur plusieurs colonnes dans tous les quotidiens du canton.

Les dernières notes vibrèrent dans l'église. Le pasteur leva les bras au ciel comme s'il voulait retenir cet instant émouvant d'éternité. Robin supportait mal les rites de l'église, il étouffait parmi ce trop plein de bondieuseries. Mais il ne pouvait pas sortir, pas encore.

L'homme en noir se dirigea vers Florence et lut un verset du nouveau testament. Ses paroles soulevèrent des murmures de compassion, on plaignait cette belle femme encore jeune bouleversée par la perte de son mari. Robin n'écouta pas la suite du sermon, il regardait fasciné, une grosse larme couler le long de la joue de Florence. Une seule.

Toussotements, froissements de tissus, les fidèles se levèrent pour une ultime prière. Amen.

Robin frissonna, la porte de l'église s'ouvrit pour permettre aux gens de s'échapper. Un croque-mort expliqua la procédure des hommages, mais Robin n'écouta pas et, lentement, il se dirigea vers la sortie.

La lumière du jour l'aveugla. Après des semaines de grisaille, le soleil était de retour, lumière insolente venue se moquer de l'humeur des fidèles. La foule se déversa sur le parvis. On soupirait en savourant la chaleur du soleil, on saluait des connaissances, on échangeait quelques mots à voix basse. Le mort avait eu de belles funérailles.

Oui, pour un meurtrier, il avait été bien fêté.

En descendant les marches, Florence s'accrocha au bras de Philippe. Sans s'arrêter sur le parvis, ils se dirigèrent vers le cimetière qui se trouvait derrière l'église. Les proches et quelques curieux les suivirent. Robin hésita. Il voulait retrouver son bureau, retourner à sa routine, fuir ces mensonges.

Au moment où il se décida à partir, il sentit une main se poser sur son épaule.

– Inspecteur, vous ne venez pas au cimetière?

Maria se tenait devant lui. Dans le soleil, ses habits noirs se teintaient de reflets bleu pâle. Elle semblait épuisée, pourtant elle lui sourit.

– Allez venez. J'ai besoin d'un bras sur lequel me reposer. Ces derniers jours ont été éprouvants.

Ils longèrent les allées en silence. Maria dirigea Robin vers l'arrière du cimetière et se laissa tomber sur un banc de pierre.

– Restons ici. Le pasteur va répéter ses louanges et toute cette hypocrisie me dégoûte. Elle fit une pause. Demain Raoul sera enterré. Depuis sa mort, Carmen reste enfermée dans sa chambre, elle n'est pas triste, elle a honte, honte d'avoir aimé un assassin. Raoul était un bon à rien, mais je suis convaincue que ce n'était pas un meurtrier.

Robin ne répondit pas. Il allait biaiser, trouver une parade pour éviter de lui mentir. Alors son regard croisa celui de son chef. Porchet serrait Florence dans ses bras, le visage tourné

vers l'objectif d'un photographe. Le conseiller d'Etat exposait sa peine, il avait perdu un ami. Demain sa photo paraîtrait dans La Tribune, les électeurs apprécieraient la douleur de leur élu.

Dégoûté, Robin se mit à parler, Maria avait le droit de savoir.

Chapitre XXIII

Épisode 102

Il posa sa canne et s'assit sur son rocher, face à la mer.

Suspendu au-dessus de l'horizon, le soleil hésita, comme s'il était encore trop tôt ou déjà trop tard pour disparaître. Pas un souffle ne venait troubler la surface de l'eau. Le soleil allait bientôt se coucher, mais la mer était déjà endormie.

Edouard aimait ce moment. La nature se laissait aller, elle se donnait en spectacle. Des traînées rouges, oranges mauves s'étirèrent dans le ciel comme pour retenir les derniers éclats de lumière. Tapie dans l'ombre des nuages, la nuit attendait, elle n'était pas pressée. Son heure viendrait, bientôt.

Edouard sortit le journal de la poche de sa redingote. A force d'être manipulé, le papier était devenu poisseux. Poisseux et fripé, comme une vieille peau restée trop longtemps au soleil.

Il l'avait pris pour le jeter dans la mer. Inutile de se détruire en lisant et relisant cet article. Il détestait ces images qui venaient le perturber, ces souvenirs enfouis dans la mémoire de son autre vie qui menaçaient de refaire surface.

Malgré lui, il déplia le papier et ses yeux rencontrèrent ceux de Florence. Elle était si belle. Ses doigts caressèrent le visage glacé qui souriait à un homme élégant. Dès le début de leur relation, il avait su qu'il devrait partager. Mais il n'avait pas pu. Florence lui appartenait.

Edouard détourna les yeux du journal et fixa l'horizon. Une petite brise s'était mise à souffler sur la mer immobile. L'eau

s'agita dans les lueurs du crépuscule. La marée montait, il ne devrait pas tarder à rentrer.

Il ferma les yeux et se laissa envahir par les rumeurs du soir. Depuis son arrivée sur l'île, il vivait au rythme de la nature, guidé par son maître. Caspar David Friedrich avait vécu ici, il avait parcouru les mêmes sentiers, s'était assis sur les mêmes rochers. Edouard se sentait en symbiose avec son univers mélancolique. Rügen, cette petite île naufragée de l'Atlantique lui avait offert une nouvelle vie, il devait en être digne.

Il y avait dix-huit mois, le jour de l'accident, le destin l'avait épargné en l'éjectant de la voiture avant l'explosion. Pourquoi? Il n'avait rien demandé, il était prêt à mourir. Pourtant, lorsqu'il reprit connaissance il était bien vivant, les buissons avaient amorti le choc. A quelques mètres de lui, un homme couvert de sang pleurait en serrant un corps dans ses bras. Edouard voulut l'appeler, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Alors il rampa vers un arbre pour se protéger de la pluie qui s'acharnait sur ses blessures. Il n'avait pas mal.

Il devait être mort mais il ne le savait pas encore.

Les sirènes le tirèrent de sa torpeur. La police. Ils venaient le sauver. Non, il était trop tard pour le salut. Ils allaient l'enfermer dans une prison, pendant des années. Alors il sentit l'odeur du feu. Les flammes voulaient l'achever, mais il ne se laisserait pas faire. Il enleva ses habits, ses chaussures et les jeta dans le brasier. Il devait faire vite. Sa jambe lui faisait mal. En fuyant, il posa son portefeuille loin du feu pour que la police le retrouve intact.

La pluie le rendait invisible. Lorsque le premier gyrophare émergea, Edouard avait disparu, il était mort, personne n'aurait pu survivre à un choc pareil. C'est ce que les flics diraient, c'est ce que le pasteur croirait.

Pendant trois jours, il erra dans la campagne. Il se réfugia dans une ferme isolée où il trouva vêtements et nourriture. Après avoir repris des forces, il contacta Porchet. Il avait besoin d'argent, c'était le moment de réclamer sa part. D'abord

Porchet crut à une mauvaise blague, mais bientôt il comprit qu'Edouard était bien vivant. Sale histoire. Porchet s'était cru débarrassé de ce personnage associé à son côté obscur, mais il se trompait. Edouard réclamait sa part et Porchet allait la lui donner.

Épisode 103

Il avait commencé à trafiquer avec Porchet juste après la mort de Paolo. Porchet était alors chef de la brigade criminelle. Il était venu plusieurs fois à la galerie, pour les interroger. Mais ce n'était pas Paolo qui l'intéressait, c'étaient les tableaux. Porchet lui avait raconté qu'il peignait dans sa jeunesse, mais son père n'avait que faire d'un artiste, et il l'avait obligé à devenir policier, comme tous les hommes de la famille. Porchet avait obéi à son père. Il avait délaissé les pinceaux pour l'arme de service. Pourtant, il aimait toujours les beaux tableaux, il avait l'âme d'un collectionneur. Malheureusement, son salaire de flic ne lui permettrait jamais d'assouvir sa passion, inutile de rêver. Pourtant, Edouard lui avait permis de réaliser ses rêves. Le trafic de faux tableaux s'était révélé sans risque et extrêmement lucratif. Mais, au fil des années, Porchet devint gourmand, il délaissa les œuvres mineures et commanda un Cézanne à son faussaire. Le tableau échappa à l'œil averti des experts et se vendit plusieurs millions. Sa retraite était assurée.

Le jour de la vente aux enchères, il avait donné rendez-vous à Edouard dans le parc. Porchet l'attendait à leur place habituelle.

Edouard était en retard, il venait de tuer Richard Fortis. En s'asseyant sur le banc, il frota ses mains sur le bois verni pour enlever les traces de poudre. Une épine se planta dans sa paume et une goutte de sang atterrit sur son pantalon. La tache sombre s'élargit puis disparut, absorbée par les fibres du tissu. Edouard redressa la tête et essuya la buée de ses lunettes. Le brouillard qui s'étalait sur le parc le rendait vulnérable. Il n'avait pas hésité

à tirer sur Fortis, pourtant il n'en ressentait aucun soulagement, comme si sa vie lui échappait.

Porchet ne remarqua pas son trouble, d'ailleurs, il ne remarquait jamais rien. Il parlait de son avenir. La vente du Cézanne lui permettrait de vivre confortablement pendant plusieurs années, il était fatigué d'assumer son rôle de politicien, il aspirait à la retraite. Alors Porchet en était venu au motif de leur rencontre. Il voulait négocier le prix du Friedrich. Mais Edouard refusa de le brader. Finalement, ils se mirent d'accord pour six cent mille francs. Porchet voulait s'offrir un chef-d'oeuvre, pour une fois, il allait le payer.

Edouard sourit en pensant à Porchet. Il l'imaginait allongé sur son canapé en velours saumon, contemplant les reflets jaunes du crépuscule sur les vagues de la mer du Nord. Friedrich excellait dans ses marines, sa peinture ne représentait pas la nature, il la rendait vivante. Oui, un tableau magnifique, unique, qui reposait sagement dans une banque à l'étranger en attendant qu'il vienne le chercher. La copie était grossière et prétentieuse, à l'image de son nouveau propriétaire.

Edouard n'aurait jamais vendu son tableau préféré.

Il était mort en martyr. Porchet s'était arrangé pour étouffer l'enquête de la police scientifique. Les spécialistes du laboratoire n'avaient pas posé de questions, on ne discutait pas les décisions d'un conseiller d'Etat. Seul l'inspecteur Morales avait insisté, exigeant les rapports d'analyses. Mais Porchet l'avait dirigé sur une autre affaire.

Pour tout le monde, Edouard était mort dans un accident provoqué par son kidnappeur, un certain Raoul, un voyou qui n'avait pas hésité à tuer Richard Fortis pour lui voler sa voiture. Le troisième homme, comment s'appelait-il déjà? Norbert. Ah oui. Norbert avait eu droit à quelques lignes dans un article en quatrième page. On vantait sa générosité, son esprit de camaraderie. Mais la banalité de sa petite vie n'intéressait pas le public.

Porchet avait organisé sa fuite sans poser de questions. Edouard était mort, et il ne voulait surtout pas risquer de se faire voir avec un fantôme.

La pénombre glissait sur l'eau comme un nuage de tristesse. Les dernières lueurs du jour s'accrochaient aux rochers, déterminées à ne pas se laisser happer par la nuit. Edouard frissonna. Un vent froid s'était levé. Autour de lui, l'eau s'agitait comme pour l'encourager à raconter une histoire.

Une histoire de passion et de haine.

Il ne s'était pas méfié de Paolo. Pourtant, il connaissait Florence et son attirance pour les jeunes hommes. Il avait découvert leur liaison un soir, chez Claude. Pendant le repas, sa serviette était tombée, il s'était baissé pour la ramasser. Sous la table, il surprit une jambe fine se tortiller pour se débarrasser de la sandalette à talon aiguille, puis s'enrouler autour de la jambe poilue de l'homme. Il se souvenait des chaussettes à losanges vert et bleu marine écartées par le pied insistant de la femme. Des chaussettes qui laissaient entrevoir une cheville blanche et osseuse. Sous ce bout de chair obscène, un mocassin noir parfaitement ciré gisait, immobile.

Il mit un moment à comprendre que la jambe brillante, impudique, gourmande appartenait à sa femme. Alors, il ramassa prestement sa serviette et se rassit.

La haine qui inonda son être le plus profond le terrorisa, puis le ravit. Il était vivant. Edouard Maudet, le petit collectionneur un peu mou, était encore capable de ressentir de la passion. Florence lui appartenait. Il l'avait choisie et placée au centre de sa vie.

Paolo avait osé s'immiscer dans ce tableau pour lui voler sa muse, il allait le payer très cher. Les pilleurs méritaient la peine de mort.

Pendant trois mois, il s'était fondu dans la routine de Paolo. Il voulait connaître le moindre recoin de la vie de son ennemi pour le surprendre dans son quotidien. Florence ne se douta de rien. Au contraire, les absences fréquentes de son mari

l'arrangeaient. Elle ne lui posait jamais de questions, elle attendait qu'il reparte pour son prochain voyage. Mensonges et vérités se confondirent. Il était ballotté entre le désir de conclure cette mascarade et l'envie de prolonger l'excitation qu'elle lui procurait. Un soir, il vit Florence sortir du motel en pleurant. Ses larmes le décidèrent, Paolo mourrait le lendemain.

Edouard avait tout prévu, sauf la petite fille. Il se souvenait de la colère qui l'anima quand il la vit. Cette gamine n'avait rien à faire là. Furieux, il menaça de la tuer si elle parlait. A partir de cet instant, Aurélie s'était tue. Edouard n'avait pas voulu la terroriser, il voulait juste lui faire peur. Mais il ne connaissait rien aux enfants. La présence de la petite fille l'avait contrarié, pourtant il n'était pas inquiet, la cagoule et la salopette noire le rendaient méconnaissable.

Le meurtre de Paolo le purifia. Mais, lorsque Florence lui annonça sa grossesse, il sentit le souffle glacé d'une giflette s'écraser sur son cœur. Paolo se vengeait en lui imposant son bébé. Quelques semaines plus tard, une fausse couche mit fin à ses tourments, son sacrifice était récompensé. Les mois qui suivirent, il dorlota Florence, la perte du bébé l'avait fragilisée.

Puis, tout rentra dans l'ordre, elle jeta la robe qu'elle avait commandée pour sa grossesse et ne parla plus jamais d'enfant. Le moment était passé. Et bientôt elle serait trop vieille pour y songer.

Épisode 104

La ligne d'horizon disparut dans la nuit. Autour du rocher, l'eau sombre continuait de monter, pourtant Edouard ne bougeait pas. Il aimait sentir le souffle froid de la mer lui raconter des histoires de marins égarés dans la tempête. Ses chaussures étaient trempées, comme le soir de la mort de Nicky.

Nicky avait tout gâché. Sa présence à la galerie avait ranimé sa haine. Cet intrus devait disparaître, il n'allait pas le laisser

fouiner dans ses affaires. Alors, il l'avait tué. Sans réfléchir, certain que ce meurtre serait le dernier. Mais il s'était trompé. Richard Fortis fit son apparition quelques jours plus tard. Et ses certitudes se muèrent en doutes insupportables. Un meurtre en appelait un autre, il était happé dans un engrenage de violence qu'il ne contrôlait pas.

Fortis mourut presque par hasard. Edouard se souvenait de l'odeur âcre qui flottait dans la pièce, un mélange de sueur et de sang frais. Agenouillé près du corps, il avait regardé, fasciné, la flaque rouge dessiner des formes gracieuses sur le parquet lisse.

Ensuite, tout s'était emballé, jusqu'à l'accident. Edouard ferma les yeux, sa mort l'avait rendu immortel.

Alors pourquoi s'en faire? Cet article ne le concernait pas. Il déplia le papier humide et regarda la photographie. Les couleurs avaient disparu avec le jour, mais les contours des personnages restaient visibles. Florence et Philippe souriaient devant une toile barbouillée de traits gris. Le journaliste appréciait l'audace de la nouvelle direction artistique de la galerie Maudet qui avait choisi d'exposer des jeunes talents.

Florence avait l'air si heureuse, elle portait une robe blanche qui brillait dans la lumière du flash. Sur sa main gauche, une bague qu'il ne connaissait pas semblait le dévisager pour lui transpercer le cœur. Légèrement en retrait, Philippe avait un bras posé sur son épaule dans une attitude vulgaire et arrogante.

Non, tout cela ne le concernait plus, mais il n'arrivait pas à détacher son regard de la silhouette blanche. Pourtant, ce n'était pas une histoire d'amour. Il ne l'aimait plus depuis longtemps, peut-être bien qu'il ne l'avait jamais vraiment aimée. Mais Florence était encore sa femme. Même si elle ne le savait pas.

La marée allait bientôt recouvrir son rocher. Edouard se leva et s'immobilisa dans la même position que l'homme en noir du tableau.

L'eau glacée mouillait ses chevilles, pourtant il ne bougea pas. Ce soir, il avait envie de se laisser aller, de s'abandonner au

destin des eaux tourbillonnantes qui l'entouraient. Il n'avait rien à faire, juste attendre que la mer vienne le chercher. Il était prêt.

Mais Edouard n'avait pas de patience, après tout, c'était un homme d'action. Il plia la feuille de papier journal, alluma sa lampe de poche et rejoignit la plage. En montant lentement les escaliers en pierre qui menaient à sa maison, il songea qu'il était temps d'aller récupérer le tableau.

Alors la lune chassa les nuages et éclaira la nuit.

En regardant le ciel étoilé, il se dit qu'il pourrait profiter de son voyage pour rendre une petite visite à Philippe.